



BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

DOCUMENTS PALÉOGRAPHIQUES
TYPOGRAPHIQUES, ICONOGRAPHIQUES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
R. CANTINELLI, CONSERVATEUR

LYON AVRIL MCMXXIII

AUX DÉPENS DES « AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON »

N° 1



3

QUELQUES Lyonnais amis des livres et dévoués à leur cité ont, au début de cette année, formé le projet de publier à leurs frais ce Bulletin. Les richesses de notre Bibliothèque sont nombreuses et diverses. L'objet de la présente publication est de les faire connaître à la fois par des photographies et des fac-similés et par des études bibliographiques et historiques.

C'est peut-être la première fois qu'une bibliothèque de province se risque ainsi au grand jour. Autrefois (nous parlons de temps très lointains) le mot d'ordre, dans la plupart des dépôts, était d'enfouir ou de ne montrer que d'une manière avare et momentanée. Nous voulons répandre, divulguer, donner à tous le désir de voir de plus près, estimant qu'il n'est de biens véritables que ceux auxquels le plus grand nombre peut participer le plus largement possible.

Manuscrits, imprimés anciens ou modernes, dessins, gravures, reliures et ces mille curiosités, marges antiquées, papiers de garde, ex-libris, qui font la joie et le tourment des bibliophiles, tout prendra place dans notre Bulletin où, pour suppléer aux innombrables lacunes de notre savoir, nous donnerons place à une Correspondance, sorte d'Intermédiaire entre nos lecteurs devenus nos collaborateurs.

Sans borner nos enquêtes aux collections de la Bibliothèque, nous nous proposons de faire connaître les raretés appartenant à des collectionneurs, à condition (il faut savoir se limiter) qu'elles soient nées dans notre région.

Voici le premier fascicule. Il est imparfait, mais il est. Nous nous efforcerons de mieux faire si nos amis connus et inconnus, présents et à venir, veulent nous y aider.

Sommaire du premier numéro

- I. *Le Psautier de Jully*. Étude par M. l'abbé V. Leroquais. 17 pl. dont une en couleurs.
- II. *Le matériel typographique de C. de Septgranges*. 4 pl.
- III. *A propos d'une reliure d'Henri III*. Étude par M. Jean-H. Mariéjol, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. 2 pl. dont une en couleurs.
- IV. Une xylographie. Fac-similé en couleurs.
- V. *Le Massacre des Innocents*. Dessin original du Tintoret reproduit en fac-similé, et photographie du Tableau correspondant (Venise, Scuola di S. Rocco). 2 pl.
- VI. Correspondance. Divers.

Sauf indication, tous les documents publiés appartiennent à la Bibliothèque de Lyon.

Les DOCUMENTS paraîtront deux fois l'an, en livraisons dont le prix, calculé d'après le prix de revient, variera avec chaque numéro. Les souscripteurs à la première livraison seront tenus au courant de la publication des suivantes.

Le tirage de ces DOCUMENTS, qui ne seront jamais réimprimés, est limité à 350 exemplaires non numérotés. Exceptionnellement, il a été tiré 150 exemplaires supplémentaires, vendus à part, du Psautier de Jully.

LE MATÉRIEL TYPOGRAPHIQUE

DE

CORNEILLE DE SEPTGRANGES, IMPRIMEUR ET LIBRAIRE LYONNAIS
(1531-1556)



ÉCEMMENT acquis par notre Bibliothèque, le *Graduale Viennensis Ecclesiae*, imprimé par Corneille de Septgranges, et dont on ne connaissait jusqu'ici qu'un seul exemplaire (Bibl. Nat., invent. B. 263 Rés.), est, avec les *Responsorialia Lugdunensia*, dont on ne cite qu'un seul exemplaire dans la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Antoine aujourd'hui dispersée, l'unique ouvrage à notre connaissance où se rencontrent réunies les curieuses capitales à ruban et les capitales historiées dont

nous reproduisons les alphabets.

Les enfants ailés qui ornent les capitales du Graduel, caractérisés par le trait qui leur fend le ventre du nombril au pénis, par leurs cheveux rares, par leurs figures bestiales; les feuillages qui les entourent, d'aspect métallique et en forme d'artichaut, se retrouvent, exécutés par des graveurs différents, dans de nombreux frontispices et marques d'imprimeurs d'ouvrages lyonnais du xvi^e siècle.

On peut voir l'origine de ces enfants ailés et du style suivant lequel ils sont disposés dans un frontispice dessiné par Guillaume II Leroy pour Étienne Gueynard : *Decisiones Rote nove et antique*, Lyon, 1522. Les moindres détails en sont

copiés sur un frontispice vénitien de 1501 publié par Ongania, *l'Art de l'Imprimerie à Venise*, Venise, 1895-6, pp. 164 et 189.

Le type ci-dessus caractérisé d'enfants et de feuillages doit être signalé dans des impressions de Constantin Fradin, d'Étienne Gueynard dit Pinet, de Pierre de Sainte-Lucie dit Le Prince, de Jean Schwab dit Klein, de G. de Villiers, de Jean Osmont, de Thibaud Payen, de Séb. Gryphe, de Jacques Maréchal, de Vinc. de Portonariis, de Bernard Lescuyer et surtout dans le *Catalogus Sanctorum*, Lyon, 1545, in-4°, et dans la *Summa Thome de Garbo*, Lyon, 1529, in-fol. tous deux imprimés par Jacques Giunta.

On pourra lire une très intéressante étude sur l'auteur présumé de ces dessins dans la *Bibliographie lyonnaise* de Baudrier, t. XI, pp. 172 sq. sous le titre : Étienne Gueynard et l'illustration du livre. Des recherches de A. Cartier confirmant celles de Natalis Rondot, il semble résulter que l'auteur de ces frontispices décorés, de ces marques d'imprimeurs si caractéristiques serait Guillaume II Leroy, fils de Guillaume Leroy qui fut le premier imprimeur lyonnais.

Quelques-unes des capitales reproduites ci-après se trouvent aussi dans le *Liber sacerdotalis*, Lyon, 1542 et 1543, in-fol., édité par Corneille de Septgranges et imprimé par Brotot. Elles ne figurent pas dans le *Missale juxta ritum Ecclesie Lugdunensis* imprimé en 1556 par Corn. de Septgranges pour les héritiers de Jacques Giunta.

Le nom de Corneille de Septgranges ne se lit que dans une douzaine d'ouvrages, énumérés par Baudrier au tome II de sa *Bibliographie lyonnaise*. Deux de ces ouvrages, les *Statuta synodalia* du diocèse de Rodez et l'*Instruction aux Recteurs et Vicaires*, de Jean Gerson, l'un et l'autre imprimés à Lyon par Septgranges pour Jean Mottier, libraire à Rodez, et que Baudrier indique comme non catalogués à la Bibliothèque, y figurent en réalité sous les cotes 804 512 et 804 512 bis. Nous donnons ci-après la reproduction, grandeur de l'original, du frontispice et d'une gravure de chacun de ces deux ouvrages.

N. B. La lettre ornée R placée au début de cette notice et tirée du Graduel de Vienne se retrouve dans Pierre Lorient, *De Gradibus Affinitatis*, Lyon, Séb. Gryphe, 1542, in-fol. Un alphabet analogue a été employé par Pierre Vidoue dans son *Tite-Live*. Paris, Jean Petit, 1527, in-fol. Il est d'ailleurs fidèlement copié sur l'alphabet exécuté d'après les dessins d'Albert Dürer et employé dès 1524 par l'imprimeur Eucharius Hirtzhorn (Cervicornus) de Cologne. (Voir A.-F. Butsch. *Die Bücherornamentik der Renaissance*. Leipzig, G. Hirth, 1878, in-fol., pp. 28, 54 et pl. 82-84.)

Voici le titre du *Graduale* :

¶ Graduale secundum ritum ac venerabilem || vsum sancte Viennensis ecclesie nunc primum recens impressum. || Quod oibus partibus absolutissimum ac ter-
sissimum cōgruenti ordi- || ne continet : Primum dñicalia et ferialia : deinde
Sanctorū propria et || cōia : adiectis ad hec multis votiuis missis. Postremo
Prosalia : Kyria || lia et id genus reliqua. Cum indice copiosissimo et ordinatis-
simo.

[Grande figure sur bois représentant les saints Maurice, Candide, Exupère et Victor en cavaliers romains.]

[Suivent trois distiques latins flanqués à gauche des armoiries de Pierre Palmier, archevêque de Vienne, à droite des armoiries du chapitre de S. Maurice.]

[Au bas de la page:]

¶ Venundantur Vieñ. prope maximā edē san- || cti Mauricij per Corneliūs de
Septemgrangis.

[ce titre est reproduit en fac-similé au t. II de Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, avec le fol. 189 v^o.]

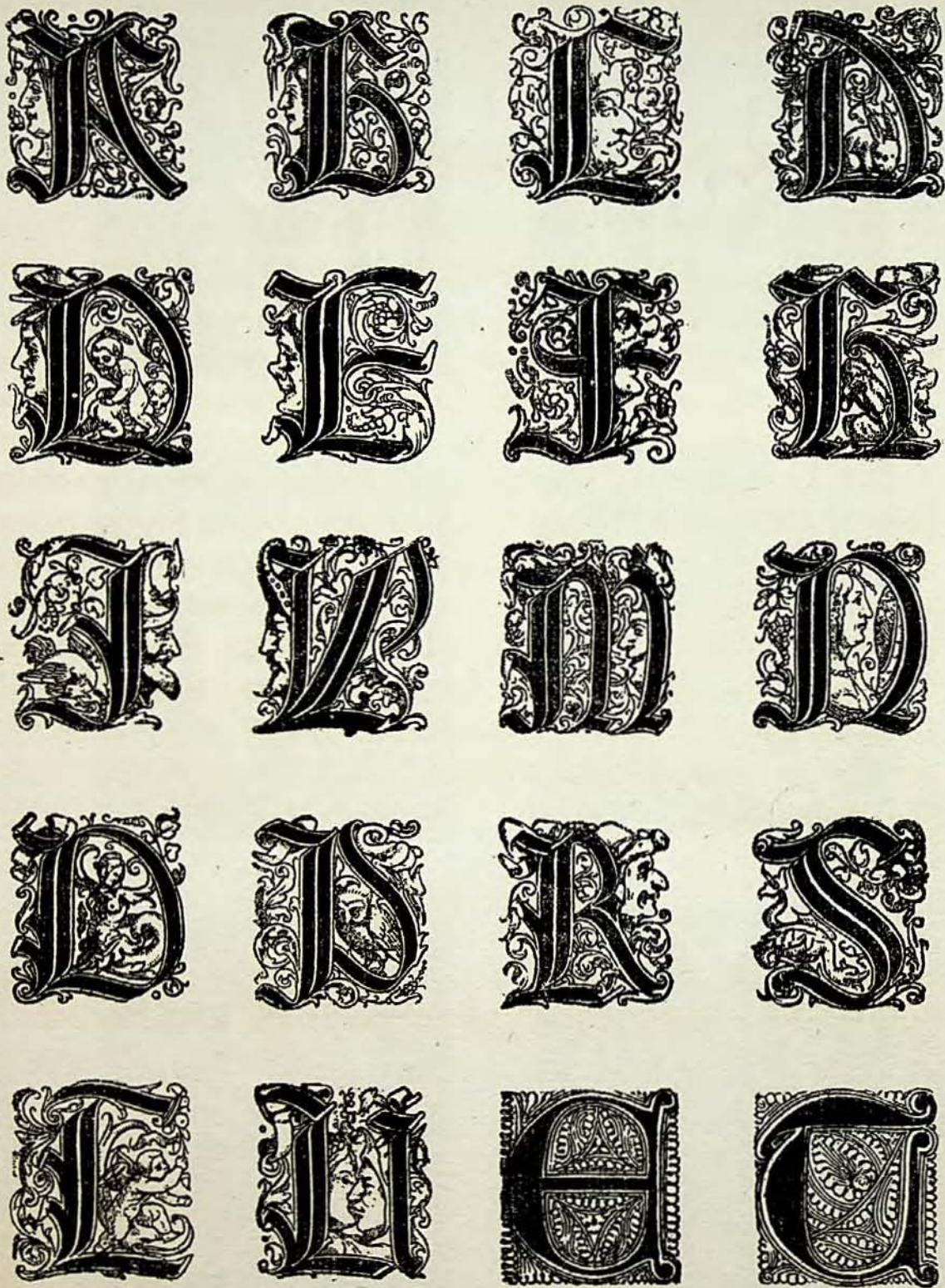
3

Conuerso Diennensi clero. S.

Cum tandem ad dei immortalis: et dñi nostri Iesu xpi: et sanctissime eius matris birginis **M**arie/necnō inuictissimorum **q**ue dei martyrum dñi **M**auricii eiusq; commilitonum nunq̄ satis decantatas celebratasue laudes: Absolutum est & explicitum ipso quidem adiutore deo: **Graduale hoc a sacrosancte Diennesi. ecclesie ritu:** in eiusdem ecclesie vsum atq; vtilitatem tum immaculatissimū: tū ordinatissimū. Idq; auspicijs & procuratione ornatissimi dñi **J**oānis **P**almaris: viri ad bñ merēdū pp̄tissimi dñi **D**ien. archiepi bicaris/ **arteq; & opera diligentis viri** Cornelij septgraniani typographi **Lugdun.** Sit eidem laus deo & gratia. Ac vos quicūq; christi sacris in **Diennensi** diocesi initiati aut aliquādo initiandi estis. diuturnam ei vitam apprecamini/ qui tantam vobis gratiam initam voluit/ & bene valete. **Lugduni. Pridie Calendas Julias.** Anno ab orbe restituto **Sexquimillesimo supra trigessimumquartum.**

C Registrum.

a. b. c. d. e. f. g. h. i. k. l. m. n. o. p. q. r. s. t. v. x. y. z. **A. B. C. D. E. f. G. H. I. k. l. M.** **Omnes sunt quaterni preter M qui est ternus.**



Capitales à ruban employées par C. de Septgranges dans son *Graduel de Vienne*. L'E et le T de la dernière ligne sont deux lettres grises d'un alphabet employé avec le premier dans le même ouvrage. (Dimensions des originaux.)



Capitales ornées du *Graduel de Vienne*. (Dimensions des originaux.)



Capitales ornées du Graduel de Vienne.



Frontispice des *Statuta synodalia* du diocèse de Rodez, in-8°, imprimé à Lyon en 1556 par Corn. de Septgranges pour le libraire Jean Mottier de Rodez. Les initiales G. A. et les armoiries sont celles du cardinal Georges d'Armagnac, évêque de Rodez et de Vabres, de 1529 à 1560.



Gravure placée au verso du titre de... *Lo petit Tractat... cōpausat per... Mestre Ioan. Iarson... per L'Instruction dels Rictors, Vicaris...* In-8°, imprimé à Lyon en 1556 par C. de Septgranges pour Jean Mottier, libraire à Rodez.

Ces deux gravures qui sont de la même main peuvent être rapprochées de la gravure de titre du *Missel de Lyon*, in-fol., imprimé en 1558 par Cornelle de Septgranges pour les héritiers de Jacques Giunta (v. Baudrier, VI, 285). Voir aussi dans cet ouvrage, *ibid.*, le frontispice de l'*Officium de Passione D. N. Jesu Christi*, in-8°, imprimé en 1550 par Septgranges pour Thibaud Payen.

On trouve aussi des figures du même auteur dans la gravure du titre du *Breviarium... Ecclesie Lugdunensis*, Lyon. Benoist Rigaud, 1584, in-8° (C. de Septgranges était le beau-père de Rigaud). On pourrait aussi reconnaître la même main dans quelques marques de Rigaud.

A propos d'une reliure d'Henri III



A reliure d'un livre ou d'un manuscrit, ce n'est pas seulement l'œuvre d'un artisan ou même d'un artiste, c'est souvent aussi l'indice de l'état social, des sentiments et des goûts de

celui qui l'a commandée.

A ce titre de document humain, la reliure d'un missel d'Henri III, qui est reproduite ici, mérite un court commentaire et quelques explications préliminaires.

Henri, duc d'Anjou, qui régna sous le nom d'Henri III, était le fils « uniquement chéri » de Catherine de Médicis. Sa mère l'idolâtrait pour sa beauté, son intelligence, et aussi pour ses victoires d'emprunt à Jarnac et à Moncontour, dues à l'habileté manœuvrière du vieux maréchal de Tavannes. Du vivant de son prédécesseur, Charles IX, elle l'avait fait nommer lieutenant général, c'est-à-dire, chef suprême des armées royales, mais elle s'inquiétait, plus qu'il n'était d'usage en ce temps-là, de ses fatigues en campagne, et volontiers elle l'aurait gardé près d'elle à la Cour. Il y vivait en temps de paix parmi les filles d'honneur, et, comme l'écrivait l'ambassadeur d'Espagne à Philippe II, « l'une lui regarde la main, l'autre lui caresse les oreilles, et de la sorte se passe une bonne partie de son temps ». A ce frôlement de tous les jours, il était devenu tout sensitif et féminin. Quand il partit pour la Pologne, où

il avait été élu roi, il aimait à la fureur la princesse de Condé, Marie de Clèves, et s'exaspérait à l'idée qu'elle fût capable d'un oubli. Il écrivait à la duchesse de Nevers, Henriette de Clèves, sœur de sa maîtresse : « Si je reçois cette indignité après la promesse qu'elle m'a faite... je me sentyrai si mal venu à elle que la juste cause que j'aurois me servira à ne luy estre jamais amy ; car pour cela je renierois tout tant j'ay de rage. Je vous jure qu'il y a des heures que les yeux ne m'en sèchent. Ayez pitié de moi. » Sur le même ton de désespoir il demandait des nouvelles à l'un de ses confidents, M. de Nançay : « Je l'ayme tant, vous le savez ; vous devez m'avertir de sa fortune pour la pleurer comme je fais ; je n'en dirai plus rien, car les amours sont ivres. »

A cette époque de passion se place une première reliure, où se lisent sur les plats les trois initiales de Marie de Clèves M D C entrelacées avec un A (Anjou) et où se voit sur le dos une tête de mort entre deux cartouches dont l'un enferme une larme et l'autre une devise :

MORT
MEST
VIE

Comme le duc et la princesse étaient alors vivants, cette phrase énigmatique est sans aucun doute une allusion à la conception de l'amour que Marsile Ficin avait empruntée à Platon et dont Symphorien Champier, le fameux po-

lygraphe, fut le premier vulgarisateur en pays de langue française : l'amant meurt en l'amante et revit en elle, l'amante meurt en l'amant et revit en lui. « Ainsi que recite Orpheus, dit Champier, l'homme qui aime meurt et en amour est une mort et deux resurrections. L'homme qui aime meurt en amour quand il se delaisse pour aultruy aymer et resuscite en celui qui est aymé quand il est aymé ardemment. Et resuscite une aultre fois quand il se cognoist estre aymé de celui qui l'ayme sans feinte. »

Les poètes, à l'exemple de Platon et de ses interprètes, ont associé l'idée de l'amour à celle de la mort. Pour bien marquer l'union de deux êtres, ils ont imaginé qu'ils se perdent l'un dans l'autre de façon à ne plus faire qu'un. Le « Je meurs en toi » est l'expression de l'amour en sa plénitude.

Un crâne était une figuration bien grossière de sentiments aussi raffinés, mais le relieur avait-il un autre moyen de les traduire en une forme concrète ?

La Princesse de Condé mourut, et la tête de mort, qui reparut sur les reliures d'Henri III, cessa d'être un symbole de vie.

Le roi de Pologne était maintenant roi de France. En deux ans de règne il s'aliéna les grands et le peuple par son mauvais gouvernement, ses exactions fiscales et son intimité équivoque avec de beaux jeunes favoris, parés, fardés, attifés comme des femmes. Il souleva contre lui les huguenots à qui, pour des raisons de conscience et de prosélytisme, il refusait d'accorder le libre exercice de leur culte dans tout le royaume, et les catholiques ardents, qui lui imposèrent, les armes à la main, malgré ses préjugés dynastiques, une guerre d'extermination contre les hérétiques et leur chef le roi de Navarre, héritier présomptif de la couronne. Entre la résistance des protestants et la pression des ligueurs, sa politique ne pouvait être qu'un

jeu de bascule dont s'irritait son orgueil et se révoltait sa dignité. Il en était malade de honte. Le médecin de la Reine-mère, un Florentin, Cavriana, faisait dire en confidence au grand duc de Toscane, dont il passait pour être l'agent secret (juillet 1582) : « Le Roi très chrétien depuis quelques jours est assailli d'humeurs si mélancoliques qu'il n'est pas sûr lui-même de ne pas devenir fou ou de finir sa vie violemment. »

Humiliations, révoltes, débauches, maladies consécutives aux débauches l'incitaient à se rapprocher d'un Dieu dont il pensait obtenir le pardon ou mériter les faveurs par la multiplication des pratiques pieuses. Le nonce en France, Castelli, constatait avec trop de satisfaction dans une lettre au pape Grégoire XIII (juin-juillet 1582) que « Sa Majesté se trouve travaillée en son âme par la crainte de Dieu ». La crainte de Dieu, ce n'était pas assez pour comprimer les écarts d'une nature morbide. Il n'était jamais plus près d'une rechute que dans la ferveur d'une pénitence. Il croyait s'acquitter des excès du Carnaval par les dévotions du Carême. A mesure des malheurs qui s'abattaient sur lui et de la récurrence de ses fautes, il augmentait le nombre de ses œuvres pies. Il inaugura en mars 1583 une Confrérie de pénitents, celle de l'Annonciation Notre-Dame, ou, comme disait le populaire, des *battus*. Ses reliures d'abord portent l'estampille de la congrégation : sur les plats et le dos, l'écu de France entre deux têtes de mort. Il s'entoure de religieux qu'il installe à Vincennes, au bois de Madrid (Boulogne), à Paris : hiéronymites, feuillants, capucins ; il fait de longues retraites en leurs maisons, il pèlerine en habit de pénitent et porte la croix dans les processions. Parmi tous ces moines, dont il se fait comme un rempart contre la colère divine, il donne la préférence aux Capucins, une réforme de l'ordre de saint François célèbre par la rigueur de ses mortifications. En

cela il les imite et quelquefois les dépasse. Le jour de la Nativité (1585), il s'est rendu à leur église et, loin de tout lumineux, il s'est donné une discipline si grande que les Capucins présents, raconte le Nonce, « n'ont jamais entendu parler d'une plus grande. » Une autre fois il s'est flagellé si rudement que sa chemise en est ensanglantée.

Il construit en plein Louvre un oratoire pour une nouvelle Confrérie de dix-neuf membres, qu'il fonde sous le nom significatif de Compagnie des Confrères de la Mort. L'office a lieu tous les vendredis entre huit et neuf heures et demie du soir dans une chapelle aux murs noirs, mal éclairée, décorée d'ossements de mort. « Là chaque sixième férie, écrit le nonce Ragazzoni à Sixte-Quint (23 mai 1585), il a commencé de se réunir avec un petit nombre de confrères et, revêtu jusqu'aux pieds d'un vêtement sombre avec de larges manches, il récite en les accompagnant d'un chant plaintif les prières qui sont prescrites au sujet de la Sainte-Croix et aussi les litanies du nom de Jésus. Les prières finies, on entend le bruit de nombreux coups dont la chair est flagellée, dans le silence et les ténèbres, un assez long espace de temps. »

Parmi tant d'exercices de piété, il n'oublie que ses devoirs de roi de France. Le nonce l'invite à moins jeûner, le pape à mieux gouverner. Un ambassadeur florentin l'appelle irrévérencieusement l'évêque (*il vescovo*) et les ligueurs complotent de le tondre et de l'enfermer dans un monastère.

La fondation de l'Oratoire et de la Confrérie est du même temps — à quelques mois près — que la publication *Par le commandement du Roy de l'Office de la Vierge Marie avec les Vigiles, Psaumes, Graduels, Penitenciaux et plusieurs prières et oraisons* (Paris, 1586). La reliure de cet Office, — c'est celle dont il est question ici — concorde si bien par son caractère funèbre avec les manifestations dévotes d'Henri III

en cette année 1585-1586, qu'il est difficile de croire à une simple coïncidence de temps. Partout la hantise de la mort est visible, ici en idée et là en image.

L'exemplaire de la Bibliothèque de Lyon avait été donné par Henri III à son directeur de conscience, le P. Edmond Auger, pour le Collège de la Trinité, et, lors de la Révolution, il fut attribué à la Bibliothèque de Lyon par les administrateurs des dépôts de districts. Au milieu des plats, dans un champ de larmes, un squelette tenant d'une main un sablier, de l'autre une faux, figure la mort qui tue à l'heure comptée. Il est placé entre quatre têtes de mort dont chacune surmonte une croisée d'ossements. En dehors de ce motif central, le long des côtés s'échelonne, en quatre groupes qui se répondent et se répètent tout l'appareil de la mort : bêche, chandelier et faux ; — torches et clochettes ; — cercueil et croix. Tout au haut, un râtelier, cires allumées ; au bas un bénitier et son aspergès (aspersoir, goupillon) ; à droite et à gauche de ce candélabre funéraire, une tête de mort entourée de quatre palmes (ou plumes) que fixe un ossement ; même encadrement pour le bénitier avec en plus derrière lui deux traits empennés se coupant en croix de Saint-André.

De ces flèches, il n'est pas facile de dire si elles sont un symbole, comme la faux, des armes de la mort ou un souvenir des exploits militaires du défunt. Quant aux palmes, — si ce sont des palmes, — elles rappelleraient l'emblème du duc d'Anjou en sa jeunesse : une palme avec quelques mots grecs, dont les événements du règne faisaient une moquerie : « Bien que je soye et aye esté agité bien fort, jamais je n'ay tumbé ni changé. »

Sur le dos de la reliure, un cercueil, entre quatre chandeliers, dans un champ de larmes, offre l'image en raccourci de tout le détail funèbre qui s'étale aux plats.

Ainsi la reliure de l'Office de la Sainte Vierge a une valeur historique. Elle illustre le dernier terme de l'évolution morale de son maître. Ce n'est pas une interprétation figurée, en la personne d'un puissant de ce monde, du *Memento quia pulvis es...*, une leçon générale sur l'origine et la fin de l'homme, ni comme dans les danses macabres, une dérision de toutes les grandeurs éphémères : beauté, gloire, fortune, mais l'aveu d'un être dégoûté de l'action,

humilié de son impuissance, las de la vie et de sa vie, et qui, dans son aspiration à l'éternel repos, donne la mesure de sa pauvre humanité. Contre la révolte des factions, le royaume aurait eu besoin d'un souverain à cheval ; on eut une façon de moine couronné (et quel moine !), tout occupé de son salut dans l'autre monde et qui, par ses défauts et ses vices, fut le scandale de celui-ci.

JEAN-H. MARIÉJOL.



Xylographie probablement inédite collée sur le 1^{er} plat intérieur de la reliure de *Horae beatæ Mariæ ad usum romanum*, in-8^o goth., incomplet s. l. n. d. [Inc. 344]. La composition figure le monogramme du Christ.
(Dimensions de l'original.)

93

Société des « Amis de la Bibliothèque de Lyon »

Messieurs :

Henri ALIBAUX.

Émile BABOIN.

R. BAGUENAUT DE PUCHESSE.

Jacques BELLON.

Léon DELAROCHE.

Louis FIÈRE.

† Joseph GILLET.

Charles GILLET.

Louis GUÉRIN.

Etienne PELLETIER.

C. ROCHE DE LA RIGODIÈRE.

Albert ROSSET, président.

94

ACHEVÉ D'IMPRIMER A 350 EXEMPLAIRES NON NUMÉROTÉS
LE 30 AVRIL MCMXXIII PAR PROTAT FRÈRES A MACON.

CORRESPONDANCE. — DIVERS.

On recherche la trace de l'ouvrage suivant (ou d'un autre exemplaire), cité dans le *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le baron Jérôme Pichon*. Paris, Techener, 1897, tome I, 1^{re} partie, p. 234 :

791 : Les sept pseaulmes penitenciaulx. s. l. n. d., in-4° goth. de 18 ff. non chiff., sig. A-C, 26 lig. à la page, mar. rouge, dent., doublé de mar. bleu, dent., tr. dor. (Chambolle-Duru).

« Edition du xv^e siècle inconnue à Brunet ou mal décrite par lui. M. Claudin la croit de Pierre Schenck, imprimeur à Vienne. Les caractères ont été employés dans plusieurs villes du Midi. » Note de M. le baron J. Pichon.

La figure du roi David [reproduite dans le Catalogue] qui se trouve sur le titre est répétée au verso de ce titre.

Exemplaire provenant de la bibliothèque de Fernand Colomb.

MOYENS PRATIQUES DE FAIRE CONNAITRE LES RICHESSES CONTENUES DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE PROVINCE. — Extrait d'une communication faite par M. Gantinelli au Congrès des bibliothécaires et des bibliophiles (3-9 avril 1923).

Il existe dans toutes les grandes bibliothèques de province des documents paléographiques, typographiques ou iconographiques de première importance. Ici ce sont des manuscrits précieux à la fois pour le texte et pour l'enluminure, là des exemplaires uniques d'ouvrages intéressants, ailleurs des reliures historiques, des dessins originaux, voire des œuvres de sculpture, des peintures, des objets d'art, toutes choses susceptibles d'intéresser savants et artistes. A peine si le touriste au cours d'une excursion en auto, le savant en tournée d'exploration arrivent à obtenir communication de ces documents. Ou la Bibliothèque est fermée, ou le bibliothécaire, qui ne peut cependant pas passer sa vie dans son dépôt, est absent. Et si l'on veut emporter un souvenir des choses vues, le photographe n'est pas immédiatement disponible et il faut, quand on le peut, se contenter d'une carte postale.

Je crois qu'on pourrait sans peine remédier à cet état de choses, du moins dans les bibliothèques des grandes villes, en adoptant l'organisation dont je me permets de vous exposer les lignes générales. Quelques citoyens riches, généreux et amis des livres (ils sont plus nombreux qu'on ne croit) seraient sollicités de déposer une fois à la Bibliothèque une somme d'importance variable. Le capital ainsi réuni composerait un fonds de roulement qui permettrait de publier périodiquement, par livraisons, les documents de tout ordre sus-

ceptibles d'intéresser les savants, les bibliophiles, les artistes. Le prix de vente de ces livraisons, éditées je suppose à 350 exemplaires, serait strictement calculé de telle sorte que 250 exemplaires vendus couvriraient les frais d'édition et viendraient reconstituer le fonds de roulement qu'il faudrait s'appliquer à toujours conserver intact. Les bénéfécies, s'il y en avait, permettraient de publier mieux et davantage.

Il ne faut pas compter, bien entendu, que les choses se produiront avec cette régularité. L'acheteur boudera peut-être à la première livraison, la publicité faite autour de cette publication nouvelle sera peut-être insuffisante, mais à la seconde, à la troisième livraison, si toutes sont également bien composées, il prendra souci de compléter sa collection et la vente de la 3^e livraison servira ainsi à épuiser les invendus de la première. La somme en caisse devra être suffisante pour permettre d'attendre que la publication ait donné son plein effet.

En même temps qu'il divulguera les richesses de la Bibliothèque, ce Bulletin servira à accroître et à préciser les notions qu'on en peut avoir. Un savant paléographe voyant par exemple tel manuscrit publié avec des fac-similés le rapprochera de tels autres déjà étudiés par lui et la date, l'école d'enlumineurs, l'origine, l'auteur présumé, mille autres détails pourront être ainsi découverts. En même temps que des organes de diffusion, ces périodiques seront des instruments d'information.

Si dix bibliothèques françaises prenaient ainsi à tâche de divulguer les richesses de leur dépôt et des dépôts environnants, on pourrait dire qu'un Recueil général de nos richesses bibliographiques serait constitué en peu d'années. Il n'y faut que de la méthode et de la bonne volonté.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

DOCUMENTS PALÉOGRAPHIQUES
TYPOGRAPHIQUES, ICONOGRAPHIQUES

Numéro II.

Novembre MCMXXIII

Sommaire

- I. *L'Ysopet de Lyon*. Notice et 18 pl.
- II. *La Résurrection de Lazare*, xylographie ; fac-similé en couleurs.
- III. *Lyon et les Incunables de la Broderie*, I. Domenico da Sera. Étude par M. Louis Fièrè.
8 fig.
- IV. *Reliures* : 1° à l'effigie de saint Sébastien ; 2° reliure « enchaînée » ; 3° aux armes de Louis XIV. 3 pl.
- V. *Heleyne*. Bois colorié de la fin du xv^e siècle, fac-similé et notice par M. G. Guigue, archiviste en chef du département du Rhône.
- VI. *Un dessin* d'Aug. Rodin, fac-similé.
- VII. *Correspondance*. 1 fig.

Sauf indication, tous les documents publiés appartiennent à la Bibliothèque de Lyon.

Les DOCUMENTS paraîtront deux fois l'an, en livraisons dont le prix, calculé d'après le prix de revient, variera avec chaque numéro. Les souscripteurs à chaque livraison seront tenus au courant de la publication des suivantes.

Le tirage de ce NUMÉRO, qui ne sera jamais réimprimé, est limité à 350 exemplaires non numérotés.

L'honneur revient au baron Pichon d'avoir mis la main sur ce livre jusqu'alors inconnu. Lichtwark, dont il eût dérangé la thèse, dans *Gesammelt Studien zur Kunstgeschichte, Festgabe für Springer*, Berlin, 1885, n'y fait aucune allusion.

Emmanuel Bocher l'a catalogué sous le n° 9 de l'Appendice à son ouvrage sur les Dentelles, Paris, Rahir, 1911, sur l'exemplaire unique de Pichon, vendu à sa première vente en 1869 sous le n° 263, ce qui ne peut permettre à la critique allemande d'en ignorer l'existence. C'est toujours le même volume qui, depuis, a été cité par les bibliographes Bury-Paliser, Bartsch, les Dictionnaires d'Art, etc.

Dominique Celle (ou Da Sera) est l'auteur des dessins, Jehan Coste libraire « et qui n'aurait, à la connaissance de Baudrier, imprimé que ce livre », est le graveur des planches.

Ouvrons Passavant : *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, t. I, dernière édition E. Benezit :

Page 904. Dominique CELLE.

Dessinateur né à Toulouse, xvi^e siècle (École française)... il vivait en Italie... il dessina des modèles de broderie et n'est connu que par un vol. in-4° sans date, contenant 25 feuillets (?) et 54 planches de patrons de lingerie et broderie. Le titre, 19 vers, « Ce livre est plaisant et utile », etc. planches gravées par Jehan Coste qui vivait à Lyon en 1515-1560.

C ^r	correspondant	page 9	} où les planches originales ont été remplacées par des pl. d'emprunt
C ^s	do	page 10	
C ^r	do	page 11	
C ^s	do	page 12	
D ^r	sans être remplacé	page 14	
E ^r	do	D) page 19	
F	Remplacé	page 23	
F ^r	do	page 24	

également par des planches d'emprunt que signalait déjà le Suppl. d'une justification plus petite.

Total 18 feuillets manquants ou remplacés dont 10 intercalés qui n'appartiennent pas au livre.

Nous rétablissons donc la collation comme suit :

7 cahiers.....	p. 5 =	35
à déduire feuillets manquants non remplacés..		8
Reste.....		27

Page 1020. Jehan COSTE.

Sculpteur et peintre au xvi^e siècle, se charge des travaux commandés par la Ville de Lyon à l'occasion de l'Entrée d'Henri II en 1528 (sic), (mis pour 1548). École française.

Aucune allusion dans Benezit au graveur cité plus haut, p. 904.

Audin et Vial, *Dictionnaire*, édition 1918.

Après avoir énuméré les deux J. Coste, Audin déclare : « C'est ce dernier qui a gravé sur bois un livre de 54 planches de D. Celle, « ce livre est plaisant et utile... » C'est encore lui qui fait en 1548, 1600 targettes de papier...

D'après nous, c'est au contraire le premier qui a gravé ces planches. Du Dictionnaire de Passavant à celui d'Audin il y a progrès. Audin a du moins distingué les deux homonymes et de même que Baudrier en indiquant que le fisc avait taxé comme libraire, un Jehan Coste^r, il nous a mis sur la voie.

Cf. Archives municipales de Lyon : BB 68, fo 61 vo. — B B 611, fos 178 et 179. — C C 21, fo 201 vo. — C C 192, nos 32-33. — C C 987, fo 9, 33-34, 26-3 Chappe IV. 198.

DOMINIQUE DA SERA SEUL

N° 2.

DATÉS

(1532)

Nous allons voir maintenant, contrairement à ce qu'avance Benezit (*Dict.*), que Dominique Da Sera pouvait être cité et connu pour avoir signé et daté d'autres livres que celui découvert par le baron Pichon.

En premier lieu, le livre dont nous donnons ici la reproduction, et qui dans les rares apparitions qu'il a faites dans les catalogues ou Biblio-

1. Nommées de 1515. Taxé à 30 livr., amodéré pour povreté à 24.

graphies spéciales est enregistré comme suit :

Da SERA (Dominique).

Libbretto novellamente cōposto per maestro Domenico da Sera detto il Franciosino, Stampato in Leone 1532, petit in-4°.

Dans son catalogue d'août 1896, le libraire Quaritch qui répertorie le *Libbretto* pour la première fois sous le n° 460, après la vente Maglione, ajoute :

« Ce volume extrêmement rare se compose d'un feuillet de titre, 32 pages de belles gravures sur 16 feuillets et d'un feuillet comportant le colophon et 28 lignes de vers français intitulés « Ballade formelle ».

Notre exemplaire est exactement conforme à la description, page par page, du catalogue d'E. Bocher n° 112. Il se compose de 42 pl. de grav. non compris le feuillet du titre et de la fin, ensemble : 44 pl. C'est donc 22 feuillets qu'il faut lire au lieu de 18 (16 + 2) selon Quaritch.

L'auteur du *Filet Brodé* fait suivre cette description du *Libbretto* de ces lignes :

« Édition inconnue d'un ouvrage dont Brunet n'indique qu'une édition en 1583 (?). »

Nous n'avons pas, en effet, trouvé trace de cet ouvrage, ni de l'édition 1583 dans les Bibliothèques publiques.

Du British Museum à la Bodleian Library à Londres, et de la Bibliothèque Nationale aux bibliothèques Mazarine, Arsenal, Sainte-Geneviève, Beaux-Arts et Arts décoratifs à Paris, on peut aller et venir. Rien n'est plus rare que d'y rencontrer ce que nous pourrions nommer l'Incunable français de la Dentelle, et c'est déjà très joli d'y trouver, pour l'Italie, les fac-similés d'Ongania, toutes réserves faites quant aux dates qu'il assigne au petit bonheur à certains livres non datés.

Confrontation faite de l'édition s. d. avec l'édition 1532, la similitude des planches originales nous permet d'affirmer que ces deux livrets

sont frères jumeaux sous le rapport du dessin, à l'exception du titre et des feuillets intercalés dans le n° 1, et que Dominique Da Sera s'est servi pour leur reproduction du matériel de J. Coste ; mais notre exemplaire, complet dans sa reliure originale, est le seul intact qui puisse être présenté comme loyal et parfaitement conservé. Qu'un autre exemplaire du livret de Coste se découvre un jour complet, nous nous trouverions en présence de planches d'un même modèle.

N° 3.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

(1546)

Quaritch, Catal. 485, août 1896

Musée des Tissus Lyon.

*Opera nova composta per Domenico da Sera...
dove si insegna a tutte le nobili e leggiadre giovanette
di lavorare di ogni sorte di pūti Cusire Recamare
e far tutte quelle belle opere...*

Stampato in Vinegia per Matio Pagan sta in
frezeria Gulielmo da Fontaneto di Monferato.

MDXXXXVI

In-4° 24 feuillets + 1 feuillet blanc ; frontispice Renaissance entourant le titre en caractères rouges ; en 1^{re} page du fac-similé, titre répété en noir à la 2^e page et véritable titre du Livret.

Au-dessous du titre, petit bois : un grand métier monté sur colonnes et représentation d'un atelier de l'époque.

Pas de préface, plus de vers français, quelques modèles nouveaux probablement de Mat. Pagan (a¹ a²) et à partir de a³ par la planche du « Vase à fleurs surmonté de la fleur de Lys » commencent les modèles de D. da Sera.

Nous n'avons pas vu l'original, mais, d'après la reproduction, nous signalons ici la troisième

différence du titre que nous reproduisons à notre tour.

En outre, signalons que, la même année, Vavassore a reproduit le titre de 1532 en déplaçant de gauche à droite les personnages des gravures verticales et en modifiant l'en-tête, et signé au bas : fiorio Vavassore fecit (Edit. de 1532-1546) ; quitte à refaire un autre titre quelque temps plus tard¹.

N° 4.

(1583)

Brunet P. 300, Graesse p. 367. Autre édition sous ce titre *Livre de lingerie...* sans l'avoir vue ou édition probablement² confondue avec la suivante à cause du privilège de 1583.

N° 5.

(1584)

Bury Paliser, XXXIV, p. 320, édit. Didot 1892.

Le livre de lingerie composé par Maître Dominique de Sera ; Italien enseignant le noble et gentil art de l'aiguille pour besongner en tous points, utile et profitable à toutes dames et demoiselles, pour passer le temps et éviter l'oisiveté.

Nouvellement enrichi de plusieurs excellents et divers patrons, tant du point coupé que passément ; de l'invention de J. Cousin, peintre à Paris J. de Marnef et veuve Cavellat, 1584, in-4°.

28 feuillets et 51 planches style goth. Le frontispice représente trois femmes et une enfant qui travaillent et, sur les côtés, un homme et

1. Vavassore dit le Gagne-petit (Guadagnigno) est un type dans le genre de Comestor le mangeur de livres.

2. Il y a cependant des différences orthographiques dans l'énoncé du titre : « l'eguille » au lieu de l'esguille, « utile » au lieu d'utile et profitable... etc. qui rendent plausible une édition séparée, avant l'intervention de J. Cousin.

une femme sous une espèce de dais en forme de trèfle¹.

Dans la préface, comme dans celle d'ailleurs des premières éditions, l'auteur fait en même style allusion à ses voyages...

Il n'est donc plus permis, sur 5 éditions citées dont 1 sans date, 4 datées et 4 identifiées, de déclarer Dominique da Sera *connu* seulement pour être l'auteur d'un *seul* livre, celui n° 1 avec le concours de Coste, libraire.

A partir du n° 2, en 1532, nous n'avons plus à nous occuper de Coste que nous rendons à l'école des dominotiers ou cartiers de Lyon, tailleurs d'histoires ou faiseurs de mystères, et nous pouvons ignorer la date de sa mort.

Il est vraisemblable toutefois qu'à la liquidation de sa boutique de libraire éphémère, Dominique da Sera a repris le fonds et publié avec ses caractères et son matériel.

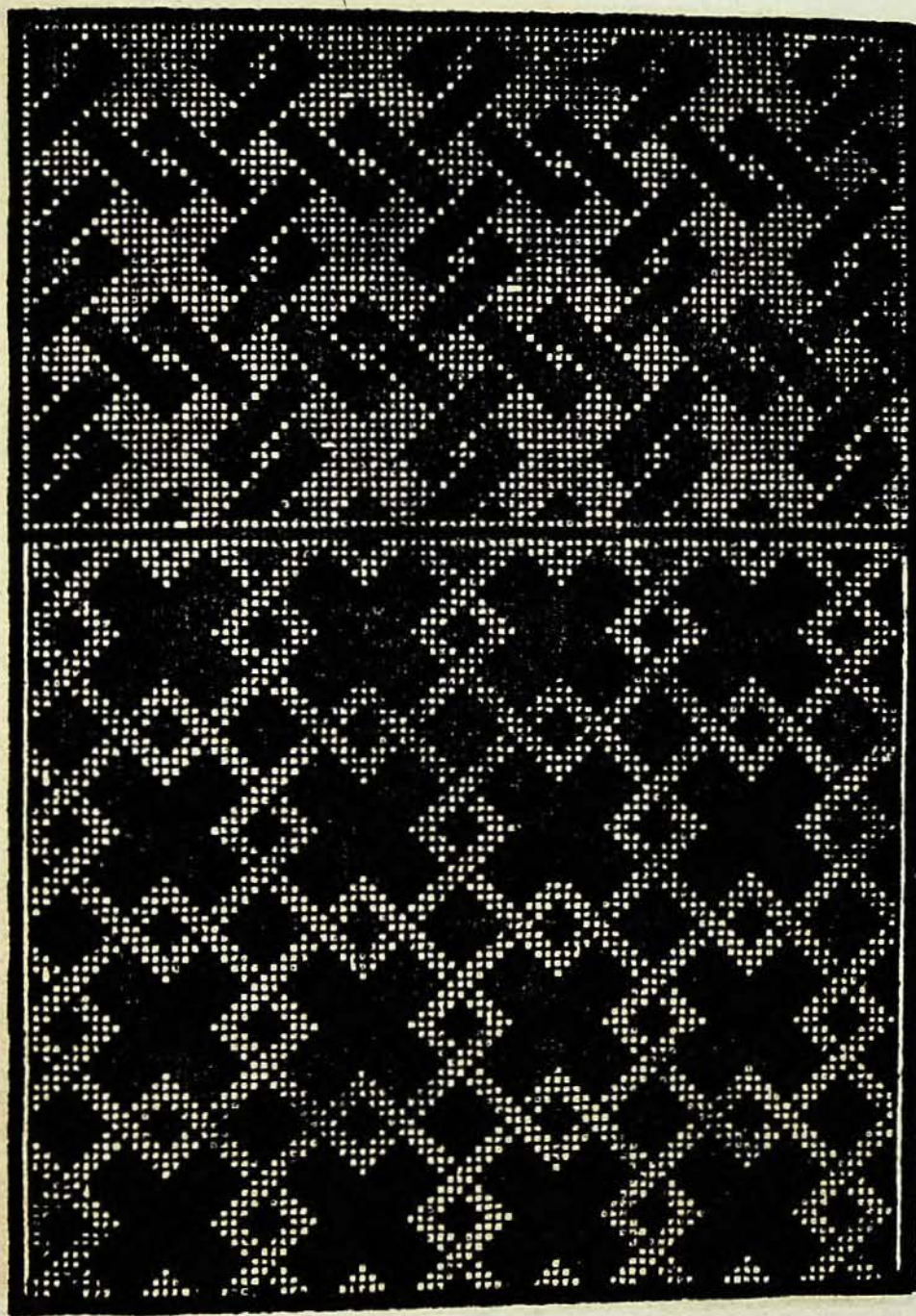
Le tirage des planches se reproduit intact sur le papier ; celui du titre et du texte imprimé, qui est modifié à chaque édition, laisse son empreinte par des bosselures sensibles au toucher et d'ailleurs très perceptibles à l'œil.

Jusqu'au livre de 1584 imprimé à Paris et que nous croyons posthume, on ne peut guère situer cet auteur. Dominique da Sera est véritablement le chevalier errant de la dentelle. Il dit lui-même dans ses préfaces qu'il a pris la plume pour raconter ce qu'il a vu en « Italie, Espagne, Roumanie, Allemagne et autres pays et qu'il en a rapporté 80 dessins au moins pour le singulier profit des hommes et des femmes ».

Madame Bury Paliser fait ressortir que Dominique da Sera serait le premier qui ait rapporté en France le point *d'Espagne*.

Dès 1501, le point d'Espagne commence à s'exporter à l'occasion du mariage de Catherine avec le prince Arthur d'Angleterre et si, peu

1. Nous ne voyons pas ce dais en forme de trèfle dans notre édition, mais ce doit être la seule différence entre 2 et 5.





Dom. da Sera. Libretto, p. 42.



Libbretto nouellamère cò.
pesso p maestro Domenico da Sera det
to il francosmo: doue si appara: z insegna
a tutte le nobili z leggiadre giouanette di
lauozare di ogni sorte di punti: L'usire:
Reccamare: z vltimamère far tutte
ghe vaghe z belle ope: che si ap
partègono alle virtuose z to de
uoli fanciulle: qual le dilitta
no di far con le sue mani ala
cuna gentilezza: z oltre
di cio il detto libbret
to e molto vtile a
gli tessadri: che
soghono la
uozare di
feta.

Stampato in Leone Adel. D.
D. 1. XXXIII. Del mese Aprile.



Domenico da Sera. Libbretto, front.
(Collection de M. L. Fièrè).

Lactier.



Sur esmouoir les esperitz euster et fuyr vacu-
ne qui est nourrice d'oy suete par la quelle se cōme-
tēt et engendirēt plusieurs maulx et peu de bien-
snibillant les vertus du mondain cours et alime-
tent les vicleulx faictz d'oy celluy mais l'exigēce du
temps present et le train moderne me contrainct
et esguillōne a escrire ce que iay veu en plusieurs
royaulmes et contrées tant en Espagne Italie
Romanie Almaine et aultres pays dont ie ne
fays mention a cause de prolixite: et neaumoins si
est il certain que en narracion des choses honestes et vertueuses
les appetitz humains aucunement enclines a vertu se pouroient esouyr et
consoler a veoyr et comprendre choses qui sont de petit pris et de grande
valeur. Le considere moy estant en France ay veu et cogneu en plusieurs vil-
les et cites noblesse si tres opulante superflue et abundante en Princes
Seigneurs Barons Seuz hommes Marchans Dames Damoy-
selles Bourgoyses et gens de tous estat plus que en tous aultres royau-
mes par quoy en ruminant les choses predices ie me suis incyte selon ma
fragile capacite a corriger augmenter et amender ce present liure lequel cō-
tient quatre vingtz patros pour les moins tous differens de lung a faultre
et est pour lutilite et singulier prouffit de plusieurs tant homes que femmes
car ilz troueront leurs patros faictz sans auoir la peine de les faire pour
traire sus soy estamine: on lingemoyennat ce ilz saulueront plusieurs de-
niers sans grans fraiz comme veoyres l'experiance a l'aide de nostre seiga-
neur Iesuchrist.

¶ Finis coronat opus.



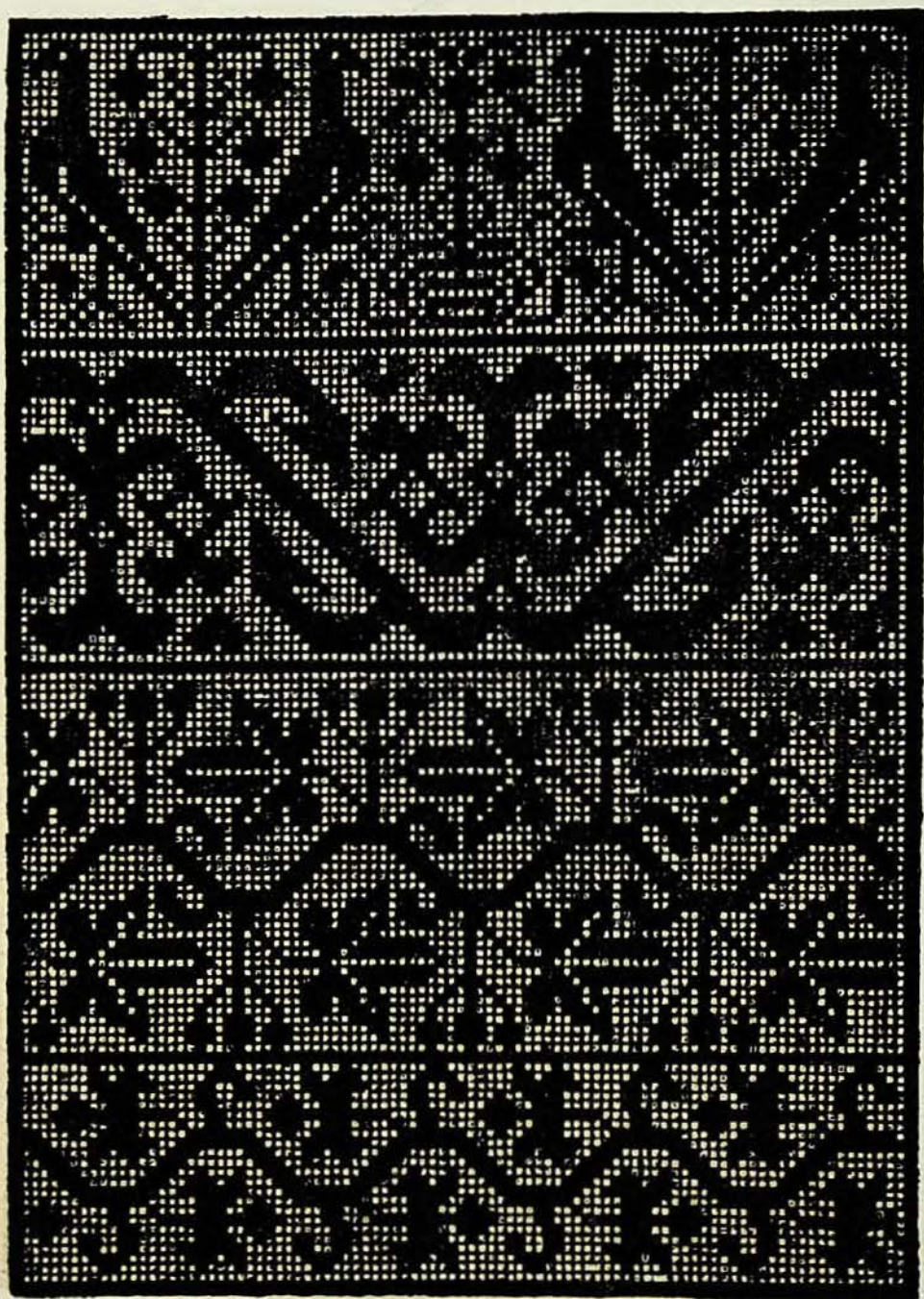
Dom. de Sera. Libretto, p. 2.

N. B. — La lettre ornée P ci-dessus se retrouve dans le titre de Guarinus Veronensis, *Grammaticae Institutiones*, Brixiae, 1538, in-4°. Le premier modèle de cette lettre appartient à J.-B. Sessa, de Venise.



810

Dom. da Sera. Libretto, p. 3.



Dom. da Sera. Libretto, p. 4.

C Balade formelle

Considerant le vouloir des humains
Au temps present qui est atbalente
De comprendre & scauoir des ars mains
Et sciences par curiosite
Le preuoyant ie me ius incite
A composer ce liure tres vtile
Prouffitabile comme est recite
A toutes gens qui besongnent de leguille.
Cu temps iadis du regne des Romains
Les gens estoient en grande auctorite
Pour les fassions qui faisoient de leurs mains
Et ouurages de bonne antiquite
La science & bonne subtilite
Est plaisante ius toutes entre mille
Prouffitabile comme iay recite
A toutes gens qui besongnent de leguille.
Eles ruforiers ne sont pas inhumains
Pour contrefaire ceste noualite
Et les brodeurs qu'ay ne plus ne moins
Lingeres ausy en bonne equalite
Pour euitter du tour oysuete
Ce liure cy est aux dames fertile
Prouffitabile comme iay recite
A toutes gens qui besongnent de leguille.
Quince ie dis par viue auctorite
Qu'il est parfaict en fa son tres subtilite
Prouffitabile comme iay recite
A toutes gens qui besongnent de leguille.

C Meulx que iamais.

C Imprime a Lyon Lan de grace
mil cinqcens trente & deux. Le
xij. iour du moys d'auril.

C Dominicus de celle fecit.



La Vie de saint Eustache martyr. Traduite de l'italien du Mansiny, par le sieur de S. M.
Paris, Chr. Lamblin, M. DC. XLVII, in-8°. Reliure dans le goût de Clovis Ève, aux armes de Louis XIV, mar. olive,
178×115 mm. (Provient de la Bibliothèque du Cardinal Camille de Neuville).

Une estampe lyonnaise de la fin du XV^e siècle

Anatole de Montaignon recommandait chaque année à ses élèves d'examiner soigneusement toutes les anciennes reliures dont les cartons faits de feuilles de papier superposées pouvaient réserver des surprises.

Le conseil du maître suivi a fait découvrir aux Archives du Rhône ce feuillet qui note comme malhonnête homme un Bismarck du XIV^e siècle¹; les fragments du grand livre d'un drapier de Lyon, 1320-1323², qui nous montrent Lyon négociant dès cette date avec Sens, Provins, Compiègne, Tournai, Gand, Malines, Louvain; des planches de cartes à jouer: des rois, des reines avec les devises *Honneur au roy, Reverance à la royne*, personnages assis sur des sièges qui marquent la renaissance française et dont le dessin a certainement été donné par un maître artiste; enfin les deux fragments d'estampes reproduits ci-joint:

1^o Un fragment, mince bande de 0,421 de haut sur 0,052 de large, partie gauche d'une planche incomplète du haut, laissant voir un arbre stylisé et, sur le sol, un bras velu dont la main tient ou plus exactement laisse échapper un bouclier rond; au-dessous entre deux bordures semblables à celles du second fragment, six lignes d'une légende dont on ne peut lire sur chaque ligne que de 5 à 7 premières lettres ne donnant aucun sens.

Il est à noter que les bordures non plus que le bouclier ne sont terminés, d'où on peut conclure que la légère marge de gauche était recouverte par le bord droit d'une autre planche juxtaposée.

2^o Cet autre fragment, estampe rognée malheureusement sur les quatre côtés, haute encore de 0,425, et large de 0,265 si exactement reproduite, bien que réduite, grâce au talent de M. Daniel Jacomet, qu'elle n'a pas besoin d'être décrite, représentant la belle Hélène à cheval, le sceptre dans la main droite, tenant les rênes de la gauche, sa robe garnie de fourrure largement étalée couvrant en partie la croupe du cheval, en dessous, son nom *Heleyne* et la légende en vers dont il faut tenter la reconstitution partielle.

[Le hault renom d]e ma beaulté mondaine
Fist à Paris passer oultre la mer
[Lequel emplit mo]n cueur de pensée vaine.
Deux cueurs contrains furent l'un l'autre amer.
[Ménélas les Troyens] volut blamer,
Les nobles Gres en firent telle poursuite
[Que la ville de Troie] en fut destruite,
Priam occis et son noble lignage
[Et ma beaulté fut] motif du donmage,
Par quoy j'en suis encore vituperee.
[Las, je plo]re pensant à tel outrage.
Beaulté mondaine a bien peu de durée.

Cette curieuse estampe, collée comme les planches de cartes à jouer sur deux ou trois feuilles de papier, formant un carton souple et nerveux, renforçait le carton gris utilisé par le relieur pour la couverture du terrier établi de 1510 à 1523 par le notaire Coquet³. Sa date peut donc être reportée, soit à la fin du XV^e siècle, soit au début du XVI^e, les relieurs n'utilisant pas des pièces neuves pour cet usage. Son papier de doublage dégagé donne

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXV, p. 688.
2. Paul Meyer et Georges Guigue, *Fragment...* dans *Romania*, t. XXXV, pp. 428-444.
3. Archives du Rhône, fonds du chapitre métropolitain, armoire Joel, vol. 51, n^o unique.



en filigrane la lettre G surmontée du chiffre quatre avec deux étoiles, filigrane qui se trouve également sur le papier de l'estampe, mais en partie caché par la première ligne de la légende.

Hélène, bien que connue du Moyen Age et par la punition du poète Stésichore et par le roman de Troie du trouvère Benoit, ne devait sans doute point à elle seule inspirer un artiste. Le mystère en quatre journées de Jacques Millet, *La destruction de Troie la grant mise par personnages*, composé dans la seconde moitié du XV^e siècle, imprimé à Paris en 1484, à Lyon en 1486¹, est vraisemblablement la source d'inspiration du graveur. A côté d'Hélène, dans une longue frise, devaient se présenter Paris, Ménélas, Agamemnon, Ulysse, Priam, Hector et les autres.

La constatation faite par M. Courboin², au sujet de la planche 150 de son ouvrage, que le développement de l'histoire devait atteindre plus de deux mètres de long, est confirmée par l'examen du premier fragment de Lyon qui devait nécessairement être raccordé à un autre. Une histoire de Troie dont Hélène aurait fait partie, devait atteindre un développement encore plus considérable. Quelle pouvait être l'utilisation d'estampes de pareilles dimensions qui, s'étalant tout en longueur, ne peuvent servir à l'ornementation comme des tableaux? En constatant qu'il était de mode de décorer les intérieurs de frises à personnages, frises peintes à la détrempe ou à fresque, on est amené à penser que ces longues histoires étaient destinées au même usage et utilisées par ceux qui reculaient devant le prix de la peinture.

Ce serait là aussi l'explication de leur facture: destinées à être vues à une certaine distance de bas en haut, elles sont largement traitées et le graveur, capable pourtant de traits déliés, ménage à la gouge de larges blancs sur lesquels se détachent des reliefs fortement accusés; les couleurs lavées au patron donnent l'illusion du fini; la légende xylographique est taillée en caractères gras destinés à être lus de loin.

Si on rapproche les deux fragments de Lyon de la Sibylle de la planche de M. Courboin, fragment de la *prophecia Moysi*, de 42 centimètres sur 59 et de la Vertu de Force d'environ 0,55 sur 0,40, découverte par M. l'abbé Jean Gaston³, on trouve entre ces trois bois une singulière parenté, même coloris au patron, mêmes nuances, même facture large, même style de dessin, à peine note-t-on une différence dans les lettres des légendes, plus franchement gothiques dans la Vertu de Force et la Prophecia Moysi que dans la belle Hélène, partant on est amené à les attribuer toutes trois à l'artiste lyonnais dont M. l'abbé Jean Gaston a pu lire le nom: Antoine Chevallier.

G. GUIGUE.

1. Ce livre eut un véritable succès étant donné le nombre de ses éditions: V. Brunet, éd. de 1861, t. II, col. 656 et suivantes.
2. Courboin, *Histoire illustrée de la gravure en France*, Paris, 1923, t. I, p. 76 et pl. 150.
3. Abbé Jean Gaston. Une xylographie française trouvée dans une reliure ancienne, la vertu de Force du graveur lyonnais Antoine Chevallier, dans *Annuaire de la Gravure française*, 1911, pp. 113-119 et pl. hors texte.

CORRESPONDANCE

La Bibliothèque de Lyon possède un exemplaire de la *Summa Angelica* d'Angelo da Chivasso, in-4° imprimé en 1486 à Chivasso par Jacobinus Sirigus.

Le motif central de la reliure de cet exemplaire, en veau estampé, est reproduit dans la planche ci-jointe. Au bas de l'estampage représentant le martyr de saint Sébastien (mis là sans doute comme préservatif contre la peste), on lit en caractères gothiques : *Hémon le Fevre*.

Visitant au début du mois d'avril la belle exposition du Livre français, des Origines à la fin du Second Empire, organisée par M. A. Boinet au Pavillon de Marsan, je remarquai dans une vitrine une reliure portant un fer central identique de tous points à celui qui décore la nôtre, sauf que le nom frappé à la place de celui d'Hémon le Fevre est celui d'André Boule. (Catalogue de l'Exposition du Livre Français..., p. 59; reproduit à la p. 152 de l'*Histoire illustrée de la Littérature française*, de G. Lanson.)

J'écrivis à M. Gruel, expert en toutes matières de reliure, et lui demandai l'explication de ce petit problème. « Si le nom inscrit sous la même plaque est différent, peut-on dire que ce nom est toujours celui du relieur ? » Tel était l'essentiel de ma question.

M. Gruel, fort aimablement, me répondit aussitôt ainsi qu'il suit :

Paris, le 14 juin 1923.

Monsieur,

Je réponds à votre communication du 1^{er} juin.

Je viens de comparer le fer de la reliure d'André Boule et celui de la reliure d'Hémon Lefèvre. Ils sont identiques, mais cela ne prouve pas que le nom qui se trouve sous chacune ne soit pas celui du relieur ; ces plaques gravées à la même époque où la représentation du martyr de saint Sébastien devait être à la mode, ont dû être faites par le même artiste graveur qui mettait au-dessous de ces sujets le nom du relieur qui les lui commandait. C'est pourquoi l'on trouve avec des noms différents les décors à glands usités au début du XVI^e siècle ; tels : Jehan Norvis, Hans van Collen.

Mais là où je puis vous prouver mon affirmation que ces noms sont des noms de relieurs et non d'amateurs, c'est en vous envoyant ces 2 frottis de reliures que je possède. L'un ne porte que le nom de « Johannes Guilebert », mais l'autre porte « Johannes Guillebert ob laudem Christi librum hunc recte ligavi ». Il n'y a pas de raisons pour que cet exemple ne soit appliqué aux autres noms.

Jacobus Gavet, Joris de Gavere, Anthoine de Gavere, Jehan Compains faisaient suivre leur nom de la légende « hunc librum », etc.

Veuillez agréer...

L. GRUEL.

Les raisons de M. Gruel emporteraient la conviction, n'était qu'Hémond Le Fèvre ne fut pas relieur, mais libraire-éditeur, et qu'il fit imprimer des livres et en vendit à Paris de 1511 à 1535, *sub signo crescentis albi* (voir Silvestre, nos 29, 709, 767). Il s'ensuivrait que Le Fèvre, libraire, fit relire un certain nombre de livres qu'il possédait en magasin et qu'il fit graver son nom (nom de libraire) sur la reliure? A moins que Le Fèvre n'ait relié des livres avant d'en éditer et d'en vendre?

Une réduction inversée et réduite du martyre de saint Sébastien a été gravée vers la même époque et figure sur un autre plat de reliure dont nous donnons la reproduction dans la même planche.

Je trouve le nom d'Hémond Le Fèvre, allié à celui de Nicole de la Barre (voy. Claudin, *Hist. de l'Imprimerie, Paris*, t. II, p. 287 sq.) dans l'Explicit des *Proportiones* de Gaspar Lax. Paris, 1515, fol.

H. Le Fèvre est déjà cité par M. Gruel (avec reproduction d'une de ses reliures au Saint-Sébastien) dans son *Manuel historique et Bibliographique de l'amateur de reliures*. Paris, 1887, fol., p. 122.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 31 OCTOBRE MCMXXIII, POUR
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON
ET A SES DÉPENS, PAR PROTAT FRÈRES, A MACON.



Heleyn.

Je
Et
Lue
Dup
Jem
Dug

en deaute mondaine. Filz rapais passer oultre la mer
ne par depesee vaine Deux cueurs cōrais fuizēt lun lautre amer.
et se blamer. Les nobles gies en firent telle poursuite.
et se destruite. Priam occis et son noble lignage.
du donmage. Par quoy ien suis encore dit ruper ee
re par tel outrage. Beaulte mōdaine abien peude durer





Aug. Rodin. Dessin à la plume, lavis de sépia, remarques à la mine de plomb. Don de M. Maurice Fenaille.

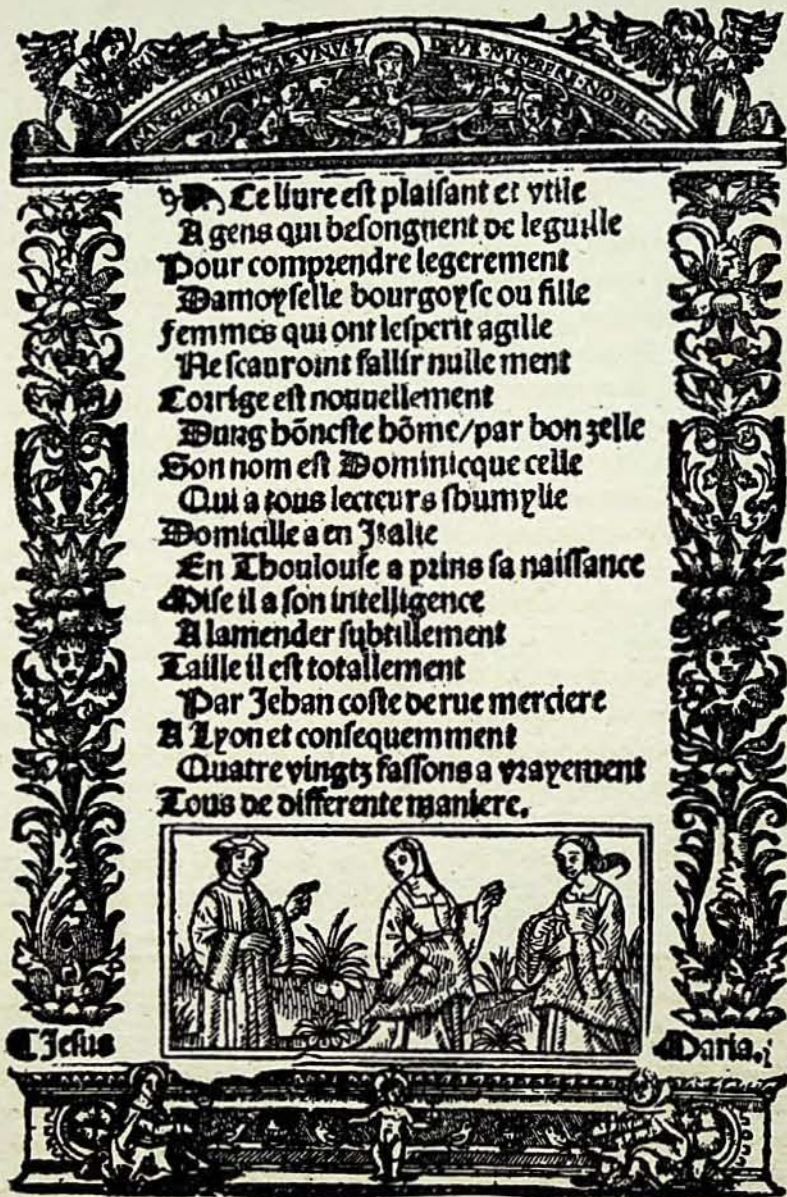


La Résurrection de Lazare. Fragment d'une « Bible des Pauvres ».

Voir : Schreiber. *Manuel de l'Amateur de la gravure sur bois et sur métal au XV^e siècle*. Berlin, 1895, in-8°, t. IV, p. 30-31.

Voir aussi : Ch. Mortet. *Les Origines et les Débuts de l'Imprimerie*. Paris, 1922, in-4°, pl. 1.

(Collection Claudius Côte, Lyon).



Frontispice de l'ouvrage non daté de Da Sera (1515-1529).

Lyon et les Incunables de la Broderie



ès le xv^e siècle, on pourrait trouver trace, en France et en Allemagne, aussi bien qu'en Flandre, Italie et Suisse, de l'existence de la dentelle.

La dentelle se fit, au début, dans les couvents, à l'usage du culte ou pour l'ornement des chapelles — et jusqu'à l'avènement de François I^{er}, la typographie n'en avait pas encore vulgarisé les modèles à l'aide de dessins plus petits d'échelle et de planches gravées sur bois.

C'est seulement sous François I^{er} et Charles-Quint, période de transition entre l'Art gothique et la Renaissance française, qu'apparaît, pour la première fois, le *Livret de Dentelles*, vademecum indispensable à toute personne désireuse d'en connaître la technique et de s'y perfectionner.

Nous entrons donc avec lui dans la période éducative où la dentelle va s'installer au foyer, maîtresse des grâces domestiques, élégant remède contre « l'oysiveté ». Aussi bien, voyons-nous dans les titres ou préfaces, les *facteurs* de ces Livrets en souligner le caractère de moralité.

C'est de la broderie à jour dont l'usage devint général au xvi^e siècle — dit madame Bury-Paliser — que nous devons tirer l'origine de la dentelle. Cette broderie, variée à l'infini, fut désignée sous le nom général de « point coupé ».

Quel fut le premier metteur en œuvre de ces Livrets et quels furent les premiers centres d'impression ?

Malgré l'article du Supplément au catalogue de Brunet (v^o DENTELLES), malgré l'appendice à l'*Histoire de la Dentelle* de madame Bury-Paliser en Angleterre, les travaux plus récents de Van Overloop à Bruxelles et d'Em. Bocher à Paris, la Bibliographie des Dentelles est restée confuse, d'une chronologie fort détournée et plutôt déconcertante¹.

En Allemagne, les travaux, très approfondis par ailleurs de Lichtwark, revêtent sur ce point l'allure d'un plaidoyer en faveur de P. Quentel, illustrant la date de 1527, comme date de la première impression connue d'un Livret de Dentelles. Et sous le nom de l'École de Cologne avec Ant. Voensan de Worms, inspirateur des dessins du *Modelbuch*, l'Allemagne va donner le ton.

Tout le monde aurait copié Quentel, la France, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie surtout et, chez elle, l'un des premiers initiateurs, Alexandre Paganini de Toscolano, dont la renommée à cette époque s'étendait déjà jusqu'en Espagne.

(Il y aurait là-dessus quelques réserves à faire, qui ne sauraient trouver place dans cet article, mais dont il sera fait état par la suite.)

Cela dit, il n'en est pas moins vrai que l'apparition du premier Livre de Quentel marque une date et qu'autour de 1527, il y a déjà flo-

1. Nous ne connaissons pas la liste dressée par E. F. Strange (*Bibliographical Society, Transaction VII*), mais le dernier Catalogue Leighton y signale déjà des lacunes.

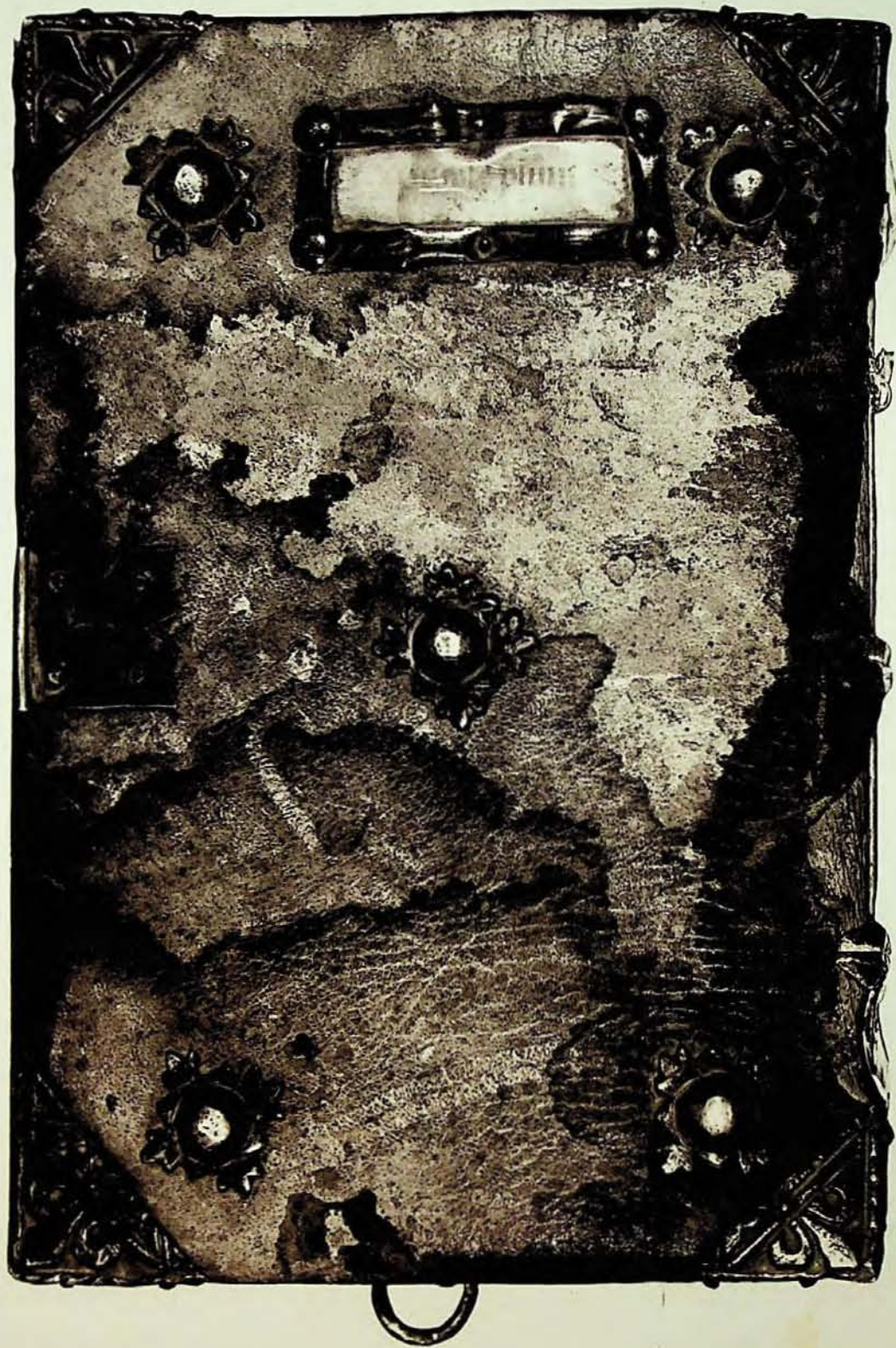


Pontici Virunii... *Britannicæ hystoriae, libri VII.*
Augustae Vindelicorum. Weysenhorn, 1534, in-8°, rel. veau estampé.



Angelus de Clavasio. *Summa angelica.*
Clavasii [Chivasso], Jacobinus Sirigus, 1486, in-4°, rel. veau estampé.

Les deux fers principaux (*Martyre de S^t Sébastien*) sont reproduits à la grandeur exacte de l'original.
Le fer de gauche n'est que la réduction inversée du fer de droite au bas duquel on lit : HÉMON LE FEVRE.



Reliure enchaînée du XV^e siècle en veau sur ais de bois, ornements de bronze
(*Plinii secundi Epistolae*. Tarvisii, Johannes Vercellensis. 1483, in-4^o) —
Dim. : 23 × 15,5 cm.

Sommaire des Fascicules III-IV

- I. *Codices lugdunenses antiquissimi*. Étude de M. E. A. Lowe, Professeur de Paléographie à l'Université d'Oxford. 39 planches in-4°, dont une en couleurs.
- II. 2 reliures françaises du XVI^e siècle.
- III. Variétés : *A propos de Jean Coste, tailleur d'images lyonnais*, par M. E. Vial.
- IV. 2 dessins de Van der Ulst (1652-1701).

Sauf indication, tous les documents publiés appartiennent à la Bibliothèque de Lyon.

Les DOCUMENTS paraîtront deux fois l'an, en livraisons dont le prix, calculé d'après le prix de revient, variera avec chaque numéro. Les souscripteurs à chaque livraison seront tenus au courant de la publication des suivantes.

Ce NUMÉRO, qui ne sera jamais réimprimé, comprend les deux livraisons de 1924. Le tirage en a été limité à 350 exemplaires non numérotés.

L'importante étude de M. Lowe sur les plus anciens manuscrits de Lyon a donné lieu à un tirage à part de 250 exemplaires qui seront vendus séparément.

A

R. CANTINELLI

QUI A ÉTÉ L'INITIATEUR DE LA PUBLICATION

CETTE ÉTUDE EST AMICALEMENT DÉDIÉE

CODICES LUGDUNENSES ANTIQUISSIMI

LE SCRIPTORIUM DE LYON

LA PLUS ANCIENNE ÉCOLE CALLIGRAPHIQUE DE FRANCE

PAR E. A. LOWE

*Lecturer in Palaeography in the University of Oxford ;
Sandars Reader of Cambridge University (1914) ;
Associate of the Carnegie Institution of Washington.*

PRÉFACE



ENDANT près de 2000 ans, presque dès la fondation de la colonie romaine, la ville de Lyon a joui d'une prééminence ininterrompue. Cette heureuse destinée, elle la doit tout d'abord à sa position géographique. Située au confluent de deux grands fleuves français, elle commande la vallée du Rhône, qui fut, pour ainsi dire, le grand couloir du commerce et de la civilisation pendant des siècles. Elle doit ensuite sa fortune, sans aucun doute, à l'organisation politique qui en fit la capitale des trois Gaules.

Centre italien en pays celtique, colonie romaine en territoire français, Lyon gardait des liens directs avec Rome et jouissait de tous les avantages que comportait une pareille association. Dans ses murs où la langue, les lois et les traditions de Rome étaient souveraines, on prenait contact avec la civilisation de l'Orient, de l'Égypte et de l'Espagne. Un de ses premiers évêques, saint Irénée, originaire d'Asie Mineure, écrivit en grec. Ce fut à Lyon que la culture hellénique se maintint le plus longtemps, plus longtemps qu'en aucune autre cité de ces provinces, et le fait que deux des plus anciens manuscrits gréco-latins de la Bible nous sont parvenus par la voie de Lyon n'est probablement pas un accident. Au début de l'Empire, c'est à Lyon que résidaient les souverains, lorsqu'ils venaient visiter la Gaule. L'empereur Claude y naquit. C'était l'unique cité du pays qui eût une garnison sur le modèle des garnisons romaines et un atelier de monnaie impériale. Le général qui se rendait dans les Provinces, l'audacieux commerçant romain qui cherchait des marchés éloignés, connaissaient la métropole occidentale. Telle était son importance politique et commerciale ¹.

Longtemps avant la ruine de l'Empire, ainsi que nous le tenons de sources contemporaines ou postérieures, Lyon passait pour un centre de culture intellectuelle ². Ses écoles de rhétorique, ses maîtres étaient connus au loin. Les louanges que décernait à la ville du ^v^e siècle Heiric d'Auxerre, qui vivait au ^{ix}^e, ne sont pas imméritées, en dépit de l'exagération. La cité qu'il qualifie d'« académie publique en deça des mers » jouissait encore, dans le temps qu'il écrivait, d'une grande réputation ³. Quand Adon avait besoin d'une retraite propice, nous apprenons de son maître Loup de Ferrières qu'il venait à Lyon, attiré par l'atmosphère calme et savante de la ville ⁴. L'Anglais Wilfrid, qui devint plus tard évêque d'York, fit

le voyage de France pour se mettre trois années durant à l'école d'Ennemond, preuve évidente de la réputation de la ville vers le milieu du VII^e siècle.

Au cours des premières luttes qu'eut à subir le christianisme, Lyon joua en Gaule un rôle de premier plan. En dehors d'Arles et, dans une certaine mesure, de Vienne, aucune cité n'eut pareille importance au point de vue ecclésiastique. Elle put s'enorgueillir d'écrivains tels que Eucher, Syagrius, Sidoine Apollinaire, Constance. Puis, après l'obscurité et la confusion de la période mérovingienne, la ville reprit une brillante activité au IX^e siècle sous les célèbres prélats Leidrade, Agobard, Amolon et Rémy. Sous Agobard et ses successeurs, le diacre Florus porta très haut sa réputation de poète et de théologien. Les éminentes situations auxquelles ces hommes parvinrent sont une preuve assez convaincante de l'atmosphère intellectuelle qui entourait alors Lyon, et leur culture, comme celle de leurs prédécesseurs, témoigne que la ville était un véritable centre d'étude, où on lisait et écrivait des livres et où des générations de scribes travaillaient assidûment. D'ailleurs, la proximité d'Autun, capitale des Éduens, célèbre également par ses écoles et ses maîtres, a dû susciter entre cette ville et Lyon une certaine émulation. Les traditions de savoir, qui sont le fruit de longs siècles, ne se déracinent pas facilement. Si Pline, écrivant sous Trajan, put se sentir flatté de la vente de ses livres à Lyon¹, alors que la cité était encore en formation, nous pouvons tenir pour certain que le développement de Lyon comme centre calligraphique suivit de près son développement commercial et intellectuel. Une ville de cet ordre ne pouvait exister sans de florissantes écoles d'écriture.



PRÈS la chute de Rome, et même auparavant, le patrimoine littéraire commença de passer graduellement entre des mains nouvelles. Les moines et les clercs en devinrent les principaux gardiens. Mais, dans cette transmission des livres d'une génération à l'autre, les bibliothèques des chapitres semblent avoir été plus heureuses que celles des monastères. La bibliothèque de la cathédrale de Lyon en fournit un remarquable exemple. Au début des temps modernes, c'est-à-dire avant la dispersion du trésor des églises qui commença au XVI^e siècle, elle dut posséder une collection magnifique. Maintenant encore, cette collection est représentée par treize manuscrits anciens en onciale ou semi-unciaie, s'échelonnant du V^e au VIII^e siècle. Parmi les bibliothèques épiscopales qui ont pu conserver une quantité notable de leurs livres anciens, Lyon arrive au second rang, après Vérone, la reine de toutes les bibliothèques capitulaires. Elle dépasse Wurzburg; car les plus anciens manuscrits de cette fameuse bibliothèque y furent très certainement importés. Ainsi en est-il des plus anciens manuscrits qu'on trouve dans les monastères de Bobbio, Saint-Gall, Luxeuil, Corbie. A Lyon au contraire, ainsi que nous espérons le montrer, les plus anciens

manuscripts, en majorité, semblent originaires de Lyon même. Ce sont précisément ces *Codices Lugdunenses antiquissimi* que nous avons l'intention d'étudier ici.

Mais les treize manuscrits en onciale et semi-unciale qui sont encore conservés à Lyon ne constituent pas toute l'œuvre écrite que cette ville peut revendiquer pour les temps précarolingiens. Plusieurs manuscrits qui firent autrefois partie de la collection épiscopale passèrent, au cours des siècles, dans d'autres bibliothèques : prêtés, volés ou déplacés, par suite de circonstances qui resteront inconnues.

Pour la première fois, les plus anciens manuscrits lyonnais, en quelque lieu qu'ils soient conservés aujourd'hui, se trouvent réunis. Nous donnons aussi des spécimens de tous les manuscrits en majuscule précarolingienne qui furent écrits à Lyon ou qui s'y trouvaient vers le temps de Charlemagne. Tel est le mérite évident de la présente collection⁶. Nous y avons également joint quelques spécimens de textes qui furent ajoutés aux manuscrits primitifs. Ce sont des exemples d'écriture posée ou de simples essais de plume. Quant aux nombreux manuscrits rédigés en minuscule à Lyon pendant le ix^e siècle, nous les excluons volontairement. Ils méritent une étude séparée et, une collection de fac-similés des manuscrits lyonnais du ix^e siècle formerait une suite naturelle à cet ouvrage.

Je dois ajouter que mon intention n'a pas été de décrire et d'analyser le contenu de ces anciens manuscrits plus minutieusement que ne l'ont fait Delisle et d'autres savants ; ni non plus de reconstituer la bibliothèque précarolingienne, d'après les travaux de Leidrade, Agobard et Florus. Mon dessein est purement paléographique et, si ce travail donne une idée plus claire des manuscrits qui existaient à Lyon avant le ix^e siècle et qui témoignent de l'activité du plus ancien *scriptorium* français, j'aurai atteint le but que je me suis proposé. Pour me conformer au plan et au format de la collection où paraît cette étude, j'ai dû me contenter de donner en fac-similé des portions de page, lorsque la page entière du manuscrit excédait le format des planches. En aucun cas, je n'ai cédé à la tentation de donner une réduction de l'original.



NOTRE collection comprend :

- 1) tous les manuscrits antérieurs au ix^e siècle, qui sont actuellement conservés à Lyon ;
- 2) les manuscrits conservés ailleurs qui se trouvaient probablement à Lyon avant le ix^e siècle.

Cette dernière certitude découle d'une particularité remarquable. Beaucoup de manuscrits de Lyon, en effet, contiennent des notes marginales d'un style si spécial qu'il est difficile de le méconnaître. Voici quatre ans, je rencontrai pour la première fois à Paris ces annotations singulières, au cours de l'examen que je faisais des manuscrits en onciale et semi-unciale. Je fus bientôt convaincu qu'elles

1) Si un très ancien manuscrit se trouve conservé dans un centre plus ancien encore, l'on est fondé à croire, à défaut de preuves contraires, qu'il est originaire de ce centre.

2) Si, de plus, ce manuscrit reproduit l'ouvrage d'un auteur qui florissait dans ce centre, ou bien appartient à un genre littéraire qui fut cultivé là avec éclat, l'origine supposée se trouve confirmée.

3) Enfin, si les manuscrits conservés dans ce centre présentent des traits communs, différents de ceux des manuscrits comparables qui se trouvent dans d'autres régions, on peut conclure avec assez de confiance qu'il s'agit bien de productions d'une école distincte.

Si maintenant nous appliquons la première règle à la collection qui nous occupe, nous voyons immédiatement que les vingt-deux manuscrits ici rassemblés peuvent, pour la plupart, avoir été écrits à Lyon. Nous faisons naturellement exception pour deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, le saint Augustin sur papyrus (pl. XXXIII-XXXIV) et un exemplaire de l'Ancien Testament (pl. XXXVI), dont les écritures sont d'une autre espèce définie; ces deux manuscrits font néanmoins partie de notre étude, puisqu'ils étaient à Lyon au temps de Charlemagne et qu'ils apportent un peu de lumière dans la question des modèles employés à Lyon durant la période de l'écriture majuscule. Le manuscrit d'Eucher, écrivain lyonnais, que possède la Bibliothèque Nationale (pl. IX), et les manuscrits de Paris, Berlin, Munich et Cologne, qui traitent de droit civil et canonique (pl. VI, XXV, XXX et fac-similés 1 et 2 ci-après), répondent à notre second point; les écoles de droit de Lyon étaient en effet renommées. Aussi est-il tout à fait probable que ces cinq manuscrits sont des productions du *scriptorium* de Lyon.

Mais la preuve décisive d'une école lyonnaise relève de notre troisième principe, qui demande un examen attentif de détails en apparence insignifiants.

L'écriture onciale, tout comme, à un moindre degré, l'écriture semi-nciale, diffère si peu au cours de son développement, — il y a une telle uniformité dans les productions des différents centres et même des différents pays, qu'il est difficile de déterminer des particularités locales ou des traits distinctifs qui, seuls, rendent possible une classification. Pour y arriver cependant, il convient de tenir compte, avec une extrême attention, des éléments accessoires de l'écriture, éléments sans importance apparente, insignifiants même. J'ai la conviction que tous ceux qui prendront la peine de se familiariser avec les manuscrits en onciale et semionciale qui nous restent encore arriveront à une conclusion analogue; à cette condition toutefois que leur étude embrasse l'ensemble des manuscrits qui subsistent. De la sorte, ils discernent facilement certains traits communs aux manuscrits de la collection qui nous occupe et les attribueront à un lieu donné, à une école particulière. Pour que ces détails deviennent familiers, l'étude des fac-similés n'est pas suffisante; il faut voir les manuscrits eux-mêmes. Un fac-similé d'une ou deux pages ne donnera jamais une idée juste de la grande variété de faits

— parfois si subtils qu'ils défient l'analyse — que l'étude du manuscrit entier révélera à des yeux exercés. Pour cette raison, on voudra bien excuser l'importance que j'attache, dans la description des planches, à des minuties qui semblent sans valeur.



ÉCRITURE de la grande majorité de nos manuscrits doit être considérée comme française, et non comme italienne. Traube, dont l'autorité est grande, y renvoie chaque fois comme à des manuscrits français. Il n'est même pas impossible que ceux qui se rapprochent du type italien aient été écrits de ce côté-ci des Alpes. La ressemblance des deux écritures peut être due à la persistance des méthodes et des usages romains. Cela n'aurait rien d'étonnant dans une cité de fondation romaine, où les lois et les traditions de Rome restèrent vivantes pendant des siècles. Cette survivance du style et des méthodes italiennes à Lyon est bien établie aujourd'hui; nous pouvons citer comme exemples les additions en cursive des manuscrits de Lyon 426 (pl. XII) et 607 (pl. XXVII), et l'emploi de signes critiques *hd* et *bs* ". A part certains manuscrits en onciale qui rappellent le type italien — Bibl. Nat. Lat. 152 (pl. II), peut-être Lyon 425 (pl. IV), Lyon 426 — et certains manuscrits en semi-nciale de même apparence — Berlin 159 (Phillipps 1761) et Lyon 607 (pl. XXVI et XXVII), — le reste est certainement français et probablement lyonnais. Nous exceptons naturellement les manuscrits de la Bibl. Nat. Lat. 11641 (pl. XXXIII et XXXIV), Nouv. Acq. Lat. 1740 (pl. XXXVI), dont nous avons déjà dit qu'ils sont français, mais non lyonnais; en outre le *Codex Bezae* dont l'origine reste encore mystérieuse, bien que les feuillets ajoutés aient certainement été écrits à Lyon (pl. XXXVII). Sous forme de table, ces certitudes et ces probabilités peuvent être ainsi représentées :

1) *Onciale probablement lyonnaise* : Lyon 452 + Bibl. Nat. N. A. 1593; Bibl. Nat. 9643; Lyon 478 (les deux parties); Bibl. Nat. 9550; Lyon 403 + Lyon 1964; Lyon 443 + Bibl. Nat. N. A. 1591; Lyon 468 (1 feuille); Lyon 602; Munich 22501; Berlin 83 (Phillipps 1745) + Saint-Petersbourg F. II. 3; Lyon 600 + Bibl. Nat. N. A. 446; *Codex Bezae* (pages ajoutées).

2) *Semi-nciale probablement lyonnaise* : Lyon 1964 (additions marginales); Lyon 483; Lyon 604 + Bibl. Nat. N. A. 1594; Lyon 602, Berlin 83 (Phillipps 1745) + Saint-Petersbourg F. II. 3; Cologne 212.

3) *Type français non lyonnais* : Bibl. Nat. 11641; Bibl. Nat. N. A. 1740.

4) *Type italien, peut-être lyonnais* : Bibl. Nat. 152; Lyon 425; Lyon 426; Berlin 159 (Phillipps 1761); Lyon 607.

5) *D'origine incertaine* : le *Codex Bezae*.

Une fois admis que la plupart des manuscrits sont français, l'application des deux premiers principes que nous avons formulés permet de tenir pour très probable l'origine lyonnaise. Cependant tous ces manuscrits n'appartiennent pas à un seul type. Ils forment plutôt différents groupes dont les membres, grâce à certains traits communs, constituent, dans l'ensemble, des variétés distinctes. Il y a ainsi des parentés d'écriture entre :

Bibl. Nat. N. A. 1593 + Lyon 452 (pl. III), Bibl. Nat. 9643 (pl. VI), Lyon 478 (pl. VII), Munich 22501 (fac-sim. 1) et Lyon 600;

Lyon 604 (pl. XVI) et Lyon 468 (pl. XXIII);

Berlin 159 (pl. XXV) et Lyon 607 (pl. XXVI);

dernière partie de Lyon 478 (pl. VIII) et additions du *Codex Bezae* (pl. XXXVII b).

Entrons dans le détail. Plusieurs manuscrits en onciale ont leurs hastes inférieures qui vont s'effilant en forme de pieu, d'autres présentent de grandes hastes terminées par un crochet qui se recourbe à gauche; l'N affecte une forme grecque (avec une fine barre transversale), et l'Y une forme spéciale. Ces traits sont communs à quelques-uns de nos manuscrits. Une autre particularité est l'emploi de l'I-longa dans les nombres en chiffres romains qui sont formés de plusieurs I : ex. : liii. On en trouvera des exemples dans les manuscrits suivants : Bibl. Nat. 9643 (pl. VI), Lyon 403, f° 133 dans la marge (pl. XI), Lyon 483 (pl. XV), Lyon 443 (pl. XVIII) et Cologne 212 (fac-sim. 2). Un signe d'abréviation curieux et rare, dans lequel le trait ordinaire horizontal ou oblique se termine par une fioriture en forme de 3, permet de rapprocher le manuscrit de Berlin 159 (pl. XXV), le manuscrit de même famille Munich 22501 (fac-sim. 1) et le manuscrit de Berlin 83 (pl. XXX). Nous trouvons également dans les manuscrits : Lyon 483, Lyon 443, Lyon 602, et Cologne 212, des pages laissées en blanc à cause de la transparence du parchemin. Cette particularité peut n'être pas strictement locale. Mais je ne puis citer, en dehors de la Bourgogne, aucun cas où l'emploi d'une qualité déterminée de parchemin ait imposé de n'écrire que sur une seule page.

Les plus anciens manuscrits de Lyon qui nous soient parvenus sont écrits en onciale. A partir du VI^e siècle, on trouve la semionciale. Ces deux types d'écriture sont employés concurremment et souvent par le même scribe.

Je ne connais aucun palimpseste lyonnais. Il semble que, dans un centre aussi riche, les scribes n'eurent jamais à employer deux fois le même parchemin.



UNE étude sérieuse des écritures serait incomplète, si nous ne tenions aucun compte des notes marginales. Le grand intérêt de ces indications a été compris depuis longtemps. Dans son « Cabinet des Manuscrits », Delisle montre qu'il apprécie leur valeur paléographique. Ces inscriptions en écriture rapide, souvent informes, ont les mêmes relations avec la calligraphie qu'un dialecte avec la prose correcte. Les annotations tracées au hasard, les griffonnages qui servaient à essuyer une plume, révèlent souvent des faits dont le texte même du manuscrit ne donnerait aucune idée. Les notes marginales qu'on trouve dans les manuscrits de Lyon sont de trois sortes :

1) Des additions marginales contemporaines ou presque contemporaines du texte. — Je désigne ainsi : les *marginalia* en semionciale du manuscrit de Lyon 1964 (pl. XI) ; la semi-onciale cursive du manuscrit de Lyon 426 (pl. XII et XIII) ; la belle écriture penchée du manuscrit de Lyon, 483 f° 258, 314 v° (pl. XV) ; la cursive hardie, rappelant le type italien, du manuscrit de Lyon 468 (pl. XXIV) ; l'écriture plus surveillée, presque calligraphique, de Lyon 607 (pl. XXVI-XXVII), qui rappelle aussi le type italien ; enfin, l'addition cursive, fort ancienne, du *Codex Bezae* (pl. XXXVII a). Toutes ces variétés portent des marques distinctes de leur antiquité. On doit noter aussi l'emploi des signes critiques HD et HS pour indiquer la position des passages omis ; cette ancienne habitude italienne se rencontre dans les manuscrits de Lyon 426 et 607.

2) Des additions plus récentes que le texte. — Ce sont, soit des annotations, soit de simples *probationes pennae* ; elles sont principalement écrites en cursive mérovingienne, ce type d'écriture irrégulière qu'on trouve dans les chartes françaises des VII^e et VIII^e siècles. Voir, par exemple, les manuscrits de Lyon 425 (pl. IV-V) ; Lyon 1964 (pl. XI), Lyon 604 (pl. XVII), Lyon 443 (pl. XIX), Berlin 159 (pl. XXV), Berlin 83 (pl. XXX-XXXII) et Bibl. Nat. 11641 (pl. XXXIV b). Au surplus l'orthographe de ces passages est aussi barbare et aussi personnelle que l'écriture.

3) Des notes marginales du IX^e siècle, qui sont attribuées à Florus. — J'ai déjà indiqué le rapport de ces notes avec la formation de la collection. On en peut voir un exemple typique à la planche II, au milieu de la marge.

L'abréviation **K** signifie **KAPUT**, c'est-à-dire le commencement d'un paragraphe qui, d'ailleurs, est marqué dans le texte au moyen du signe Γ . La référence **ACT** appelle l'attention sur une citation des Actes. Deux graphies sont particulières à l'annotateur : le petit trait ondulé en forme de 3, pour indiquer l'abréviation, placé au-dessus du mot d'**ACT**, et le signe oblique antécédent, formé d'un point entre deux tirets. Les mêmes traits sont employés au-dessus de la référence **PHIL**. Cette main, aisée à reconnaître, se rencontre dans les manuscrits : Paris 152 (pl. II), que nous venons de mentionner, Lyon 478 (pl. VIII), Paris 9550 (pl. IX), Lyon 604 (pl. XVI-XVII), Lyon 607, Berlin 83 et Paris 11641 (pl. XXXIII-XXXIV). Il est possible que le même annotateur soit l'auteur des signes critiques Γ et γ qui marquent le

commencement et la fin des sections. On trouve ces signes dans plusieurs des manuscrits déjà cités. Ils apparaissent seuls dans le manuscrit de Lyon 483 (pl. XIV), Lyon 468 (pl. XXIII), Lyon 600 (pl. XXXV). Dans le manuscrit de Lyon 607, ces deux signes présentent deux points symétriques placés obliquement au-dessus de chaque coin : "r r". Le même signe se trouve dans le manuscrit de Berlin 83. Le fait qu'on le rencontre dans le manuscrit de Lyon 608, qui renferme des œuvres de saint Augustin, écrites en minuscule entre 798 et 814 à Lyon, fixe à la fois la date et le lieu de cette graphie. Peut-être ce même annotateur lyonnais est-il aussi l'auteur de ce curieux point d'interrogation en forme de 3, qui, à notre connaissance, ne se trouve nulle part ailleurs. L'emploi de ce signe reparaît dans Lyon 478 (partie ajoutée), Paris 9550, Lyon 604 (pl. XVI) et dans la partie ajoutée au *Codex Bezae* (pl. XXXVII b). La présence fréquente de ce point d'interrogation peu habituel dans le manuscrit de Lyon 484 (Extraits de saint Augustin), qui est peut-être un manuscrit autographe de Florus, suffit à prouver son origine lyonnaise ¹².

Il est intéressant de remarquer qu'aucune annotation en écriture anglaise ou irlandaise ne se rencontre dans nos manuscrits ¹³.

Une main du XIV^e siècle a inscrit les titres dans quelques manuscrits. C'est peut-être là le travail d'un ancien bibliothécaire. Les manuscrits de Lyon 468 et 602 (pl. XXIX) portent des inscriptions de ce genre. Elles peuvent servir à identifier d'autres manuscrits d'origine lyonnaise, maintenant dispersés.



ES abréviations qu'on trouve dans nos manuscrits ne donnent lieu à aucune remarque. Les manuscrits appartiennent à une période où l'emploi de formes abrégées est à peu près limité aux *Nomina Sacra*. Dans le livre classique qu'il a écrit à ce sujet, Traube a souvent employé les éléments fournis par les manuscrits de Lyon ¹⁴.

Comme il arrive en d'autres manuscrits chrétiens d'une haute antiquité, les plus anciens de nos manuscrits portent souvent un point après les *Nomina Sacra*, aussi bien que le trait superposé. De même, plusieurs parmi les plus anciens ont $\overline{\text{DMS}}$ pour *DOMINUS*; ce qui est une forme plus ancienne que $\overline{\text{DNS}}$ ¹⁵. Un seul de nos manuscrits (Lyon 483. Origène) présente pour *IESUS*, les formes inusitées que nous trouvons dans un fragment de saint Augustin, provenant de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, conservé à la Bibliothèque d'Orléans (ms. 192-169, f^o 32-33) : à savoir les formes $\overline{\text{IS}}$, $\overline{\text{IU}}$, $\overline{\text{IM}}$ pour *IESUS*, *IESU*, *IESUM* ¹⁶. L'intéressant manuscrit canonique de Berlin n^o 83 (Phillipps 1745) contient quelques abréviations qui rappellent le style wisigothique. Les abréviations wisigothiques

des parties écrites en minuscule du manuscrit de Lyon n° 443 indiquent probablement que des moines ou des clercs espagnols vivaient à Lyon au commencement du IX^e siècle. Ce fait met en évidence le caractère cosmopolite du *scriptorium* de Lyon à cette époque.



AR la simplicité de leurs éléments décoratifs, les plus anciens manuscrits de Lyon ressemblent aux plus anciens manuscrits des autres écoles. Les initiales et les colophons des manuscrits de Lyon des V^e et VI^e siècles sont extrêmement simples. Ce n'est pas avant la dernière moitié du VI^e siècle que les initiales ornées et coloriées font leur apparition. Il n'y a peut-être aucune exagération à dire que les initiales en couleurs qui se trouvent dans les manuscrits de la bibliothèque de Lyon 604 et 443 constituent les premiers exemples français de l'art de décorer les manuscrits (cf. pl. I). En effet, le plus ancien spécimen français qu'on rencontre ensuite, à savoir le Saint-Augustin sur papyrus de l'École de Luxeuil (Bibl. Nat. lat. 11641), est certainement une production plus récente que les deux manuscrits lyonnais que nous venons de citer ; il faut reconnaître d'ailleurs qu'il est beaucoup plus intéressant, beaucoup plus soigné, et certainement d'un caractère national plus accentué. Les manuscrits de Lyon, d'autre part, comme on pouvait s'y attendre, paraissent dépendre étroitement de modèles italiens. Dans son importante publication sur les initiales précarolingiennes, le D^r H. Zimmermann consacre un court chapitre à l'école de Lyon¹⁷. L'ouvrage est illustré de fac-similés des manuscrits mentionnés ci-dessus (Lyon 443 et 604), auxquels l'auteur joint Munich 22501, Berlin 83 et Cologne 212. Les excellentes reproductions en couleurs de notre planche I donnent une très juste idée de la décoration des initiales employées à Lyon à la fin du VII^e siècle.



AUCUN manuscrit lyonnais de la période précarolingienne n'est daté. Les dates assignées aux manuscrits de cette collection sont approximatives et représentent un jugement personnel. Nous avons admis que Lyon dut suivre de loin l'Italie dans le développement des différents styles d'écriture qui y prirent naissance. Si nous prenons comme point de comparaison les manuscrits italiens, ceux de Lyon nous paraîtront plus anciens qu'ils ne le sont en réalité. On peut se demander si la recherche des dates pour les manuscrits qui en sont dépourvus offre des bases suffisantes au point de vue scientifique. On a fait observer récemment qu'en ce qui concerne

nos plus anciens manuscrits il était plus sage et d'une méthode plus avisée de pratiquer un « sain agnosticisme », et qu'il valait mieux, pour s'entourer de toutes les garanties possibles, se réserver une marge de quelques siècles. Mais les spécialistes de ces questions ne peuvent souscrire à une pareille opinion. En examinant lui-même la plupart des manuscrits qui nous restent en onciale et semi-onicale un érudit aura recueilli une foule de données qui lui permettront de porter un jugement suffisamment précis sur la date. Il est difficile de définir exactement ces critères ; car ils résument une impression générale résultant d'une multitude de détails que seul leur rapprochement rend significatifs. Un archéologue exercé n'hésite pas à rapporter au ^v^e siècle une statue, au seul aspect des plis du chiton, cette statue fût-elle dépourvue de tête. Il sourirait, si l'on venait lui dire qu'une preuve documentaire est indispensable pour attribuer un bas-relief à l'époque de Praxitèle plutôt qu'à celle des prédécesseurs de Phidias. Certes, la matière qui s'offre au paléographe est plus difficile à interpréter et les monuments datés y sont plus rares. Cependant, il existe quelques manuscrits qui sont datés avec certitude. Grâce à une longue et patiente fréquentation de ces textes, le paléographe arrive à faire certaines remarques qui lui fournissent des éléments de décision à l'égard des manuscrits non datés. Ce qui le garantit des fausses déductions, c'est le souci qu'il a de ne point tirer une conclusion d'un ou deux faits isolés et d'appuyer son jugement sur un faisceau de données. Naturellement, on ne saurait, en ces matières, parler d'une certitude absolue ; on doit se contenter de la garantie que peut offrir l'opinion réfléchie et délibérée d'un spécialiste.



est vain d'insister sur le caractère et l'importance qu'avait la collection de Lyon aux jours de sa splendeur. Les quelques volumes épargnés par le temps qui nous sont parvenus nous donnent un aperçu des sujets auxquels on s'intéressait particulièrement. Comme les principales bibliothèques ecclésiastiques, celle de Lyon comprenait surtout des ouvrages relatifs à la Bible, à la liturgie, aux Pères de l'Église. La ville de Lyon peut se vanter d'avoir eu, durant la renaissance carolingienne, un Florus. Elle ne peut malheureusement revendiquer un Loup de Ferrières. Aussi n'avons-nous pas à citer d'œuvres classiques. Les seuls livres profanes qu'offre la collection sont des ouvrages de droit. Les deux plus anciens manuscrits de Lyon contiennent des œuvres d'Hilaire de Poitiers. Il est normal, à première vue, que les deux plus vénérables manuscrits du plus ancien *scriptorium* français nous transmettent le texte d'un auteur français ; mais ce n'est qu'une coïncidence, puisqu'un des plus anciens manuscrits de Vérone contient exactement le même ouvrage de saint Hilaire¹⁸. Tandis que la collection de Lyon possède deux manuscrits d'Hilaire, elle en a cinq de saint

Augustin — peut-être en raison de l'intérêt que Florus portait à ce Père de l'Église —, trois de saint Jérôme, deux d'Origène, un d'Eucher. Nous trouvons aussi quatre manuscrits bibliques, deux manuscrits de droit canon, trois de droit civil, si nous comptons les manuscrits de Munich et de Cologne. Les textes transmis par ces manuscrits sont, en bien des cas, parmi les plus anciens que nous connaissons; leur importance est parfois primordiale, presque jamais négligeable.



La dispersion de la collection lyonnaise a commencé de bonne heure. Nous ne savons pas au juste quand et comment le manuscrit d'Eucher (Bibl. Nat. 9550) se trouva transféré à l'abbaye de Saint-Claude dans le Jura, avec laquelle Lyon eut apparemment des relations¹⁹; le fait eut lieu certainement à l'époque où vécut Florus. Nous ne savons pas non plus comment le *Codex Theodosianus* (Bibl. Nat. 9643) est passé dans la collection d'Étienne Charpin de Lyon. Mais nous savons qu'un des contemporains de ce dernier, Théodore de Bèze, devint possesseur en 1562 du célèbre manuscrit des Évangiles qui porte son nom, et que ce manuscrit fut trouvé au monastère de Saint-Irénée. Les feuilles du manuscrit d'Hilaire, que possède la Bibliothèque Nationale sous le n° 152, doivent être venues directement de Lyon avec d'autres fragments de la collection de Baluze²⁰. Le manuscrit canonique de Berlin (Phillipps 1745), dont se servit à Lyon même le savant jésuite Jacques Sirmond, émigra au Collège de Clermont, à Paris. Une partie de ce manuscrit passa, durant la Révolution, entre les mains de Dubrowski, en même temps que divers manuscrits de Saint-Germain-des-Prés, et ce fut par l'intermédiaire de cet audacieux personnage qu'ils entrèrent ensuite à la Bibliothèque Impériale de Saint-Petersbourg (Ms. F. II. 3). Le reste de ce même manuscrit passa, avec les autres manuscrits du Collège de Clermont, dans la collection Meerman, puis aux mains de Sir Thomas Phillipps, et entra finalement dans la Bibliothèque de Berlin. Le manuscrit de Berlin (Phillipps 1761) ou *Lex Romana Visigothorum* partagea les mêmes vicissitudes. On ne sait pas, en revanche, comment le manuscrit parallèle de Munich qui contient le même texte est parvenu à Würzburg, avant d'arriver à Munich. Le fameux Saint-Augustin sur papyrus de la Bibliothèque Nationale, qui était à Lyon au ix^e siècle, fut d'abord mentionné par Mabilon comme provenant de l'Église de Narbonne et son premier éditeur l'appelle « *Codex Phirmarconensis* ». Il avait dû venir, on ne sait comment, aux mains de la famille Phirmarcon, qui avait à Narbonne des droits de propriété; mais rien, apparemment, ne rattache ce volume à l'église Saint-Just de Narbonne²¹. Une autre partie du manuscrit est maintenant à Genève. A la fin du xvr^e siècle, semble-t-il, l'ouvrage n'était déjà plus complet. Comment la partie qui est maintenant à Genève tomba-t-elle aux mains de Pétau, comment la famille Phirmarcon acquit-elle l'autre

partie, tout cela reste un mystère. Un splendide manuscrit de l'Ancien Testament (Bibl. Nat. N. A. lat. 1740), qui n'est pas d'origine lyonnaise, faisait partie au ix^e siècle de la Bibliothèque de Lyon. La Bibliothèque Nationale l'acheta en 1895, à la vente du baron Dauphin de Verna. Le manuscrit de Paris Bibl. Nat. N. A. lat. 602, qui provient de la même collection, était autrefois une partie du manuscrit de Lyon 468 (397). En outre, la Bibliothèque Nationale possède six fragments de manuscrits qui, il y a moins d'un siècle, se trouvaient encore à Lyon. C'est le trop célèbre Libri qui démembra les manuscrits de Lyon et vendit les parties volées au collectionneur Lord Ashburnham. L'histoire de leur restitution fait admirer le zèle et le patriotisme de Léopold Delisle ainsi que la loyauté de l'amateur anglais.

Voici la liste des fragments lyonnais que possèdent d'autres bibliothèques :

Berlin 83 (Phillipps 1745) +	Saint-Petersbourg F. II. 3		
Bibl. Nat. N. A. lat. 446 =	partie de Lyon 600 (517)	Libri ms. 2	
» » » » 602 =	» » 468 (397)		
» » » » 1585 =	» » 425 (351)	» » 5	
» » » » 1591 =	» » 443 (372)	» » 12	
» » » » 1593 =	» » 452 (381)	» » 3	
» » » » 1594 =	» » 604 (521)	» » 4	
» » » » 1629 =	» » 426 (352)	» » 6	

Le manuscrit de Lyon n^o 403 (329) et le manuscrit 1964 (1840) formaient autrefois un seul manuscrit.



RIEN n'est plus stimulant pour un historien des anciennes écritures latines que de suivre, fût-ce d'un pas mal assuré, les traces d'érudits tels que Delisle, Traube et Chatelain. Ce fut pour moi un inestimable privilège de pouvoir travailler dans cette belle bibliothèque de Lyon et d'examiner à loisir et religieusement, à l'ombre de la cathédrale, les vénérables restes de ses anciens trésors, que j'avais devant moi, étalés sur une table.

Il m'est difficile d'exprimer toute ma reconnaissance envers M. Cantinelli, initiateur de cette série, pour l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à entreprendre le travail, et de même envers M. H. Joly, le successeur de M. Cantinelli, pour son inlassable courtoisie et l'ingéniosité qu'il a mise au service de cette publication. Ma gratitude n'est pas moindre à l'égard de M^{me} Henry Joly, également diplômée de l'École des Chartes, qui s'est donné beaucoup de peine, avec une parfaite bonne grâce, pour mettre en français mes longues périodes anglaises et leur

donner une forme claire. Pour la photographie des manuscrits qui n'étaient pas à Lyon, j'ai à remercier, du concours qu'ils ont bien voulu m'accorder, M. Omont, Conservateur du Département des Manuscrits à la Bibliothèque Nationale, M. Schofield, Bibliothécaire de l'Université de Cambridge, le Professeur Lehmann, de l'Université de Munich, et le Dr Mario Krammer, de Berlin, collaborateur des *Monumenta Germaniæ Historica*. Je suis également reconnaissant à M. Ph. Lauer, de la Bibliothèque Nationale, qui a bien voulu vérifier pour moi plusieurs détails. J'ai une dette spéciale envers mon ami Dom André Wilmart, qui a bien voulu accepter de relire le texte anglais, puis de mettre au point la rédaction française; mais je regrette qu'il n'ait pas eu le temps d'ajouter à mes pages des notes d'histoire littéraire sur ces manuscrits lyonnais qu'il a lui-même étudiés, pour la plupart, dans le plus grand détail. Enfin, ce m'est un agréable devoir de rendre hommage à la générosité de l'Institut Carnegie de Washington, qui a rendu possibles mes voyages à Lyon et l'acquisition de nombreux fac-similés en vue de cette publication.

NOTES

1. *L'Histoire de Rome*, de Mommsen, vol. V, livre 8, chap. III, donne un parfait résumé de l'histoire de Lyon pendant les premiers siècles de l'Empire. Les droits de Lyon à une grande réputation littéraire ont été établis en détail dans *l'Histoire littéraire de la Ville de Lyon* (Lyon, 1728-1730), ouvrage en 2 volumes du savant jésuite De Colonia, et dans *l'Histoire littéraire de la France*, publiée par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Toutes ces références sont citées dans l'article suggestif du Dr Tafel sur le « Scriptorium de Lyon », publié par le Professeur Lindsay dans la *Palaeographia Latina*, II, pp. 66 et suiv.

2. Les lettres et les poèmes de Sidoine Apollinaire du ve siècle constituent notre principale source d'information pour cette période.

3. La description flatteuse tracée par Heiric est citée par tous ceux qui ont écrit sur l'ancien Lyon; mais elle est digne d'être ici rapportée. Heiric parle du temps de saint Germain, dont il met en vers métriques la biographie, écrite par Constance de Lyon. C'est dans une lettre écrite entre 873 et 877 que se trouve le passage célèbre :

« Ea tempestate Lugdunensium civitas, prima ac praecipua Galliarum, professione quoque scientiae artiumque disciplina inter omnes extulerat capud. Offensa namque sapientia... praeceptorum inopia intercedente priorumque studiis pene collapsis, huius nostrae exitialiter perosa regionis, Lugduni sibi aliquamdiu familiare consistorium collocavit. Ibi quas dicunt disciplinarum liberalium peritia, quasque ordine currere hoc tempore fabula tantum est, eo usque convaluit, ut quantum ad scholas, publicum appellaretur citramarini orbis gymnasium. » Cf. *Monum. Germaniae Historica*, Epist. vol. VI, 1^{re} partie, p. 125 (1902).

4. Loup de Ferrières, écrivant en 860, dit en effet : « Noveritis monachum et discipulum meum Ad(onem)... quorundam invidiosorum vitasse insidias et inde discendi studio et quietis amore in urbe Lugdunensium constitisse. » Cf. *Mon. Germ. Hist.*, Epist. VI, I, p. 102. Mommsen renvoie à cette lettre, sur laquelle Traube avait attiré son attention, dans l'édition du *Codex Theodosianus* (p. xxxviii).

5. Epist. IX, II, 2 : « Bibliopolas Lugduni esse non putabam ac tanto libentius ex litteris tuis cognovi venditari libellos meos, quibus peregre manere gratiam, quam in urbe collegerint, delector. »

6. On trouvera plusieurs spécimens des anciens manuscrits de la Bibliothèque de Lyon dans *l'Album Paléographique à l'Usage de l'École des Chartes*, et dans quelques autres publications qui sont malheureusement coûteuses et inaccessibles.

7. Le manuscrit de Berlin n° 83 (Phillipps 1745) des *Concilia Galliae* présente ces annotations. L'hypothèse Dr Tafel doit avoir pour point de départ une remarque de Mommsen ; celui-ci dit nettement que Florus a utilisé le manuscrit (*Theodosiani Libri XVI*, pp. xxxix sq.). Dans ses *Vorkarolingische Miniaturen* (p. 167), le Dr Zimmermann attribue à « l'abbé » Florus les annotations du manuscrit de la Bibl. Nat. lat. 11641, sans doute sur l'autorité du Dr Tafel.

8. Voyez ci-dessous p. 15 et la description de pl. xxxvii.

9. Je ne me suis pas cru autorisé à joindre à notre collection le manuscrit de Paris qui contient les œuvres de saint Avit sur papyrus (B. N. lat. 8913) ni celui de l'Isidore de Saint-Gall écrit également sur papyrus (Saint Gall 226), bien que je sache qu'on les a rattachés à la région lyonnaise en vertu de certains caractères particuliers. Cf. Traube, *Bibl. de l'École des Chartes*, LXIV, 1903, p. 8 (du tirage à part).

10. Traube, *Nomina Sacra*, Munich, 1907, p. 191.
 11. Voyez ci-dessous p. 14.
 12. Voyez mon article « The Codex Bezae and Lyons », dans le *Journal of Theological Studies*, XXV, (1924), pp. 270-274.
 13. Ceux qu'on trouve dans le manuscrit de Munich 22501 étaient, si l'on en juge par l'écriture, insérés déjà dans le manuscrit, quand celui-ci parvint dans la région de Fulda.
 14. Traube, *Nomina Sacra*.
 15. Traube, *l. c.*, p. 75 sq.
 16. Traube, *l. c.*, p. 153.
 17. *Vorkarolingische Miniaturen*, Berlin, 1916, p. 45 sq.
 18. Vérone, ms. XIII (II). On trouve d'autres exemples de très anciens manuscrits de l'œuvre de saint Hilaire qui ne sont pas d'origine française : le *Basilicanus D 182* en semi-onciale, écrit en l'année 509 à Cagliari, et un autre manuscrit semi-oncial sur papyrus dit *Codex Vindobonensis 2160**, d'Aquini.
 19. Il a dû parvenir à Saint-Claude par l'intermédiaire du prévôt Mannon au IX^e siècle. Voyez Delisle, *Les cabinets des manuscrits*, II, 409.
 20. Outre le fragment de Saint-Hilaire, le manuscrit de la Bibl. Nat. 152 contient d'autres feuilles provenant de manuscrits lyonnais. Cf. D. Wilmart, *Revue Bénédictine*, XXXVI (1924), p. 133.
 21. Cf. D. Wilmart, *Rev. Bénéd.*, avril 1912, p. 149.
-

PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

- Album Pal.* — Album paléographique ou Recueil des documents importants relatifs à l'histoire et la littérature nationales. Paris, 1887. (Plusieurs fac-similés des anciens manuscrits de Lyon.)
- Bastard.* — A. Bastard, Peintures et ornements des manuscrits, etc. Paris, 1835.
- C. S. E. L.* — Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum. Vienne, 1866, en cours de publication.
- Chatelain, Uncialis.* — E. Chatelain, Uncialis scriptura codicum latinorum novis exemplis illustrata. Paris, 1901.
- Delandine.* — F. A. Delandine, Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon, 3 vol. Paris et Lyon, 1812.
- Delisle, Cabinet.* — L. Delisle, Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, 3 vol. Paris, 1868-81.
- Delisle, Catal. mss. Libri.* — L. Delisle, Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois. Paris, 1888. (Sur les parties des manuscrits de Lyon volées par Libri et qui se trouvent maintenant à Paris.)
- Delisle, Mélanges.* L. Delisle, Mélanges de paléographie et de bibliographie. Paris, 1880.
- Delisle, Notices.* — L. Delisle, Notices sur plusieurs anciens manuscrits de la Bibliothèque de Lyon. Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, t. XXIX, 2^e partie (1880), pp. 363-403. (Sur les plus anciens manuscrits qui se trouvent encore à Lyon.)
- Fac-similés mss. exposés.* — Fac-similés de manuscrits grecs, latins et français du v^e au xiv^e siècle, exposés dans la Galerie Mazarinè [Berthaud-Catala]. Paris, 1901.
- Molinier et Desvernay.* — Molinier et Desvernay, Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements, t. XXX, 1^{re} partie, Paris, 1900.
- Nouveau traité.* — Nouveau traité de diplomatique. Paris, 1750-1765.
- Silvestre.* — J.-B. Silvestre, Paléographie universelle. Paris, 1839-1841.
- Staerk.* — A. Staerk, Les manuscrits latins du v^e au xiii^e siècle conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. 2 vol. Saint-Pétersbourg, 1910.
- Traube, Enarratio tabularum.* — L. Traube, Enarratio tabularum, in Theodosiani Libri XVI, éd. Mommsen et Meyer. Berlin, 1905.
- Traube, Nomina Sacra.* — L. Traube, Nomina Sacra (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, t. II, Munich, 1907).
- Traube, Vorlesungen.* — L. Traube, Vorlesungen und Abhandlungen, t. I, Munich, 1909.
(L'appendice intitulé : « Die lateinischen Handschriften in alter Capitalis und Uncialis », pp. 161-261, donne la bibliographie des manuscrits de cette collection ; il a été édité par P. Lehmann.)
- Zangemeister-Wattenbach.* — K. Zangemeister-W. Wattenbach. Exempla codicum latinorum litteris maiusculis scriptorum. Heidelberg, 1876 et 1879.
- Zimmermann.* — E. H. Zimmermann, Vorkarolingische Miniaturen. 4 vol. de planches et 1 vol. de texte. Berlin, 1916.
-

DESCRIPTION OF PLATES*

PLATE I

SELECTED INITIALS FROM THE MANUSCRIPTS :

- 1) LYONS 604 (521), see below, pl. XVI.
 - 2) LYONS 443 (372), see below, pl. XVIII.
 - 3) LYONS 600 (517), see below, pl. XXXV.
-

On the initials of the school of Lyons see the work of Dr. Zimmermann cited above, in the Preface, p. 16, n. 17.

* The two supplementary facsimiles referred to in the Preface (p. 10) are intentionally omitted here. Facsimile 1 is taken from Zangemeister-Wattenbach's *Exempla Codicum Latinorum*, etc., pl. XLIV.

PARIS, BIBL. NAT. LAT. 152 (foll. 9-16)

HILARIUS IN PSALMOS. — Uncial saec. V.

ff. 8 270 × 230 mm. 2 columns of 23 lines in a page.
(Folios 1-8, Ezechiel, in 2 columns of 38 lines, uncial s. VII-VIII, form part of another MS. Both parts are from the Baluze collection.)

This is the oldest MS. in the collection; also the oldest extant MS. of this Gallic Father of the Church. The script is beautiful in its simplicity and restraint. It is most probably 5th century writing, and my impression is, that it is local uncial. M and G have the more ancient forms. The use of FINIT for EXPLICIT, being apparently un-Italian (cf. Verona XI), would seem to favour French rather than Italian origin. Noteworthy is a certain characteristic angularity, also the square format of the book, these being marks of great antiquity. Citations from the Scriptures are marked by indentation of the space of about two letters. The Nomina Sacra have the stroke, with here and there the dot following, a sign of antiquity. The dot is most often found with the stroke

after Dominus and cases. On fol. 15 it occurs after noster and Iesus as well. But as a rule, the stroke only is used. DNS, DNI = dominus -i (not DMS, DMI, the more ancient forms). Noster is rendered by N̄. There are no abbreviations save the Nomina Sacra, noster, -bus, -que. The omission of final M is indicated by a stroke following the vowel, not over it. There is no punctuation. No decoration, not even red ink. Running titles are in small uncials. The parchment is not of the very thin kind. Quire-marks are wanting; the numeral XXI in the lower left-hand corner of fol. 9 is a later addition. The MS. has the familiar marginalia by a Lyons annotator, probably Florus, which are to be seen in several Lyons MSS. (see above, p. 14).

Cf. *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae regiae Parisiensis*, III, 13 (Paris, 1744); *Nouveau Traité*, III, 38, 225; Chatelain, *Uncialis*, pl. XII (fol. 14); Traube, *Vorlesungen*, I, 212.

Our plate reproduces Hilarii Tractatus in Psalmum CXXXII, 2-3, ed. A. Zingerle, p. 685, l. 13 — 686, l. 4 (C. S. E. L. XXII, Vienna, 1891). Zingerle did not use this manuscript.

PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 1593 (Part of LYONS 452)

HILARIUS IN PSALMOS. — Uncial saec. V-VI.

ff. 15 290 × 250 mm. 2 columns of 25 lines in a page.

The part of the MS. which is in Lyons consists of 315 folios (numbered in ink). The Paris leaves belong between foll. 117 v. and 118. Our plate shows the *ex libris* 'Est Sancti Petri de Perusio', forged by Libri. Cf. pl. XI.

The next to the oldest MS. of this work of Hilary is also the next to the oldest MS. in our collection. It is written, apparently by one scribe, in uncial letters of the oldest type, yet somewhat unlike the earliest Italian examples, such as the Paris Codex Puteanus of Livy. It is probably a local product. The letters N, H, L and R seem un-Italian, the shafts of H and L ending characteristically in a little hook, a tendency which becomes more marked in the Lyons MS. 403 (see pl. X). There are no abbreviations save -bus and -que, the Nomina Sacra, and noster in the various cases, always abbreviated by N with the stroke above, followed by a dot. Dominus is DNS (not DMS). The omission of final M and N at end of lines is marked by a stroke over the vowel, not after it. As in the preceding MS.

of Hilary, we have here the square format which is a mark of antiquity. Quire signatures are in the lower right-hand corner of the last page, the numeral being preceded by Q with a stroke through it, or by letters of the alphabet without Q. There is no punctuation, a space of 4-5 letters taking its place. Biblical citations are marked by indentation of the space of two letters, which is the oldest style. The parchment is well prepared, but not the very thin kind. The ink is a rich light chestnut brown, almost orange. Running titles are in small uncials, colophons and ornamentation very simple. As in Paris, Bibl. Nat. Lat. 152 (preceding plate) FINIT is often used for EXPLICIT in the colophons, a fact which may be an indication of a French origin for the MS.

Cf. Delandine, *I*, 289; Delisle, *Notices*, pp. 364-366; Delisle, *Catal. MSS. Libri*, pp. 19 sq., 275, pl. I, 5 (fol. 119) where the Paris leaves are described; *Album pal.*, pl. V (foll. 182 v.-183); A. Zingerle in *Vienna Sitzungsberichte*, CXXVIII (1893), *Abhandlung* 10; Molinier et Desvernay, p. 117; Traube, *Vorlesungen*, I, 197 sq. cites all the above; Chatelain, *Uncialis*, p. 20 sq. compares this MS. with Paris, Bibl. Nat. Lat. 152 which he judges to be the older.

Our plate reproduces Hilarii Tractatus in Psalmum CXVIII, 1, ed. A. Zingerle, pp. 354 sq. (C. S. E. L. XXII). Our Ms. was not used by Zingerle.

LYONS 425 (351) + PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 1585

PSALMI. — Uncial saec. V-VI.

ff. 103 290 × 255 mm. 13 lines on a page (between 26 ruled lines).
The Paris portion consists of 63 leaves.

This MS. may be of local origin — it is impossible to tell. But there is no doubt that it was, as early as the end of the 7th or beginning of the 8th century, in the hands of French scribes, as witness the numerous marginal insertions of indubitably French character (see plate V). The MS. has the square format, the written space being exactly square. The beautiful round script is uncial de luxe, unusual in size and perfection. The curved letters (like C, E, O) often follow the Greek rather than the Latin norm, resembling in this respect the Latin script of the Codex Claromontanus. Very curious is the attempt to distinguish omitted M and N at the end of a line; omitted M being indicated by a sign after the vowel formed by a horizontal stroke over two dots like a colon; while omitted N has the same sign with but one dot. Abbreviations are confined to the Nomina Sacra; which are usually in red, up to fol. 61, but afterwards (with

one exception, fol. 101 v.), in ordinary black ink. Important is the use of DMS, DMI, DMO, DOM, DME for the cases of dominus; though DNS, DNE, DNO also occur here and there. In some cases the nomen sacrum is followed by a dot, but not invariably. Specially noteworthy is the use of a stroke over deus, dei, etc., though fully written out, as in the Codex Bezae and some other very ancient MSS. (see Traube, *Nomina Sacra*, pp. 178-184). Quires are signed by numerals in the extreme lower right-hand corner of the last page. The ink is darkish. It has scaled off from the flesh side of the parchment, and eaten holes in it here and there. The parchment is well prepared, but not of the finest kind. Unusual is the use of the monogram of O with the letter following it, formed by placing the second letter within the circle of the O. The punctuation is added.

Cf. Delandine, I, 276; Delisle, Mélanges, pp. 11-35; Delisle, Catal. MSS. Libri, pp. 3 sq., 275, pl. II, 1-2 (fol. 13 v.); Album pal. pl. III (fol. 70 v.-71); Palaeographical Society, II, pl. 8 (where it is still known as Lord Ashburnham Libri MS. 5); Molinier et Desvernay, p. 107; Traube, Vorlesungen, I, 197.

Our plate IV reproduces Psalmus XIII, 7 — XIV, 2.

SAME MS.

PROBATIONES PENNAE

The marginal jottings here reproduced are mere casual pen-trials. Their palaeographical interest lies in the specimens they furnish of rough uncials (foll. 26, 71 v.), 8th century French cursive (foll. 59 v., 60, 74) and the ornate cursive occasionally used in the initial lines of French charters (fol. 88 v.). Note the typical capital Q and the I descending below the line on fol. 71 v.; the b with a tag (vobis), the broken l and compressed g on foll. 59 v.-60, all of these being French features, as are the spellings ci for

ti and y for i (myhy occurring twice in one line, on fol. 71 v.).

The more difficult entries read :

fol. 59 v. : dum devidit murus et minia pandemus quintinianus papas de roma vobis mandat salutis ;

fol. 60 : iniquitas et dolus noluit intelligere ;

fol. 74 : meritum sacerdotis recypiant condignas honores qui chorant pro peccatoris deo cognitum est cui scytum quod ego peccavi.

PLATE VI

PARIS, BIBL. NAT. LAT. 9643

CODEX THEODOS S— Uncial saec. VI.

ff. 123 280×220 mm. 30 long lines in a page.

This is one of the oldest MSS. of the Codex Theodosianus. It came from the collection of Stephen Charpin of Lyons, and its entire history connects it with that city. We have it on good authority that Lyons was chiefly responsible for the preservation of the Theodosian code (see the preface to Mommsen's edition cited below). Though ancient in appearance, the uncial characters are not of the Italian type, bearing more resemblance to uncial MSS. connected with Lyons. The MS. is much damaged. Aside from the usual B (= bus) and Q (= que),

there are no abbreviations, except for titles, dates and the various technical terms peculiar to legal MSS. The omission of M and N at the end of a line is indicated, after the vowel, by a horizontal stroke above a dot. Quire-marks are in the lower right-hand corner of the last page. Red ink is used here and there for the imperial title and for the headings of chapters in rustic capitals mixed with uncials. There are no annotations of any sort. Noteworthy is the trick of prolonging the first I in a Roman numeral like IIII (see our plate, lines 1 and 8, and p. 13).

Cf. *Silvestre*, pl. CIX; *Delisle*, *Cabinet*, III, pp. 209 sq., pl. VII, 1; *Bastard*, I, pl. IV; *Zängemeister-Wattenbach*, pl. XXVI; *Mommsen*, *Theodosiani Libri XVI*, t. I (1905), pp. XXXVIII, XLII, CXLII sqq., and pl. I (fol. 122), and *Traube's* accompanying *Enarratio tabularum*, p. III; *Traube*, *Vorlesungen*, I, 216 (where further literature is given); *Fac-similés MSS. exposés*, pl. XI (fol. 85 v.); *Reproductions de MSS. et miniatures de la Bibliothèque nationale*, éd. H. Omont (a complete facsimile reproduction in reduced size).

Plate VI reproduces Codex Theodosianus VII, 24, ed. Mommsen, p. 359.

LYONS 478 (408)

AUGUSTINUS DE CONSENSU EVANGELISTARUM. — Uncial saec. VI.

ff. 203 260 × 215 mm. 28 long lines in a page.

Our MS. is the oldest witness for the text of this work of St. Augustine. Its uncial characters have a distinct resemblance to the script of other uncial MSS. connected with Lyons (e. g. Paris, Bibl. Nat. Lat. 9643, our plate VI); and one may presume our MS. is autochthonous. The manner in which L descends below the line to embrace the following vowel is a scribal trick common to French MSS. of the period. In any case, the annotations in the familiar hand supposed to be Florus' own (see above, p. 14) show that it was in Lyons in the 9th century. They contain the usual biblical reference and the Nota monogram. The same hand inserted punctuation, using, one may point out, the identical interrogation sign found in the 9th century pages of the Codex Bezae (see above, p. 15 and the Journal of Theological Studies, cited below). Abbreviations are few; noteworthy are: ISHL for Israel (foll. 25 v., 52) and N for non — this, however, only at the end of a line (on f. 60). Only occasionally is a point used after a nomen sacrum. Omitted M at the

end of a line is indicated by a stroke after the vowel with dot beneath, omitted N by the stroke only. Very remarkable is the position of the quire-marks, which are in the lower left-hand corner of the first page of each quire, instead of in the lower right-hand corner of the last page, which is the normal Latin usage. Colophons are in dark ink, but the first two lines of a new book are in red. The use of FINIT for EXPLICIT (foll. 33 v., 35) is interesting as having a possible bearing on the origin and text of the MS. On fol. 36 occurs the phrase 'Explicit deo gratias Contuli'. Here and there, pages begin with a capital letter, even in the middle of a word or sentence (foll. 49 v., 50, 90 v. sq.) — a survival of an ancient custom. Omissions are marked by HD in the text answered by HS standing before the insertion in the lower margin (foll. 11, 16 v.) or HS standing after the insertion (foll. 45 v., 47 v., 48, 51, 200 v.). The first quire (foll. 1-9) is written in imitation uncials of the 9th century, and is full of abbreviations (see next plate).

Cf. *Delandine*, I, 301; *Delisle, Notices*, p. 372 sq.; *Recueil de Fac-similés à l'usage de l'École des Chartes*, pl. 150 (foll. 114, 121 v.), Paris, 1880-87; *Molinier et Desvernay*, p. 126 sq.; *F. Wehrich in C. S. E. L. XLIII* (Vienna, 1904), pp. IX-XIII; *Traube, Vorlesungen*, I, 198; *E. A. Lowe, The Codex Bezae and Lyons*, in *Journal of Theological Studies*, XXV (1924), 270-274.

Plate VII reproduces Capitula xx-xxv Libri III, ed. Wehrich, p. 77, l. 14 — 78, l. 4 (C. S. E. L. XLIII).

PLATE VIII

31

SAME MS. ADDED LEAVES (fol. 1-9). — Uncial saec. IX

This imitation uncial is doubtless Lyonese, and reminds one somewhat of the added uncial pages of the Codex Bezae. The annotations in the margin are by the familiar Lyonese scholar (see above, p. 14). Note the characteristic combination of strokes

and dot to the left of the marginal entry, and the equally characteristic sign over IOH on fol. 4. On fol. 6 one encounters the peculiar three-shaped point of interrogation mentioned above in the preface, p. 15. See also pl. XVI and XXXVII.

Plate VIII : fol. 4 reproduces I. 4. 7, ed. Wehrich, p. 6, l. 21 — p. 7, l. 8 ; fol. 8 reproduces I. 10-11, ed. Wehrich, p. 16, l. 15-21.

PLATE IX

PARIS, BIBL. NAT. LAT. 9550

EUCHERIUS, FORMULAE SPIRITUALES, EPISTULAE ETC. — Uncial saec. VII.

ff. 93 260 × 160 mm. 33 long lines in a page.

The MS. came to Paris in 1804 from the Abbey of St. Claude in Burgundy.

This MS. has the oldest known text of the above-mentioned works of Eucherius, Bishop of Lyons. The annotations, in the familiar 9th century hand supposed to be that of Florus (I refer to K, and COR. I in the right margin of our facsimile and the critical signs for beginnings and ends of sections) connect our MS. definitely with Lyons. (see above, p. 14). Furthermore, the annotator added the peculiar three-shaped interrogation-sign found in several Lyons MSS. and in the Codex Bezae (see above, p. 15 and plates XVI and XXXVII). The script too, though in some ways unlike pre-

vious examples, is probably autochthonous. The fact that our MS. contains the work of a bishop of Lyons may fairly be considered corroborative evidence. The abbreviations are few. Nomina Sacra have the usual forms. N = noster. Omitted M at the end of a line is indicated by a stroke after the vowel. Quires are marked in the lower right-hand corner of the last page. The parchment is rather coarse. An 8th century hand made a number of additions in a curious cursive minuscule, with ci for ti and the usual pro-symbol for per. The insertion in fol. 68 recalls the script of Corbie.

Cf. *Delisle, Cabinet*, II, 15 ; III, 226 sq., and pl. XVI, 3-6 ; *C. Wotke in C. S. E. L. XXXI*, p. X sqq. (Vienna, 1894) ; *Monumenta Germaniae Historica, Script. Rerum Meroving.*, III (1896), 22 ; *Neues Archiv*, XVIII (1893), 592 sq. ; *Traube, Vorlesungen*, I, 216 ; *E. A. Lowe, The Codex Bezae and Lyons*, in *Journal of Theological Studies*, XXV (1924), 270-274.

Plate IX reproduces Instructionum II (de variis vocabulis), ed. C. Wotke, p. 145, l. 17 — p. 146, l. 13 (C. S. E. L. XXXI).

 LYONS 403 (329) + LYONS 1964 (1840)

HEPTATEUCHUS. — Uncial saec. VII.

ff. 143 (numbered in ink) 300 × 242 mm. 3 columns of 27 lines in a page.
 Lyons 1964 (1840) forms the continuation of Lyons 403 (329). See next plate.

The biblical text here presented is the old Latin or pre-Jerome version. Further details are to be found in the exhaustive description by Ulysse Robert cited below. The uncial characters seem clearly of local origin. The tendency noticed in MS. Lyons 452 (plate III) to curve over the tops of H and L is here accentuated, and would support the hypothesis that both these MSS. came from one school. As signs of the more recent date of our MS. may be mentioned the rather ornate character of D, L and H; the P descending below the line; and the use of half-uncial S at the end of lines in ligatures. The space occupied by the text is almost square, the most striking feature is its disposition in three columns (not shown in

our plate). The customary Nomina Sacra are used, but without the dot; N stands for noster and cases, -bus and -que have B and Q followed by a wavy stroke sloping upwards toward the right. Omitted M and N at the end of lines are marked by a wavy stroke after the vowel. Quires are signed in the lower right-hand corner of the last page. The ink is reddish-brown, the parchment here and there very fine. Running titles are in small uncials. Red is used for the first two lines of each book, and in the colophons, where it alternates with lines in ordinary ink. Omissions are marked by HD in the text, answered by HD placed before the insertion, in the lower margin. For the marginal additions, see next plate.

Cf. Delandine, I, 269; Delisle in Bibliothèque de l'École des Chartes, XXXIX (1878), 421-431; XL (1879), 259 (printed separately as Les manuscrits de Lyon: Lyons, 1879, pp. 21-35); XLI (1880), 304-307; LXVI (1895), 646-651; Delisle, Mélanges, pp. 1-10, 2 plates; Delisle in Journal des Savants (1895), pp. 702-705; U. Robert, Pentateuchi versio latina antiquissima e codice lugdunensi (Paris, 1881); U. Robert, Heptateuchi partis posterioris versio latina (Lyons, 1900), 1 plate; Album pal. pl. II, pp. 54, 42; Molinier et Desvernay, pp. 99, 595; Traube, Vorlesungen, I, 196 sq., where the above literature is cited at length.

Plate X reproduces Levit. XXVII, 28-34, ed. U. Robert, p. 240 sq.

LYONS 1964 (1840) and LYONS 403 (See Plate X)

HEPTATEUCHUS. — Uncial saec. VII.

ff. 88 293 × 233 mm. 3 columns of 27 lines in a page.
Lyons 1964 is the continuation of Lyons 403.

It is uncertain when the 88 leaves now forming MS. 1964 were removed from Lyons; in any case before 1837, when F. F. Fleck's account of Lyons 403 appeared. They were restored to Lyons on Nov. 12, 1895, having been purchased at a sale of the MSS. of Baron Dauphin de Verna. Of palaeographical interest are the added Lessons which occupy the outer margins of foll. 21 v.-23 : "Legenda in natale cathedre Sancti Petri", and foll. 71 v.-75 : "In traditione symboli". They are written in an interesting type of half-uncial which must be local. Our plate gives specimens from foll. 74 and 75. Among the abbreviations of the marginalia one notes the use of the pro-symbol for per, as in French charters of the 8th century, and in Visigothic MSS., where, indeed, it constitutes a permanent feature of the script. The syllable -bus is indicated by a B that has the upper curve of the bow continuing and extending downward slantingly beyond the shaft. There is a form of N in which the cross-stroke cuts the first vertical a little below the top and continues beyond it, thus forming a small triangle. A similar triangle is formed by the crossing of the two oblique strokes of M, in Lyons 443. This may reflect a mannerism of the school,

though the point is not one to be pressed. The shafts of tall letters usually show a thick cross-stroke.

The remaining three specimens on this plate are taken from Lyons 403 (329). See Plate X.

Fol. 133 : Very interesting is this ancient type of cursive used in notes here and there, in the margin. As the whole MS. shows every sign of being a local product, these additions merit careful study — especially since the writing seems hardly distinguishable from Italian cursive of the period. It might be considered an indication of the tenacious survival of Italian tradition in the Roman city of Lyons. The trick of making a long initial I, where several I's occur in a Roman numeral like IIII is, it may be remarked, employed in a number of Burgundian MSS. (see above, p. 13). The note reads : og rex VIII cubitis altitudo et latitudinem IIII.

Fol. 94 v. : This entry illustrates French cursive of the 8th century.

Fol. 128 v. : This forged *ex libris* is the handiwork of the notorious Libri. A similar *ex libris* by the same hand is seen on our pl. III.

For literature see the preceding plate. The added portions on foll. 74 and 75 are printed in the edition of U. Robert referred to in the description of pl. X.

LYONS 426 (352) + PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 1629 (foll. 7-14)

AUGUSTINUS IN PSALMOS. — Uncial saec. VII.

ff. 185 285 × 230 mm. 2 columns of 30 lines in a page.
The Paris portion, a quire of 8 leaves, was removed by Libri from this MS.

One of the oldest MSS. of this text. The script makes at first an oddish impression — not like other Lyons MSS. And the Italian use of the reference-signs HD and HS to denote position, and the beautiful cursive additions make one hesitate. Yet the uncial characters are hardly good enough to be Italian, in a book that is after all carefully executed. The A is peculiar. But L and Y, and the pointed, stake-like finish of the verticals of P, I and F seem local. Traube was inclined to consider the MS. a product of Lyons or its vicinity, in any case French (*Nomina Sacra*, p. 191). Besides -bus and -que and the *Nomina Sacra*, one finds N for

noster, FF for fratres, ISL (foll. 62, 101) for Israel, ISLITAE for Israelitae (fol. 101), also ISRL (fol. 121). Omitted M is marked by a wavy horizontal stroke after the vowel. It occurs at or near the end of the line. Final N is not omitted. Quires are signed in the lower right-hand corner of the last page. The ink is orange-brown. Marginal additions are marked by HD in the text and HS at the end of the insertion in the lower margin; by HS in the text and HD after the insertion in the upper margin, HD and HS thus clearly indicating position. Fuller data on this point will be given elsewhere.

Cf. *Delandine*, I, 276; *Delisle*, *Notices*, pp. 381-383; *Recueil de fac-similés à l'usage de l'École des Chartes*, pl. 151 (fol. 143); *Delisle*, *Catal. MSS. Libri*, p. 98 sq.; *Molinier et Desverny*, p. 107 sq.; *Chatelain*, *Uncialis*, pl. XVI (fol. 13 of the Paris portion); *Traube*, *Vorlesungen*, I, 197.

Plate XII reproduces Augustinus Enarratio in Psalmum LXI, 16-18 = Migne, P. L., XXXVI, col. 720-742.

PLATE XIII

SAME MS.

Cursive Half-Uncial.

The first quire (foll. 1-7) is in cursive half-uncial, probably of local origin — which seems contemporary or at latest of the end of the century. It is in this writing that annotations have been supplied in the margins of the body of the manuscript. The cursive half-uncial is hardly distinguishable from an early type of French 8th century

minuscule, which is formed directly out of half-uncial. From certain entries in crude capitals on foll. 13 v.-14 and 19 it appears that the MS. was the property of a lady called Constantina. The entry on f. 19 reads: CUSTANTINE SUM. Some of the letters have their strokes crossed at the top in a triangle (cf. N described in plate XI).

Plate XIII reproduces Augustinus Enarratio in Psalmum XLIX, 12-13 = Migne, P. L., XXXVI, col. 573 sq.

LYONS 483 (413)

ORIGENES IN EPISTULAS S. PAULI. — Half-Uncial saec. VI.

ff. 324 290 × 225 mm. 21 long lines in a page.

This is, I believe, the oldest extant MS. of the Latin version by Rufinus of Origen's commentary. There is something exotic about the MS. Its half-uncial characters are not like Italian examples of the same script, nor yet quite like the half-uncials of other Lyonese MSS. — from which our MS. also differs in respect of parchment, abbreviations and punctuation. Yet all this might be due to its dating from an earlier period. It certainly has many traits which mark it as a French product. Noteworthy too are the use of FINIT for EXPLICIT, in the colophon on fol. 96 v. and the use of i-longa in Roman numerals like IIII (see above, p. 13). Traube considered it French (*Nomina Sacra*, p. 153). It may even be Lyonese. A later reader has added the gamma-like sign found in other Lyonese MSS. and the reversed gamma to mark the beginning and end of sections (see above, p. 15). As to the script, the contrast of shaded and unshaded strokes is striking. The shoulder of R bends down to the base line, as in Insular MSS.; A is now open, now closed, and resembles uncial A except that the bow is round instead of compressed; G is shaped like a large uncial S with a flat lid on top; here and there L goes below the line so as to make a nest for the following vowel, a French characteristic; the oblique stroke of N is fine, as in

Greek uncials; numerous ligatures are used at the end of lines; the initial I is long in a Roman numeral composed of several I's (see pl. XV fol. 241 v.). The abbreviations are remarkable. For the usual IHS, IHM, IHU, we meet with IS, IM, IU, for Iesus, Iesum, etc. Dominus and cases are abbreviated by DMS, DMI, DMO, DOM (acc.), DME — the older forms. Noster and cases are represented by N, Ñ, Ñ̄. Omitted M and N at the end of the line are marked by a stroke after or over the vowel. B and Q stand for -bus and -que. Quire-marks are in the lower right-hand corner of the last page. The ink is a pale olive. The parchment is mostly thin and white, some leaves even being so thin that only one side could be written on — a peculiarity of some Burgundian MSS. (see above, p. 13). Here and there a high point is used as punctuation. The quotation-marks are interesting; a sign like figure 3 stands before the first word and after the last word of a biblical citation. If another citation occurs on the same page, the scribe used the same sign doubled. There is a somewhat similar usage in Autun MS. 24 of Cassian, a coincidence worth noting, since the usage is fairly exceptional. Colophons are in ordinary ink, and there is no ornamentation.

Cf. Delandine, I, 303 sq.; Delisle, Notices, p. 373 sqq.; Album pal. pl. VIII (foll. 16 v., 19, 258); Molinier et Desvernay, p. 128.

Plate XIV reproduces Origenis Comment. in Epist. Pauli IV, 7 = Migne, *Patrol. Graeca*, XIV, col. 984 A—C.

SAME MS.

COLOPHON and MARGINALIA

Fol. 241 v. has the colophon with the peculiar manner of writing IIII, referred to above.

Foll. 258 and 314 v. have marginal entries in a slanting type of mixed uncial and half-uncial characters, contemporary with the text. The minuscule additions date from

the 9th century. Here and there Notae Tironianae are used in the margin.

The note on fol. 258 reads: *requirendum et animadvertendum diligenter*;

On fol. 314 v.: *contra eos qui [ad]a ducem negant peccati*.

Plate XV (fol. 241 v.) reproduces the end of Book IV = Migne, l. c., col. 1004 C.

PLATE XVI

LYONS 604 (521) + PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 1594

AUGUSTINUS, SERMONES. — Half-Uncial saec. VII.

ff. 94 (+ loose leaves numbered 49-58) 265 × 225 mm. 21 lines in a page.

The Paris leaves, 42 in number, formed the beginning of the Lyons MS. whence they were removed by Libri.

This very ancient MS. of St. Augustine is in half-uncial characters akin to those of Lyons 443 (see plate XVIII) and impresses one as autochthonous. G and S occur in uncial as well as half-uncial forms. The base of L is short, the bar of F is placed just above the middle of the stem. Half-uncial S does not extend below the line. The form of Y, like a Greek nu, is typical. Altogether the letters lean to the left. The few abbreviations are of the Nomina Sacra, -bus and -que. Dots are used after the Nomina Sacra, but not invariably. Omission of M at the end of a line is marked by a stroke after the vowel, with a point below it. Quire-marks are either in the right-hand corner of the lower margin of the last page or in the centre, as in the more recent MSS.

They are ornamentally enclosed. The ink is pale-olive, the parchment rather stout, here and there defective. Citations from the Scriptures are distinguished by uncial letters. Omissions are marked by HD in the text, answered either by HS after the insertion in the lower margin, or by HD before it. A number of ornamental initials occur (see pl. I), marking the beginnings of French initial decoration.

On the additions see the next plate. The supposedly Florus annotations show that the MS. was read in Lyons in the 9th century. Our plate shows, besides the reference PHIL, the critical sign Γ for the beginning and γ for the ending of a section, and the curious three-shaped point of interrogation, in line 9 (see above, p. 15 and pl. XXXVII).

Cf. *Delandine*, I, 346; *Delisle Notices*, p. 369 sqq.; *Delisle, Catal. MSS. Libri*, p. 21 sq. and pl. I, 7 (fol. 15 v.), pl. I, 6 (cursive additions); *Album pal.* pl. IX, 2 (fol. 92); *Molinier et Desvernay*, p. 157 sq.; *Chatelain, Uncialis*, pl. LXXIX, 1 (fol. 18 v. of the Paris portion); *Zimmermann*, pl. 40 c, d (foll. 74 v., 57 v.); *E. A. Lowe in Journal of Theological Studies*, XXV (1924), 274 and facsimile c.

Our plate XVI reproduces Augustinus Sermo CXLVII, 9 = Migne, P. L., XXXVIII, col. 784; and Sermo CCCLI = Migne, l. c., col. 1599.

SAME MS.

UNCRAL LINES and MARGINALIA.

Fol. 34 : The specimen is interesting as presenting four lines of contemporary uncial. The vertical down strokes show the tendency to become pointed at the base line.

Fol. 23 v.: The marginal note is in unmistakably French notarial cursive of the 7th-8th century. Note the spelling *mihy*, a Merovingian feature. The note reads : + « in

christum uenerabele mihy et nimiom desiderabele ella. »

Fol. 86 : The rough entry reads :

« IULIANA LEGIT LEBROM ESTUM IULIANA FECIT. » Perhaps the word *fieri* has been omitted. It is hard to believe that Iuliana wrote both the MS. and this note.

Plate XVII (fol. 34) reproduces Augustinus Sermo II = Migne, l. c., col. 26-27.

PLATE XVIII

LYONS 443 (372) + PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 1591

ORIGENES. — Half-Uncial saec. VII.

ff. 279 (numbered in ink) 345 × 285 mm. 29 long lines in a page.

The Paris leaves, 13 in number, were stolen by Libri, and belong between ff. 161-162 of the Lyons MS.

Besides furnishing us with one of the oldest texts of Origen, our MS. is of singular interest in that lacunae, filled in at various times in various hands, present pages in 8th century uncial, and in 9th century Visigothic and Lyonese minuscule, thus giving some hint of the cosmopolitan atmosphere that prevailed in the Lyons scriptorium of that time. The bulk of the MS. is written by two scribes, in half-uncial which shows every sign of being local. The letters have a general bias to the left. Tall shafts are curiously thickened at the top. G has the cramped form, R descends below the line, X and Y are typically French. F and P, by one scribe, tend to end in a point. Numerals like IIII have the first I long, a trick observable in other Burgundian MSS. (see above, p. 13 and l. 7 of this plate). Notae

Tironianae occur often. Nomina Sacra have the usual symbols. NI, NO, NM = nostri -o -um. Final M and N are marked by a stroke over the vowel. Omitted U after Q is frequent, and is denoted by the simple abbreviation-stroke. The original quire-marks occur at the bottom of the final page, either in the centre or toward the right-hand corner. The ink is dark. It has disappeared from many flesh-side pages. Some pages are blank, due to the transparency of the parchment - a feature of several Burgundian MSS. (see above, p. 13). The initials are among the oldest known in French manuscripts (see pl. I). Colophons occasionally use FINIT for EXPLICIT, a practice which may throw some light on the origin or antecedents of our manuscript.

Cf. Delandine, I, 285 sq.; Delisle, Notices, p. 375 sqq.; Delisle, Catal. MSS. Libri, p. 16 sq., pl. II, 4 and 5 (fol. 13v.) where the Paris portion of the MS. is discussed; Album pal., pl. VI, 1 (foll. 19, 213); Molinier et Desvernay, p. 113 sq.; Zimmermann, pl. 39, 40 (foll. 49v., 40, 36, 33); V. Leroquais, Bibliothèque de la ville de Lyon. Exposition de manuscrits à peinture, etc. (Lyons, 1920), pl. II (fol. 82).

Plate XVIII reproduces Origenes in Genesim Homiliae IV-V = Migne, Patr. Graeca, XII, col. 188 C-189A.

SAME MS.

ADDITIONS in *Cursive*.

Foll. 19 and 82 v. show interesting French cursive of the 7th-8th century, not unlike that reproduced on pl. XVII (fol. 23 v.). It is doubtless the local notarial hand. Note the spelling *mihy* (fol. 82 v. l. 1), which is typically Merovingian, as are the combinations *oc in hoc* and *at in sabbato*, and the

tag after *b* in the same word (fol. 19).

Fol. 24 v. : The 8th century cursive entry *gadulfus diac(onus)* is one of many similar entries occurring in this MS. at the beginning of a lesson, doubtless to indicate the reader to whom that particular lesson was assigned.

Plate XIX : fol. 19 reproduces *op. cit.*, Homil. III = Migne, l. c., col. 175 A, 176 C-D ;
 fol. 24 v. reproduces *op. cit.*, Homil. IV = Migne, l. c., col. 183 D ;
 fol. 82 v. reproduces Origenes In Exodum Homil. I = Migne, l. c., col. 297 A.

PLATE XX

SAME MS.

Uncial saec. VIII.

The added leaves in uncial writing are foll. 162-226, 232-273. The script seems rather artificial, and the scribe is obviously spreading out to fill as much space as possible. Omitted N is distinguished from omitted M by the absence of the dot below

the stroke. Here and there an annotator has marked the beginning of paragraphs by means of Π (Greek Π) and the end by ¶, the sign found in several other Lyons MSS. The scribbling in the margin, seen on this and other pages, is distinctly Merovingian.

Plate XX reproduces Origenes In Levit. Homil. III = Migne, l. c., col. 423 A-C.

SAME MS.

COLOPHON and VISIGOTHIC HAND.

Fol. 113 : shows a colophon from the older or half-uncial portion of our MS. Noteworthy are the letters B, I, X and Y, and the M with the oblique strokes crossed (see above, pl. XI).

Fol. 11 v. : Visigothic writing of the 9th century. The added leaves in this hand are 7-11 and 77 v. from line 9 to foot of page. The script and abbreviations show continental influence. We probably have here the work of a Spanish-trained cleric, whose

native peculiarities have been rubbed away by a sojourn at Lyons. Thus, he abbreviates autem by au, not aum, nostris by nris, not nsis, per by p with a cross stroke, not by p with the bow continued beyond the stem as is the Visigothic custom. Yet on fol. 77 v., writing quickly and off his guard, he uses aum for autem and the usual Visigothic per symbol. He also uses the traditional Visigothic signs of omission, that is, dh and sur.

Plate XXI : fol. 113 reproduces Origenes In Exodum Homil. V-VI = Migne, l. c., col. 331 C ; fol. 11 v. reproduces Origenes In Genesim Homil. II, 3 = Migne, l. c., col. 167 C-168 B.

PLATE XXII

SAME MS.

Minuscule saec. IX.

The leaves added in this script are foll. 77, 77 v. (to l. 9) and 227-231. This hand is contemporary with the Visigothic and seems to labour directly under its influence.

Possibly the exemplar used was Visigothic for we find the Spanish forms nsr = noster and srhl = Israel.

Plate XXII reproduces Origenes Homil. IX = Migne, l. c., col. 508.

LYONS 468 (397) + PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 602

HIERONYMUS IN HIEREMIAM. — Half-Uncial saec. VII.

ff. 160 265 × 155 mm. 30 long lines in a page.

The Paris leaves, 87 in number, were removed from the Lyons MS. before the beginning of the 19th century, as the style and condition of the cover shows.

This MS. presents one of the oldest known texts of Jerome's work on Jeremiah. The half-uncial script is akin to that of Lyons 604 (521) seen on pl. XVI, and is, it would seem, a product of the local school. A 9th century reader has made marginal entries (foll. 99 v., 101), adding V and F here and there, and also the signs Γ and Υ found in several Lyons MSS. to mark the beginning and end of sections (see plate). The MS. has a curious longish format. The abbreviations are normal. Often a dot follows the Nomina Sacra. ISRL = Israel.

Omitted M is not confined to the end of a line — a sign of more recent date. Omitted N is marked by a mere horizontal stroke, as in Lyons MS. 443 (372) discussed above (pl. XVIII). Quires are signed in the lower right-hand corner of the last page. The parchment is coarse and imperfect. Running titles are in uncial, occasionally in half-uncial (fol. 137). To denote omissions HD in the text is answered by HS before the insertion in the lower margin. The initials illustrate the early stage of French book decoration.

Cf. Delandine, I, 296; Delisle, Notices, p. 385 sq.; and Delisle, Notes sur quelques manuscrits du Baron Dauphin de Verna, p. 15 sq. which appeared in Bibliothèque de l'École des Chartes, LVI (1895), 645-690, where the Paris leaves are discussed; Album pal. pl. IX, 1 (foll. 90 v.-91); Molinier et Desvernay, p. 123.

Plate XXIII: fol. 45, reproduces Hieronymus in Hieremiam I-II = Migne, P. L., XXIV, col. 717-718;

fol. 67 reproduces Hieronymus in Hieremiam II, 8 = Migne, l. c., col. 737 C-738 A.

PLATE XXIV

SAME MS.

Uncial and Cursive.

Fol. 91 recto is the only page with uncial script in the MS. It is instructive to note how the down strokes taper off in a point. The annotator's critical signs, referred to above, p. 15, are seen in l. 2.

Foll. 134 v. and 135: cursive *probationes pen:ae*, saec. VII ex. They read: iubelate deom omnes terras, and: psalmum dicite nomini eius.

Plate XXIV: fol. 91 reproduces Hieronymus in Hieremiam II, 11 — III, 12 = Migne, l. c., col. 757-758.

BERLIN 159 (Phillipps 1761)

LEX ROMANA VISIGOTORUM. — Half-Uncial saec. VII.

ff. 304 205 × 175 mm. 27-28 lines in a page.

The last page has a 17th century ex libris : e(cclesia) Lugd(unensis).

This is one of the important sources for the text of the Codex Theodosianus, and was used by Mommsen for his edition. The entire history of the MS. connects it with the Cathedral library of Lyons. Like Berlin 83 (see pl. XXX-XXXII) it is much travelled. From Lyons it was removed to the Jesuit College of Clermont at Paris, whence it was acquired by the monks of St. Germain des Prés. From them it passed to the Meerman collection, then to the library of Sir Thomas Phillipps, and so to its present abode in Berlin. The half-uncial script is very expert. G has the uncial form, S does not go below the line, A and F recall north Italian models. But the MS. is French in its origin; and Traube's view that the half-uncial and cursive scripts smack of Lyons " (redolere videtur ipsa urbs Lugdunū.) " is probably just. The script's resemblance to Lyons 607 (see next plate) strengthens this view. Here and there, as Traube points out, the scribe uses in the text a sloping form of cursive half-uncial

that strongly recalls a similar practice by the scribe of the famous MS. of the Canons from Corbie (Paris, Bibl. Nat. Lat. 12097). On the abbreviations and other features of this MS. I am obliged to refer the student to Mommsen's preface and Rose's catalogue, as it has unfortunately not been possible for me to examine the MS. Attention should be called to the abbreviation strokes in l. 7 over *consulibus* and *interpretatio*; a similar sign is to be seen in Berlin 83 (see pl. XXX and preface, p. 13).

The cursive entry in our plate may be of the 7th century. Noteworthy features are: the use of the usual pro-symbol for *per*, the use of sickle shaped *u* (*super*, l. 2) and the tag after *b* (l. 3). One can read: " *ut defensorum et ex | actores qui super | publica | [ali]quid exigere | presumpserit et | [ca]pitali iudicio | [su]biaceant et qua | droplum res ipsas | [r]estituant iude | . . . so iudecis viro | [li]brarum auri poe | [na] subiaceant " | .*

Cf. V. Rose, *Die Meerman-Handschriften des Sir Thomas Phillipps, Verzeichniss der Lateinischen Handschriften der Kgl. Bibliothek zu Berlin* (Berlin, 1893), I, 350 sq.; Chatelain, *Uncialis*, pl. LXXVIII (fol. 61 v.); Mommsen, *Theodosiani libri XVI, etc.* (Berlin, 1905), Praefatio, p. XXXVIII sq., LXXV, CXXXVI, and Traube's accompanying *Enarratio tabularum*, pl. III and V, 5 (fol. 161 v., 206 v.).

Plate XXV reproduces Theodos. Codex XI, 7, 20 (= Breviarium XI, 4, 2), ed. Mommsen, l. c., p. 590.

LYONS 607 (523 bis)

AUGUSTINUS DE CIVITATE DEI. — Half-Uncial saec. VII.

ff. 138 295 × 220 mm. 2 columns of 28 lines in a page.

In its present truncated form the MS. contains only Books I-V of the City of God. But while it was still whole, a copy of it was made; and this copy, as Delisle shows, exists in the MS. Lyons 606. In point of age, the text of our MS. is surpassed by only two others: the Veronensis (MS. XXVIII), written in the 5th century in Italy, and the Corbiensis (Paris, Bibl. Nat. Lat. 12214) written in the 6th century, whether in France or Italy it is hard to say. Our text descends from the same archetype as the Corbiensis. Like all the older MSS. of St. Augustine at Lyons, our MS. shows the familiar annotation ascribed to Florus: e. g., the biblical reference on fol. 99 v. and the signs Γ and Υ . These two signs are here and there surmounted by a slantwise colon — the same combination is to be seen in Berlin 83 (described below), the MS. of Gallic councils which according to Mommsen had been used by Florus. Although the forms of A, F, R and S, and the general *ductus* recall north Italian models; although the additions in cursive half-uncial (see pl. XXVII) lack all trace of Merovingian features, and the omission signs HD and HS are used according to the old Italian tradition, yet it is still possible that the MS. is of French origin. With our present knowledge it is impossible to tell. It is only fair to point out that it has certain affinities with Berlin 159

(see pl. XXV), and Berlin 159 is indubitably French, and probably Lyonese. On the hypothesis that our MS. is after all French, the Italian features enumerated above would simply constitute a witness of strong Italian tradition surviving in a centre that was Roman from the start. The frequent intrusion of the uncial forms of A, D, F, G, P, R, and S may be due to the exemplar having been in uncial script. Of abbreviations, I mention NI, NO, NM, for nostri -o, -um, EPIC = episcopi, ISRL = Israel, and the suspension REMP for rem publicam. N is frequently omitted at the end of lines. Quire-marks occur in the lower right-hand corner. The ink is a pale olive, the parchment coarse. Running titles are in small uncials. FINIT occurs several times for EXPLICIT, in the colophons. The medial point is used as punctuation. There are three kinds of quotation-marks: a wavy horizontal line, a wavy sign like an S, or the same signs in pairs. The last seems to be confined to citations from the Scriptures. Noteworthy too is the use of HD and HS to mark omission with the HD and HS changing place according as the omission is supplied in the lower or the upper margin (see next plate). This is ancient Italian tradition, as will be shown elsewhere.

The added note in contemporary cursive, seen on our plate, is the work of an expert

scribe, and shows the familiar ancient ligatures; especially frequent are ligatures with t. The note reads: In hoc tertio libro de his tractatum est malis quae sola stulti per-

peti ex hom. | vel de his quae libenter
habent quibus ip. | non malis affici
sed mali e. . .

Cf. Delandine, I, 347 where our MS. is omitted altogether, and its 9th century copy Lyons 606 (523) is described; Delisle, Notices, p. 366 sqq., 398 sqq.; Album pal. pl. VII (foll. 53, 128): New Palaeographical Society, I, pl. 206 (foll. 44, 53); Molinier et Desverney, p. 159; E. Hoffmann in C. S. E. L. XL (1899), p. I sq., VIII sq.

Plate XXVI reproduces the end of Book. III, ed. E. Hoffmann, p. 161 (C. S. E. L. XL).

 PLATE XXVII

SAME MS.

ADDITIONS. — Cursive Half-Uncial.

Fol. 21 : contemporary additions in cursive half-uncial, with beautiful ancient ligatures. Note, in particular, the ligature at in tractatum, ti in rationem (l. 1), ltu in cultum (l. 2) and the many ligatures of a with the following letter.

Fol. 129 v. : the cursive note reads: marci reguli a cartaginensibus capti factum imitabile memoratur.

Fol. 69 v. : an omission in col. 2, l. 1 is

marked by HS, while the two lines supplied in the upper margin are marked by HD.

Fol. 34 v. : the omission in the text is marked by HD (not seen in the plate). The three lines supplied in the lower margin are marked by HS, thus showing that HD and HS have reference to position, standing probably for h(ic) s(ursum) and h(ic) d(eorsum). Details on this point will be given in a separate article.

LYONS 602 (519)

HIERONYMUS EPISTULAE, DIALOGI, ETC. — Uncial and Half-Uncial saec. VII ex.

ff. 142 270 × 205 mm. 22 long lines in a page.

One of the oldest MSS. of St. Jerome. The uncial portion extends to fol. 94 v. The contemporary half-uncial occupies foll. 95 v.-142. Leaves are torn out between ff. 71-72, 125-126, 138-139. The uncials are clearly of the local type. The tendency of the descending strokes to taper off in a very fine line is quite marked (cf. pl. XII, Lyons 426 and pl. XXXV, Lyons 600). Here and there we encounter the L and H with the curved hook at the top, as in other Lyons manuscripts. In addition to the usual symbols for the Nomina Sacra, -bus and -que, we find abbreviated per, denoted by the pro-symbol (foll. 9, 15, 19, 63 v.). The abbreviation of per is a symptom of the more recent date of the MS. as is also the omission of M in the middle of a line (and not

only at the end, as in earlier MSS.). Quire-marks are in the centre of the lower margin of the last page. Both Roman numerals and the alphabet are used, Q being followed by the numeral to the right, with the letter below. Many pages are left unwritten, owing to the transparency of the parchment (see above, p. 13). The medial point is used for punctuation. Citations from the Scriptures are marked by indenting for the space of two letters. Omissions are marked by HD in the text, answered by HS placed after the contemporary insertion in the lower margin (foll. 115, 120, 125). On fol. 15, HS is used before the insertion in 8th-century minuscule. The initials are very simple.

Cf. *Delandino, I, 345 sq.*; *Delisle, Notices, p. 383 sqq.*; *Recueil des fac-similés à l'usage de l'École des Chartes, pl. 152 (fol. 15)*; *Molinier et Desvernay, p. 156*; *Traube, Vorlesungen, I, 198.*

Plate XXVIII reproduces Hieronymus adv. Pelagianos III, fin. = Migne, P. L., XXIII, col. 589A-590.

PLATE XXIX

SAME MS.

HIERONYMUS ADVERSUS IOVINIANUM.

Foll. 95 v.-142 are written in half-uncials which are probably contemporary or not much later. The writing is decidedly of local character, and is akin to the half-uncial found in Berlin 83 (Phillipps 1745) reproduced on our next plate. The initial P on fol. 95 v. may be a later addition.

Fol. 127 reproduces a title in curious minuscule.

Fol. 1 has, in more recent script, the title "Liber Ieronimi contra Iuuenianum" followed by a number, now practically illegible, which must have been its press-mark.

Plate XXIX reproduces Hieronymus adv. Iovinianum I, init. = Migne, P. L., XXIII, col. 211.

BERLIN 83 (Phillipps 1745) + ST. PETERSBURG F. II. 3

CONCILIA GALLIAE. — Uncial and Half-Uncial saec. VII.

ff. 119 270 × 185 mm. 19 lines in a page in the uncial portion.

The 185 leaves now at St. Petersburg formed the first 22 quires of the original MS. The Berlin portion begins with quire 23.

This very important MS. of the Gallican Councils shows every sign of being a product of the Lyons school. It was at the Cathedral of Lyons when Sirmond used it for his edition of the Councils. Thence it passed to the Jesuit College of Clermont at Paris, and in turn to St. Germain des Prés, to Meermann, Phillipps, and lastly to Berlin, — like MS. Berlin 159, described above (plate XXV). That it existed in Lyons in the 9th century appears from the added critical signs, like those found in so many Lyons MSS. (see above, p. 15) and shown on plate XXXI, lines 2 and 10. Mommsen expressly states that Florus had used it. V. Rose (op. infra cit., p. 170) mentions the signs Γ and 7 surmounted by dots. The same signs occur in MS. Lyons 607, described above. As for abbreviations, C. H. Turner gives details regarding those found in the St. Petersburg portion (Journal of Theol. Stud. IV. p. 428 sq.). The Nomina Sacra,

-bus and -que have the normal forms; N = noster, NOI = nostri (nri occurs on fol. 176), P for per occurs twice, QUM for quoniam once; D with a stroke through the shaft for dixit, LEG for legatus. A variety of forms occur for episcopus and cases, some of which are suspensions, some contractions. Our plates show the contractions EPSO and EPSM, EPSRM. Curious is the trick of finishing the abbreviation-stroke in a three-shaped flourish doubtless related to the sign over consulibus used in Berlin 159 (see above, p. 13). Owing to the condition of the parchment, a number of pages have been left blank — as in several other Burgundian MSS. (see above, p. 13).

The pen-trials in the margin are in French notarial hand of the 8th or 9th century. Pl. XXXI has: quicumque uult saluus esse ante omnia. Pl. XXXII: domino et magnifico fratri secundino.

Cf. J. Sirmond, *Concilia antiqua Galliae*, I (Paris, 1629), p. e iii (Praefatio); F. Maassen, *Geschichte der Quellen und der Literatur des Kanonischen Rechtes*, I, 775 sqq.; F. Maassen in *Vienna Sitzungsberichte*, LVI (1857), 173 sqq.; V. Rose, *Verzeichniss der Meermann-Handschriften der Kgl. Bibliothek zu Berlin* (Berlin, 1893), p. 167-171; C. H. Turner in *Journal of Theological Studies*, I (1900), 438 sqq. and IV (1903), 426 sqq.: *The Lyons Petersburg MS. of Councils*; and C. H. Turner, *Ecclesiae occidentalis monumenta iuris antiquissima*, I, 2 (Oxford, 1904), p. v; Mommsen, *Theodosiani Libri XVI* (Berlin, 1905), p. CCCLXXVIII sq.; Chatelain, *Uncialis*, pl. XLII (fol. 44); Staerk, I, pl. IV (fol. 178 v.), II, pl. XVII (fol. 126) where the St. Petersburg portion is reproduced; Traube, *Vorlesungen*, I, 226, where further literature is given.

Plate XXX reproduces the end of the 5th Council of Orleans, ed. J. Sirmond, I, 286; the letter which follows seems unedited.

Plate XXXI reproduces the end of 2nd Council of Orange and beginning of the Council of Auvergne, ed. J. Sirmond, I, 222 and I, 242.

Plate XXXII reproduces the end of the 1st Council of Mâcon, ed. J. Sirmond, I, 374 sq.

PARIS, BIBL. NAT. LAT. 11641 + GENEVA m. I. 16 + ST. PETERSBURG
F. I. 1 (1 leaf)

AUGUSTINUS, HOMILIAE, EPISTOLAE. — Uncial and Half-Uncial saec. VII ex.
ff. 63 300 × 200 mm. 28 lines in a page.

The well-formed uncial and half-uncial characters of this famous papyrus MS. were written by an expert scribe, in a style that is well known. It is not the style of Lyons and vicinity; its home is the school of Luxeuil. Before reaching St. Germain des Prés the MS. belonged to the family of Firmacon which had property at Narbonne; but there is no reason to believe that it originated there. The decorative initials alone suffice to fix its home; they are in the purest style of the Luxeuil school. And the script and titles bear out the impression made by the ornamental initials: witness the forms of A and T in particular. In the half-uncial portion the shafts of tall letters end in the curious wedge affected by insular scribes. This is, as far as I know, the only visible trace of Insular influence at Luxeuil. That the MS. was read and annotated in Lyons in the 9th century is made clear by the familiar annotations which have been ascribed to Florus (see above, p. 14). It is a known fact that Florus was a great reader and excerpter of St. Augustine. The MS. may have been borrowed by him, and never returned. In any case, it remains a witness

to the literary relations that existed between Luxeuil and Lyons. The MS. shows the usual forms of the Nomina Sacra. NI is used for nostri, ꝑ for per. A distinction is made between M- and N- strokes at the end of a line, omitted M being marked by a sinuous stroke between two dots (÷), omitted N by the same sign without the lower dot. Quires are signed in the centre of the lower margin of the last page, the numbers being set off by more or less ornamental lines. Papyrus is used for the bulk of the MS., but pages with a decorative initial are of parchment, also the outside leaves of each quire, doubtless for the better preservation of the perishable papyrus leaves. The outside page of a quire shows the hair-side, which is unusual. Colophons and ornamentation are, as has been said, distinctly in the Luxeuil style. The marginal note on pl. XXXIII is an example of 9th century Lyonesse minuscule and is by the hand of the well-known annotator; while the cursive note under the biblical reference by the same hand on pl. XXXIV is older by a century and a half, and was probably written at Luxeuil.

Cf. Mabillon, *De re diplomatica*, pp. 7 and 355 (facs.); *Nouveau traité*, III, 486 sq., pl. III; N. de Wailly, *Éléments de paléographie*, II, 245, pl. II, 5; Silvestre, pl. CVII; Bastard, I, pl. 21 and 22; Delisle, *Cabinet*, III, 210, pl. VII, 2. Chatelain *Uncialis*, pl. XC (fol. 8); *Facsimilés MSS. exposés*, pl. XII (fol. 42); H. Aubert in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXX (1900), 257; Zimmermann, p. 167 sq., and pl. 44, 45 (foll. 3 v. 10, 19, 34); H. Bordier, *Études paléographiques et historiques sur des papyrus du VI^e siècle (Geneva and Bâle, 1866)*, p. 107 sqq. (2 plates); Staerk, t. I, pl. III, t. II, pl. XIV (foll. 1, 1 v.); Delisle-Traube in *Bibl. de l'École des Chartes*, LXIV (1903), 453-480, with facsimile; Traube, *Vorlesungen*, I, 218 sq., where a full bibliography will be found; A. Wilmar in *Revue Bénédictine*, XXVIII (1911), 231 and 344.

Plate XXXIII reproduces Paulinus Epist. III, ed. W. von Hartel, p. 16, l. 3, p. 17, l. 6 (C. S. E. L. XXIX, Vienna, 1894), but also printed under Augustinus Epist. XXIV, ed. A. Goldbacher I, p. 75, l. 19, p. 76, l. 18 (C. S. E. L. XXXIV, Vienna, 1895).

Plate XXXIV: fol. 9 reproduces the end of Augustinus Epist. XLII, ed. Goldbacher, op.

cit., p. 83, l. 18, or in Migne, P. L., XXXIII, col. 159, and beginning of Augustinus Epist. XLV, ed. Goldbacher, op. cit., II, 122 (Vienna, 1898);

Fol : 26 v. reproduces Augustinus Sermo CCCLI. = Migne, P. L., XXXIX, col. 1542-3.

 PLATE XXXV

LYONS 600 (517) + PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 446

HIERONYMUS, EXCERPTA EX OPERIBUS. — Uncial saec. VII-VIII.

ff. 81 205 × 150 mm. 15 long lines in a page.

The Paris leaves, 19 in number, belong between ff. 52-53, forming the 7th quire of the Lyons MS. whence they were removed by Libri.

The uncial characters of this MS. combine strength with a certain ornateness. The fine, tapering ends of the descending strokes, noted in earlier Lyons MSS. are here finished off by a small curve. Note the use of the cedilla with E for the diphthong ae (fol. 26). The Y is dotted. The MS. is doubtless the product of a French school, and probably Lyonesè. Interesting is the use of blue ink, alternating with red. Blue ink is used in the same way in MS. Lyons 484 of the 9th century, a pure Lyonesè product; also in a colophon in the added portion of Codex Bezae (see plate XXXVII). The Nomina Sacra are here and there distinguished by a dot above and below the abbreviation-stroke, so as to resemble a division-sign. Noster is no longer represented by N, but by NR, nostro by NRO, which is the more recent style. IHL = Israel, ꝑ = per. Omitted M is marked by a stroke over the vowel, the omission occurring even in the middle of a

line. Quire-marks are in the middle of the margin of the last page, also a sign of the more recent date of the MS. The parchment is very thick, the ink an orange-brown. There are a number of initials, of the French school. One of them (the letter Q) is reproduced in pl. I. A corrector went through the MS. and added the characteristic signs resembling a gamma and the same letter reversed, for the beginning and end of paragraphs — a feature of several other Lyons MSS. (see above, p. 15). A sign somewhat like a number 7 is used as punctuation to mark a short pause. The same sign, with several dots rising obliquely to the right, is used at the end of paragraph. A somewhat similar punctuation is found in the added minuscule page of the Munich MS. of the Lex Romana Visigotorum (MS. 22501) probably also of Lyonesè origin (see above p. 10, and facs. 1).

Cf. Delandine, I, 345; K. Zangemeister in *Vienna Sitzungsberichte*, LXXXIV (1877), 559; Delisle, *Catal. MSS. Libri*, p. 27 sq. and pl. I, 2; and Delisle, *Les manuscrits du comte d'Ashburnham: rapport au ministre de l'instruction publique* (1883), pp. 49, 50; Chatelain, *Uncialis*, pl. XLI, 2 (fol. 10 v. of the Paris portion); Molinier et Desvernay, p. 154 sq. (where the MS. is wrongly described as half-uncial); Traube, *Vorlesungen*, I, 198, where further literature is given.

Plate XXXV reproduces excerpts which purport to come from works of Hieronymus. They are probably inexact, as are the excerpts in other parts of the manuscript (see the plate in Chatelain, cited above). I have tried in vain to identify the passages in our plate.

PARIS, BIBL. NAT. N. A. LAT. 1740

VETUS TESTAMENTUM. — Uncial saec. VIII in.

ff. 233 (+ 27 bis, 81 bis, 94 bis) 330 × 260 mm. 2 columns of 23 lines between 46 ruled lines.

This was a MS. deluxe. The well-formed, decorative uncials have the artificial features that herald a declining style. The characters bear the strongest resemblance to two well-known MSS. in the Regina collection of the Vatican, namely, MS. 11, a Psalter, and MS. 257, The Missale Francorum. This resemblance was also noticed by the late Dr. Tafel and by Dom Wilmart (*Revue Bénédictine*, XXIX, 1912, pp. 148 sqq.). Dr. Zimmermann, judging from the initials ascribes our MS. to Corbie; and this ascription may be correct. But the added quire between ff. 193-197 is in 9th century minuscule of a type strongly recalling certain Autun MSS., and also two MSS. at Lyons which Dom Wilmart thinks are of Lyonese origin. A feature common to all these MSS. is the curious abbreviation-stroke seen over dominum on our plate (fol. 196 v.). Furthermore, the *probatio pennae*, in artificial, elongated letters, found on fol. 225 v. : "si deus est animus nobis ut carmina dicunt" occurs frequently (as a *probatio pennae*) in another Autun MS. (n° 107); which would afford some support for a theory that Autun was at one time the home of our MS. On the other hand, to judge from 9th century marginal glosses

and certain random entries on fol. 225, such as "iste liber est danyile clerici S. Stephani episcopatus bonum", — Delisle pointed out that this doubtless refers to the cathedral church of Lyons — the MS. must have reached Lyons by the 9th century. The fact that it came to the Bibliothèque Nationale from a collection predominantly Lyonese would go to confirm Delisle's conjecture. Moreover, the presence on foll. 86 and 88 of the peculiar three-shaped interrogation sign, the use of which seems to be confined to Lyons and vicinity (see above, p. 15), furnishes further evidence of a connection with Lyons.

The usual forms of the Nomina Sacra are found. M is omitted in the middle of the line. Both M and N are indicated by a stroke with dot below. ISRL = Israel. The numbers marking the quires are enclosed in ornamental circles and coloured and adorned with figures. Red is used for the first three lines of a new book. Running titles are in square and rustic capitals. Curious coloured capitals are used in the titles. The commentary in the margin (not shown in our plate) is in a fine minuscule script of the 9th century, which seems local.

Cf. Delisle, *Notes sur quelques MSS. du baron Dauphin de Verna*, p. 11 sqq., 2 plates (foll. 61, 94 bis), first published without the plates in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LVI (1895), 651 sqq.; Traube, *Vorlesungen*, I, 224; Zimmermann, pp. 67 sq., 191, pl. 99 C (fol. 94 bis); A. Wilmart in *Revue Bénédictine*, XXXVI (1924), 133, n. 2.

Plate XXXVI : fol. 161 reproduces, Josue XXIV, 27-37; fol. 195 v. reproduces Judices XI, 35-36.

CAMBRIDGE, UNIVERSITY LIBRARY NN. II. 41. CODEX BEZAE

NOVUM TESTAMENTUM.— Uncial saec. V and saec. IX.

ff. 406 + 9 (added) 262 × 185 mm. 33 lines to a page.

Our warrant for including this very ancient and important biblical MS. in a Lyons collection lies in the fact that its added leaves, in 9th century uncials, were almost certainly written at Lyons. The home of the MS. proper, — it is in a peculiar type of uncials, the *b-d* type — is still to be discovered. But this much of its history can be reconstructed with virtual certitude: it was found in 1562 in the monastery of St. Irenaeus at Lyons, and presented by Theodore Beza to the University of Cambridge in 1581. In 1546 the bishop of Clermont had used it at the Council of Trent. In the 9th century Adon the contemporary of Florus apparently made use of it for the martyrology he compiled at Lyons. At about the same time, certain lacunae in the MS. were replaced by the leaves mentioned above,

which show two features connecting them definitely with Lyons: namely, the use of blue ink (instead of red) in a colophon, and the use of a peculiar three-shaped sign of interrogation, found — so far as I know, — exclusively in other Lyons MSS. (see above, p. 15). Details in support of this contention will be found in the *Journal of Theological Studies*, cited below.

Of great palaeographical interest is the marginal note on fol. 60 which shows a very ancient type of cursive. It is used in the lower margin to supply an omission, which, curiously enough, is indicated by critical signs like those found in Greek MSS. Note the sign after *terram* (l. 6 from bottom) and the same sign reversed after the final word of the insertion.

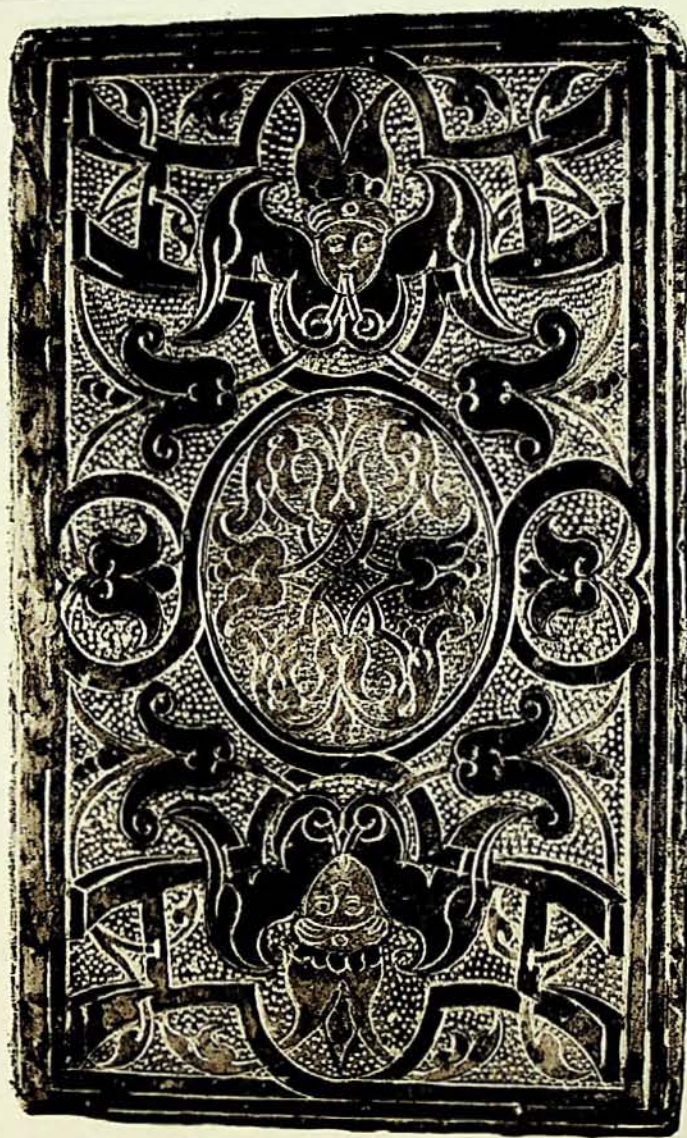
Cf. Traube, Vorlesungen, I, 180, where voluminous literature is given. Here it will suffice to mention: The complete facsimile edition, published in 1899 by the University of Cambridge, under the title Codex Bezae Cantabrigiensis; under the same title in 1864 F. H. Scrivener had published a transcription, with a very scholarly and exhaustive account of the MS. On its abbreviations see Traube, Nomina Sacra, pp. 78 sq., 178 sqq. On its connection with Lyons see H. Quentin in Revue Bénédictine, XXXIII (1906), 1-25, and E. A. Lowe in Journal of Theological Studies, XXV (1924), 270-274 and facsimile a.

Plate XXXVII: fol. 60 reproduces Matth. XVIII, 16-19, ed. Scrivener, p. 51; fol. 169* reproduces Iohan. XVIII, 2-9, ed. Scrivener, p. 419.

TABLE ANALYTIQUE DES MANUSCRITS

Berlin 83 (Phillipps 1745) + St-Petersbourg F. II. 3	Pl. XXX-XXXII.
Berlin 159 (Phillips 1761).....	Pl. XXV.
Cambridge. University Library NN. II. 41.....	Pl. XXXVII.
Cologne. 212 Fac-similé supplémentaire.....	Fac-sim. 2.
Genève m. I. 16 (voyez Paris, Bibl. Nat. Lat. 11641).....	Pl. XXXIII-XXXIV.
Lyon 403 (329).....	Pl. X-XI.
Lyon 425 (351) + Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1585.....	Pl. IV-V.
Lyon 426 (352) + Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1629.....	Pl. XII-XIII.
Lyon 443 (372) + Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1591.....	Pl. XVIII-XXII.
» » Initiales en couleurs.....	Pl. I.
Lyon 452 (381) (voyez Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1593).....	Pl. III.
Lyon 468 (397) + Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 602.....	Pl. XXIII-XXIV.
Lyon 478 (408).....	Pl. VII-VIII.
Lyon 483 (413).....	Pl. XIV-XV.
Lyon 600 (517) + Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 446.....	Pl. XXXV.
» » Initiales en couleurs.....	Pl. I.
Lyon 602 (519).....	Pl. XXVIII-XXIX.
Lyon 604 (521) + Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1594.....	Pl. XVI-XVII.
» » Initiales en couleurs.....	Pl. I.
Lyon 607 (523 <i>bis</i>).....	Pl. XXVI-XXVII.
Lyon 1964 (1840).....	Pl. XI.

Munich 22501. Fac-similé supplémentaire.....	Fac-sim. 1.
Paris, Bibl. Nat. Lat. 152 (fol. 9-16)	Pl. II.
Paris, Bibl. Nat. Lat. 9550.....	Pl. IX.
Paris, Bibl. Nat. Lat. 9643.....	Pl. VI.
Paris, Bibl. Nat. Lat. 11641 + Genève m. I. 16 + St-Pétersbourg. F. I. 1.....	Pl. XXXIII-XXXIV.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 446 (voyez Lyon 600).....	Pl. XXXV.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 602 (voyez Lyon 468).....	Pl. XXIII-XXIV.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1585 (voyez Lyon 425).....	Pl. IV-V.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1591 (voyez Lyon 443).....	Pl. I, XVIII-XXII.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1593 + Lyon 452 (381).....	Pl. III.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1594 (voyez Lyon 604).....	Pl. XVI-XVII.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1629 (voyez Lyon 426).....	Pl. XII-XIII.
Paris, Bibl. Nat. N. A. Lat. 1740.....	Pl. XXXVI.
St-Pétersbourg F. I. 1 (voyez Paris, Bibl. Nat. Lat. 11641).....	Pl. XXXIII-XXXIV.
St-Pétersbourg F. II. 3 (voyez Berlin 83).....	Pl. XXX-XXXII.



Jean Sleidan. *Histoire entière de l'Etat... sous l'Empereur Charles V.*
[Genève], Jean Crespin, 1558, in-8°.
Reliure lyonnaise mosaïquée du XVI^e siècle. Tranches ciselées.



Marguerite de Navarre. *L'Heptaméron*.
Paris, Michel de Roigny, 1571, in-16.
Reliure du xv^e siècle. Vêlin à recouvrement, tranches ciselées



Van der Ulst (1652-1701).
Plume teintée de momie.



Van der Ulst (1652-1701).
Plume teintée de momie.

VARIA

I. A. PROPOS DE JEAN COSTE

Dans le précédent fascicule de ce recueil, où il a consacré une très intéressante étude au toulousain Dominique Celle, dit Da Sera, et à son graveur lyonnais Jean Coste, M. Louis Fièvre admet comme certain qu'il y eut successivement, à Lyon, deux artistes du nom de Jean Coste. Rien n'est moins prouvé que l'existence de ces deux prétendus homonymes.

Jean Coste est, en 1515, l'un des premiers graveurs sur bois appelés, à Lyon, « tailleurs d'histoires », et non plus « tailleurs de moules de cartes » ou « tailleurs de moules ». A la fin du xv^e siècle, une histoire était encore un groupe sculpté et c'est dans ce sens que le mot est employé par les peintres et sculpteurs lyonnais, lorsqu'ils rédigent, en décembre 1496, les statuts de leur corporation. Dix-neuf ans plus tard, et grâce à la vogue du livre illustré, une « histoire » est un bois gravé pour l'impression ; celui qui l'a gravé est devenu un « tailleur d'histoires ».

Jean Coste, mentionné une trentaine de fois, de 1515 à 1560, dans diverses pièces de nos archives municipales (établies, visites d'armes ou chartreaux d'imposition), aurait donc exercé son état pendant quarante-cinq ans. Le fait n'a rien d'in vraisemblable et les exemples ne manquent pas, de carrières aussi longues que celle-là. Les graveurs sur bois n'étant pas organisés en corporation, Jean Coste, qui pratiquait ce métier libre, avait pu s'établir tout jeune et lorsque, en 1515, il est « admodéré pour pauvreté », c'est sans doute à raison de son âge et de sa

qualité de débutant que le Consulat réduit le montant de sa taxe, fixé d'abord à 30 livres « pour ses meubles » (Arch. mun. CC. 21, F^o 202).

Ce tailleur d'histoire récemment installé habite alors rue Mercière, dans la maison du riche cartier Jean Vise, maison aujourd'hui représentée par le n^o 90 de la rue Mercière. Les autres « inquilins » ou locataires de l'immeuble, sont le libraire Jean Offremont, l'enlumineur Jean Ryon et le barbier Jean de Chartres (CC. 31, 5092). Tous les documents postérieurs montrent Jean Coste établi dans le même « quartier » ou pennonage, dont les limites varient, mais qui comprend toujours : la rue Mercière, depuis l'Image Saint-Jacques (enseigne du n^o 80, en face de la rue Thomassin), jusqu'à l'hôtel de Grôlée (vers la rue Port-du-Temple actuelle), la partie ouest des rues Thomassin et Ferrandière et parfois les rues Raisin (aujourd'hui Jean de Tournes) et Chanu.

En 1523, habitant alors rue Thomassin, Jean Coste figure sur le rôle de la milice bourgeoise, dans la dizaine que commande le peintre Guillaume Le Roy (le Maître au Nombri). Il y est nommé « Petit-Jehan Coste, graveur » ; mais le rédacteur de l'établie a biffé ce qualificatif et l'a remplacé par celui de « tailleur » ; un « graveur » à cette époque, est un graveur sur métal (CC. 259, f^o 21 v^o ; EE. 20, n^o 1, ff^{os} 14 et 19). Peu après on retrouve notre « tailleur » rue Mercière (ibid., f^o 19) ; les indications souvent fort vagues, relatives à son domicile, ne peuvent donc pas aider à dater la première édition du livre de Dominique Celle, édition dont Jean Coste grava les planches entre 1515

et 1532, alors que son atelier était rue Mercière.

En 1545, Coste est dit pour la première fois « dominotier » (CC. 41, f° 10); la profession de dominotier, assez rare à Lyon où elle n'apparaît que vers le milieu du xvi^e siècle, est très voisine de celle de cartier, avec laquelle on la confond souvent, très voisine aussi de celle de « tailleur d'histoire ». Un dominotier n'est pas autre chose qu'un tailleur d'histoire gravant sur bois, imprimant, coloriant et vendant des « dominos », c'est-à-dire des papiers marbrés ou de couleur et des images grossièrement enluminées, servant soit à des jeux — comme le « jardin » de l'Oie », soit à la décoration des logis ou à l'édification des acheteurs.

Il n'est donc pas étonnant, que trois ans plus tard, notre dominotier soit appelé « peintre » dans un document que M. L. Lex, l'érudit archiviste du département de Saône-et-Loire, a eu l'obligeance de nous communiquer. A l'occasion du passage à Mâcon, le 22 juillet 1548, de Henri II et de Marie Stuart, la municipalité de cette ville fait acheter chez « Couste », peintre à Lyon, « III escussions des dictz Roy et Reyne, et une rame de papier blanc, ver et noir, pour mettre alentour des dictz escussions » (Arch. Mâcon, AA. 9. 1).

Deux mois après, Jean Coste, employé aux préparatifs de l'entrée à Lyon d'Henri II et de Catherine de Médicis, est encore mentionné, dans les comptes municipaux, comme « peintre et tailleur d'ymaiges ». Déjà « images » s'entend ici au sens actuel du mot; le dominotier confectionne pour le Consulat 1600 « targuettes » ou écussons « en papier de carte de l'épaisseur de trois feuillets de papier », 800 aux armes de France et à la devise du roi, et 800 aux armes de la reine, d'après les modèles qu'on lui a donnés. Il grave sans doute sur bois le dessin de ces armoiries, et les imprime sur des feuilles de carton qui sont ensuite colo-

riées au patron (BB. 60, f° 61 v°; CC. 982, n° 33; CC. 987, nos 19, 33, 34).

Ces comptes sont rédigés par des étrangers ou par des employés municipaux, mais, dans les registres de nommées ou dans les chartreux d'imposition établis par des notables du quartier, ses voisins, Jean Coste, depuis 1545, est toujours dit « dominotier » et domicilié dans le quartier limité plus haut (CC. 282, f° 39; EE. 23, f° 14, etc.). Un seul texte fait exception; lorsque Jean Coste est témoin, le 20 août 1555, avec Sébastien Gryphe et Benoît Rigaud, à un acte concernant Corneille de Septgranges, imprimeur, libraire et graveur sur bois, le notaire déclare Jean Coste « tailleur d'histoires » (Baudrier, *Bibliog. lyonnaise*, II, 373).

Le nom de Jean Coste, « dominotier », figure pour la dernière fois, en septembre 1560, sur le cahier d'une visitation d'armes faite dans le quartier où il a toujours vécu; on constate qu'il possède une épée, une dague, une hallebarde et une arquebuse (EE. 3, n° 8, f° 2). En admettant qu'il ait débuté à vingt-cinq ans, il a donc alors soixante-dix ans environ; on voit par les documents cités qu'il ne s'est pas enrichi et que sa situation est restée des plus modestes.

Si l'on considère que, de 1515 à 1560, le « Jehan Coste » des textes énumérés ne changea pas de profession et résida toujours dans le même pennonage; qu'aucun chartreau ne mentionne la veuve ou les « hoirs » d'un premier Jean Coste, il n'est nullement établi qu'il y ait eu deux ouvriers d'art de ce nom. L'hypothèse contraire reste plus vraisemblable.

Enfin, quatre ans après la disparition de ce Jean Coste, c'est Jacques Coste, « dominotier » (son fils? son parent?) que le Consulat charge, en 1564, de confectionner pour l'entrée de Charles IX, mille écussons aux armes destinés, comme ceux de 1548, à être suspendus dans les rues sur le passage du cortège (CC. 1112, f° 42).

En tout cas, qu'il y ait eu un ou deux Jean Coste, il est absolument certain que celui qui grava, avant 1532, les patrons de lingerie de Dominique Celle, ne fut jamais imprimeur, pas plus que Celle lui-même, et qu'ils ne possédèrent, ni l'un ni l'autre, des « caractères » et un « matériel » typographique. Celle fit graver à Lyon ses patrons « par Jehan Coste de rue Mercière » et le texte, peu important, de la première édition du livre, fut vraisemblablement composé et tiré par l'un des imprimeurs qui employaient Jean Coste comme graveur d'illustrations ou « tailleur d'histoires » ; par un de ceux, sans doute, qui restèrent fidèles aux caractères gothiques : Barnabé Chaussard, Olivier Arnoullet, ou mieux Claude Nourry, dit Le Prince. Ce dernier, qui était établi rue Raisin, et ses successeurs, imprimèrent depuis 1515, et parfois sans date, plusieurs recueils de patrons de lingerie (voir Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, XII, 92, 168, 187, 188).

Dominique Celle, dit Da Sera, le « chevalier errant de la dentelle », fut le dessinateur, l'éditeur et le marchand-libraire des deux premières éditions de son « livret de patrons ». De même que, toujours à Lyon, l'orfèvre Jean Duvet, en 1571, pour son volume *l'Apocalypse figurée* ; de même que le musicien Jambe-de-fer, en 1564, pour *Les cent cinquante Psaumes de David... mis en musique* ; de même que le maître d'écriture parisien Jean de Beauchesne, en 1579, pour son *Trésor d'écriture*, et bien d'autres encore.

Comme Dominique Celle, ces auteurs qui

éditèrent et vendirent eux-mêmes leurs ouvrages, n'ont jamais été des imprimeurs, pas plus que les graveurs qui en avaient gravé les illustrations.

E. VIAL.

II. A PROPOS D'UN FILIGRANE

Dans son intéressante notice sur une « Estampe lyonnaise de la fin du xv^e siècle » (Documents... de la Bibliothèque de Lyon, fasc. II), M. G. Guigue donnait la reproduction du filigrane qui marque le papier de doublage de l'estampe.



Ce filigrane ne figure pas dans l'ouvrage de Briquet et je n'en connais aucun autre exemple dans la région lyonnaise, ni ailleurs. On trouve un G analogue mais sans le chiffre 4, à Görlitz vers 1550. Cette forme de chiffre 4 semble avoir été en usage au xvi^e siècle surtout dans la région de l'Est : Vosges françaises, Luxembourg, Aix-la-Chapelle.

D'autre part, un filigrane un peu approchant, composé d'un g minuscule avec des adjonctions, se trouve à Avignon et Carpentras au xvi^e siècle.

Il serait imprudent de donner une origine précise à ce papier. Toutefois il est fort probablement de la fin du xv^e ou du début du xvi^e siècle, d'une région placée à l'Est de Lyon, vraisemblablement autour de l'Alsace.

Henri ALIBAUX.

UNE RELIURE DE MAIOLI

A LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON.



Le fac-similé ci-contre (v. planche XXIV) met parfaitement en relief les caractéristiques de cette reliure ; je ne la décrirai donc pas. Il me suffira de dire qu'elle est de maroquin rouge sombre, au dos jauni par la lumière, que le livre qu'elle habille est un *Officia* de Cicéron, édité par Froben, à Bâle, en 1528, et que la cote du volume porte le n° 357.268 Réserve.

Le livre a conservé ses papiers de garde originaux, trois folios au commencement, quatre à la fin : ils portent un des filigranes du « pot » communs au xvi^e siècle, peut-être le n° 12.632 de Briquet (employé à Troyes, Sens, Utrecht et Vienne 1542-45).

La couleur du cuir, la décoration du dos et l'orthographe de la devise rappellent la reliure d'un Sénèque, *Epitres* (Venise, Doni, 1549) provenant de Maioli et se trouvant actuellement à la Rylands Library de Manchester (Catalogue Quaritch, *Examples of the Art of Bookbinding*, 1897, n° 387, reproduit pl. 7).

L'intérêt principal du volume réside dans son histoire. La reliure nous dit qu'il appartient à Thomas Maioli. Au bas de la dernière page du texte se trouvent ces mots : « Io. Grolierii Lugdunen, et amicorum. » ; sur une des pages de garde on lit, d'une écriture du xvi^e siècle : « A mahieu et a ses amys. » ; au-dessus du titre : « Ex Libris f. De Renot. » ; et sur le titre lui-même, le timbre : Ex Biblioth. Pub. Colleg. Lugdun. La reliure est française et on remarquera, grâce aux inscriptions, que le livre n'a probablement jamais quitté la France depuis qu'il fut envoyé de Bâle, en 1530 ou à peu près.

L'attention fut attirée sur ce volume par Aimé Vingtrinier, dans une brochure ayant pour titre : *Maioli et sa famille*. Paris, Techener, 1891 (réimpression du *Bulletin du Bibliophile*). Il s'étend longuement sur l'intérêt que confère au livre le fait qu'il ait appartenu à deux des plus célèbres bibliophiles du xvi^e siècle, particularité qui ne se retrouve que dans deux autres volumes seulement¹. Malheureusement, en continuant, Vingtrinier se permet plusieurs théories pleines de fantaisie sur l'origine de la famille Maioli, théories qui ne reposent sur aucune base solide et n'ont entraîné l'adhésion d'aucun érudit moderne.

Cependant, en suggérant que la famille italienne de Maioli avait des attaches avec la famille française des Mayol, Vingtrinier ne se trompait peut-être pas autant qu'on l'a généralement supposé. Sa position eût été inattaquable s'il avait été plus hardi et s'il avait osé dire qu'il n'y avait pas la moindre raison pour que le collectionneur fût Italien et pour que son nom fût Maioli plutôt que Mayol. Il aurait pu être ainsi l'instigateur de ce renouvellement de l'étude de la reliure au xvi^e siècle auquel le D^r Gottlieb² attacha son nom, en établissant qu'un très grand nombre de reliures de Maioli sont œuvre non pas italienne mais française. Ceci admis, et on en peut faire la preuve indiscutable, il est plus facile de comprendre que le « Maioli » de l'inscription étant simplement le génitif de Maiolus, le possesseur de ces reliures peut avoir été n'importe quel personnage dont le nom se pouvait latiniser en Maiolus.

Étant donné ce qui précède, nous sommes plus à l'aise pour apprécier l'importance de l'une des inscriptions qui se trouvent dans le volume, inscription qui a totalement échappé à l'attention de Vingtrinier (v. pl. XXIII, 3). Car il est clair que si nous latinisons Mahieu, nous obtenons Maiolus. Il est, par conséquent, tout à fait possible que le collectionneur, qui possédait avec celui-ci beaucoup d'autres superbes volumes, n'ait pas été Maioli mais Mahieu.

Il y a encore d'autres possibilités que j'ai discutées dans une étude qui doit paraître d'ici peu³ et, bien que je n'aie pas réussi à découvrir le véritable nom du collectionneur, il y a d'excellentes raisons de penser que, quelque fût son nom, il n'était pas Thomas Maioli.

G. D. HOBSON.

P. S. Depuis que l'article ci-dessus a été écrit, j'ai découvert à la Bibliothèque Mazarine à Paris une autre reliure de Maioli contenant l'inscription « à Mahieu et à ses amys » de la même écriture que celle trouvée dans le *Cicéron* de Lyon. Cette reliure recouvre un exemplaire de *Le Attioni morali de l'illust. Sig. Conte Giulio Landi* Venise, 1564 (vol. I seulement). Ce livre est d'intérêt exceptionnel, car l'impression est de six ans postérieure à tous les volumes que je puis connaître de la Bibliothèque de Maioli.

1. *Cicéron, Tusculanae Quaestiones*. Bâle, 1536. Vente S. P. Avery, New York; vacation du 10 novembre 1919, lot n° 218, et *I sacri Psalmi di David*, tradotti in lingua toscana. Venise, 1534. Collection Dutuit, Petit-Palais, Paris, Catalogue de 1899, n° 10.

2. K. u. K. Hofbibliothek, Bucheinbände. Vienne, 1910, Einleitung, col. 17.

3. Monographs on Bookbinding. N° 1. Maioli, Canevari and others, published by Benn Bros., 8 Bouverie Street, London, E. C.





BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

DOCUMENTS PALÉOGRAPHIQUES
TYPOGRAPHIQUES, ICONOGRAPHIQUES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
HENRY JOLY, CONSERVATEUR

FASCICULE CINQ

LYON DÉCEMBRE MCMXXV
AUX DÉPENS DES « AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON »

Sommaire du Fascicule V

- I. *Missel franciscain attribué à Jean Colombe*, par M. H. Joly, Conservateur des Bibliothèques de la Ville de Lyon. 23 planches en héliogravure, 1 reproduction en couleurs.
- II. *Note manuscrite dans une reliure de Maioli*, par M. G. D. Hobson. 1 planche en héliogravure.
- III. *Deux tailles-douces du XV^e siècle*, par M. P. A. Lemoisne, Conservateur du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale. 1 planche en héliogravure.

Le tirage de ce numéro, qui ne sera jamais réimprimé, a été limité à 300 exemplaires non numérotés, sur papier carré incunable.

Les DOCUMENTS paraissent, sans périodicité régulière, au moins une fois par an. Le prix de chaque fascicule est strictement calculé d'après le prix de revient.

Sauf indication contraire, les documents publiés appartiennent à la Bibliothèque de Lyon.

Le fascicule I est épuisé.

Il reste encore quelques exemplaires des fascicules II, III-IV et du tirage à part des « Codices lugdunenses » de M. Lowe.

Un Missel Franciscain

attribué à

Jean Colombe



Le manuscrit 514 de la Bibliothèque Municipale de Lyon n'offre pas, du point de vue du texte, un intérêt majeur. C'est un Missel romain de la fin du xv^e siècle, précédé d'un calendrier franciscain¹, sans autres particularités dignes d'être notées. Par contre, le volume est illustré de près de 200 miniatures, dont trois à pleine page. Elles sont d'inégale valeur et probablement de plusieurs mains, deux au moins, car si certaines d'entr'elles portent la marque d'un artiste sincère et souvent habile, les autres, de qualité plus grossière, ont dû être l'œuvre des enlumineurs de son atelier. Ce missel ne comporte ni date, ni signature; aucune pièce d'archives, à notre connaissance, n'en fait mention pour le rattacher à un nom de miniaturiste. Il sera donc intéressant de le dater approximativement et d'examiner, avec prudence, la facture des miniatures afin de voir, si, en l'absence de toute indication extrinsèque, nous y trouvons des éléments suffisants pour choisir entre les attributions proposées.

¹ Les lettres ornées sont tirées de la Bible de Bernard Richel. Bâle, 1477 (Inc. Lyon 394. Pellechet 117).

LE Missel 514, écrit sur fort parchemin, comporte 374 folios, dont un folio bis (191 bis) et trois folios blancs à la fin ; une numérotation contemporaine rubriquée part du folio 8 (f° II) et va jusqu'au folio 374 (f° CCCLXX). Il mesure 396 sur 277 millimètres. Les cahiers ne sont pas numérotés et les réclames manquent. Le texte est disposé en deux colonnes, justifiées sur 78 millimètres, avec 29 lignes à la page. L'écriture est une belle lettre de forme, très régulière, à deux grandeurs, la majeure partie du texte et les rubriques de dimension forte, quelques répons et versets de dimension plus faible. Les fins de lignes sont comblées par de légers traits de plume entrecroisés. Au f° 1 : *annus habet XII menses*, etc. ; f° 1 à 6 v°, Calendrier franciscain ; f° 7 : *Incipit ordo missalis secundum consuetudinem romane curie | Dominica prima adventus* ; f° 178 v° à 180 et 181 v°, blancs ; f° 182 v°, Canon ; f° 190 : *Dominica resurrectionis domini* ; f° 252 et v°, blancs ; f° 253 : *Incipit officium proprium | sanctorum* ; f° 258, l. 18 : *Sanctorum martyrium Beraldi, | Petri, Accursii, Adiuti et | Ottonis* ; f° 277, l. 4 : *Sanctorum martyrium Basi | lidis, Cyrini, Naboris et Na | zarii* ; f° 314 et v°, blancs ; f° 315 : *Incipit commune sanctorum* ; f° 361, col. 2, l. 6 : *Missa in agenda pro mortuis* ; f° 370, l. 24 : *Incipit ordo ad faciendam | aquam benedictam* ; f° 372 à 374 v°, blancs.

L'illustration comprend trois grandes peintures à pleine page : le Sermon sur la montagne (f° 7), la Crucifixion (f° 180 v°), la Résurrection (f° 181). Le bas des pages du calendrier est entièrement couvert par la représentation des occupations des mois ; en haut, à droite, les signes du zodiaque sont figurés en camaïeu bleu rehaussé d'or ; au cours du manuscrit 166 petites miniatures dont la liste est donnée en appendice, très nombreuses initiales ornées de portraits, bustes ou têtes, sur fond doré. Enfin le manuscrit a été relié au XVIII^e siècle en veau brun marbré, rapporté sur un dos à nerfs plus ancien orné de fleurs et fleurons dorés.

DESCRIPTION DES PLANCHES*

PLANCHE I

JANVIER. — Le mois de janvier est symbolisé par un repas de bourgeois aisés, représentation devenue dominante au XV^e siècle². La table est dressée devant une cheminée monumentale où brûle le feu à hautes étincelles claires. A gauche, un lit de repos à bandes bleues, rouges, blanches, sur lequel dort un lévrier. La pièce est tapissée d'une étoffe verte à fleurettes multicolores. Les six convives sont assis sur des tabourets autour de la table revêtue d'une nappe damassée ; l'un d'eux, à la joue pleine et fleurie, vide son écuelle. Des serviteurs s'empressent ; l'un prend la coupe que lui tend un des convives, en soulevant son bonnet ; deux autres, au fond de la pièce, tirent le vin ; un écuyer, cambré face à la table, s'appuie à un immense glaive ; le maître d'hôtel, revêtu d'une jaquette ocre, l'aumônier à la ceinture, surveille le service ; dans son dos, un valet à longue robe brune, hume le couvercle du plat qu'il va servir. Tous les traits, en opposition avec les ombres, sont marqués d'or.

* Les miniatures du manuscrit 514 ont toujours été reproduites grandeur naturelle, sauf les planches VII, VIII, IX, sensiblement réduites à cause des dimensions de l'original. Les planches XV, XVI, XVII, XVIII, XX, XXIII ont subi une très légère réduction de 1 à 2 cm.

FÉVRIER (en couleurs). — Jusqu'à l'apparition du paysage, au xv^e siècle, février est représenté par un ou plusieurs personnages qui se chauffent devant le feu³. Les *Très Riches Heures* du duc de Berry⁴ ménagent de façon admirable, en les combinant, la transition entre le tableau d'intérieur et le paysage d'hiver qui prévaudra à partir du xv^e siècle.

Nous avons, ici, les abords d'une petite ville enfouie sous la neige. Trois paysans dégagent les chemins avec leurs pelles. Deux d'entr'eux portent ce chapeau rond, à bords plats, et tous les trois ces souquenies effilochées dans le bas, ces chausses arrêtées au genou, que nous retrouverons sur d'autres paysans occupés aux travaux des mois, soit dans le calendrier, soit au cours du manuscrit⁵. Un cavalier, au chaperon rouge, se dirige vers l'entrée de la ville, au pas de son cheval. Dans la cour, enclose d'une palissade, un fermier fait sortir de l'étable les bêtes de son troupeau. Dans la cour en face, un paysan rentre sa charrette, tandis que débouche une voiture tirée par deux chevaux que dirige un conducteur monté. Au fond, la petite ville étage ses clochers, les bâtiments imposants d'une abbaye et ses maisons à colombages. Le ciel contraste vivement avec la gouache délicate du paysage.

PLANCHE II

MARS. — L'iconographie de mars représente, presque sans exception, le travail de la vigne dès le xiii^e siècle⁶. Nous le retrouvons ici. Des paysans, vêtus de souquenies claires, travaillent à la vigne sur un coteau aux arbres dénudés. Trois d'entr'eux taillent, le quatrième sarcle. Un chien repose sur le manteau de l'un d'eux, surveillant le sac aux provisions et le tonnelet de vin. Au bas du coteau coule une rivière, au cours lent, où se reflètent paisiblement les remparts et les tours d'une ville fortifiée. Des collines bleutées, surmontées de ruines, ferment l'horizon. Elles reparaitront, monotones à la longue, dans les miniatures qui suivent. Quelques touches d'or barrent le ciel.

AVRIL. — Sur une pelouse, au bord d'un ruisseau, deux jeunes filles, en robes bleue et rouge groseille, les cheveux dénoués, tressent une couronne⁷, celle de gauche tend les fleurs à sa compagne, qui, assise sur l'herbe, les dispose par couleurs alternées. A l'orée d'un bois touffu, un jeune seigneur les regarde; sa cotardie bleue laisse passer les manches de son pourpoint rouge. Des rochers, à droite, coule une source qui alimente le ruisseau.

PLANCHE III

MAI. — La classique chasse au faucon⁸ devient ici une promenade à cheval dans la campagne toute claire du printemps. Un cavalier, avec une jeune femme en croupe, sort d'un bois. Il porte une courte cotte rouge, des chausses bleues; il est botté, ceint d'une épée et tient, de la main droite, une branche qu'il a dû cueillir dans le bois. La femme est vêtue d'une robe bleue et coiffée d'un simple chaperon de couleur sombre. A gauche un château fort s'élève sur des roches d'où jaillissent des sources dans une petite rivière.

JUIN. — La représentation de la fenaison, pour le mois de juin, est générale au xv^e siècle⁹. Dans une plaine, aux larges horizons, coupée d'une rivière à méandres, où naviguent des

Un Missel Franciscain

attribué à

Jean Colombe



Le manuscrit 514 de la Bibliothèque Municipale de Lyon n'offre pas, du point de vue du texte, un intérêt majeur. C'est un Missel romain de la fin du xv^e siècle, précédé d'un calendrier franciscain¹, sans autres particularités dignes d'être notées. Par contre, le volume est illustré de près de 200 miniatures, dont trois à pleine page. Elles sont d'inégale valeur et probablement de plusieurs mains, deux au moins, car si certaines d'entr'elles portent la marque d'un artiste sincère et souvent habile, les autres, de qualité plus grossière, ont dû être l'œuvre des enlumineurs de son atelier. Ce missel ne comporte ni date, ni signature; aucune pièce d'archives, à notre connaissance, n'en fait mention pour le rattacher à un nom de miniaturiste. Il sera donc intéressant de le dater approximativement et d'examiner, avec prudence, la facture des miniatures afin de voir, si, en l'absence de toute indication extrinsèque, nous y trouvons des éléments suffisants pour choisir entre les attributions proposées.

¹ Les lettres ornées sont tirées de la Bible de Bernard Richel. Bâle, 1477 (Inc. Lyon 394. Pellechet 117).

barques, trois paysans en ligne fauchent le foin. Comme dans les deux miniatures suivantes, ils portent seulement, avec le chapeau, des chemises et des chausses blanches, car nous sommes aux mois chauds de l'année. Non loin d'eux, une femme à chaperon et tablier blanc, les manches relevées, retourne le foin avec un râteau.

PLANCHE IV

JUILLET. — La Moisson : là aussi l'iconographie est à peu près unanime. Un paysan courbé coupe les blés hauts avec sa faucille, tandis que son compagnon, agenouillé, lie les gerbes. Au second plan, une rivière baigne une ville fortifiée; à gauche, un étang entouré d'une palissade; au fond, une vraie débauche de collines surmontées de tours.

AOUT. — Un paysan, conduisant son cheval, herse son champ. Son compagnon sème à sa suite¹⁰. En lisière du champ un grand sac de grain est posé. Le paysage, ici plus varié, représente des champs labourés coupés de haies d'arbustes. A droite, un village dont les toits rouges se serrent autour du clocher. Au fond, un château qui pourrait être celui de Menetou-sur-Cher¹¹, relié à un village par un pont à trois arches, franchissant la rivière.

PLANCHE V

SEPTEMBRE. — Depuis le XIV^e siècle, le mois de septembre est consacré à la vendange¹². Dans une vigne basse et touffue, deux hommes et une femme courbés cueillent le raisin au ras du sol. Deux autres paysans portent le raisin dans un baquet suspendu à un bâton dont les deux extrémités reposent sur leurs épaules. On aperçoit à gauche le portail de la ferme.

OCTOBRE. — Octobre est représenté, presque toujours, aux XIV^e et XV^e siècles, par un paysan qui sème le grain¹³. La glandée, que nous voyons ici, est habituellement réservée à Novembre. Il y a, pour ce mois et le suivant, une modification curieuse du thème traditionnel. Un paysan lance sa gaulle dans les branches des chênes pour en faire tomber les glands qu'un autre paysan rassemble à terre avec un bâton. Les porcs, engagés sous les arbres, sont très grossièrement figurés¹⁴. Au fond, un étang que traverse une levée de terre et les inévitables collines bleues.

PLANCHE VI

NOVEMBRE. — La représentation de la chasse en Novembre est tout à fait exceptionnelle¹⁵. Au milieu d'un bois, singulièrement feuillu pour le mois de novembre, les chiens se ruent, avec une ardeur inégale, sur le sanglier renversé; un valet à la cotte bleue, le cor pendant au côté, les excite en frappant des mains, tandis qu'un autre valet à la houppelande brune, aux bottes de cuir rouge, un épieu à la main, sonne du cor.

DÉCEMBRE. — Les manuscrits reproduisent, le plus souvent, le thème, universellement adopté dès le XIV^e siècle, de l'égorgement du porc¹⁶, plus rarement l'enfournement du pain

qui est figuré ici¹⁷. Cette miniature constitue, avec celle de Janvier, le tableau d'intérieur le plus fini de notre manuscrit. Dans un vaste fournil, pavé de dalles rouges, avec un plafond aux solives apparentes, le boulanger enfourne, sur une pelle à long manche, trois pains ronds dans le four enfumé. Son confortable pourpoint vert, bordé de fourrure aux manches et aux revers, dénonce un artisan aisé ; il porte des chausses violettes, de larges souliers de feutre sombre et un bonnet blanc ; un tablier protège ses vêtements. Un aide brasse la farine dans le pétrin. Par la porte de gauche ouverte, qui laisse voir les maisons et les pavés de la rue, entre un homme qui porte sur sa tête des corbeilles destinées à mouler la pâte. Une femme, au chaperon rouge vif, à la robe bleue, range les pains, ainsi moulés, sur une table. Par la porte du fond, au delà d'un couloir, on aperçoit la cour intérieure de l'habitation ; un homme y casse du bois tandis qu'une femme vaque aux soins du poulailler. La fenêtre à croisillons qui donne sur cette cour est close par des contrevents intérieurs et surmontée de carreaux argentés.

PLANCHE VII

Le Christ, en robe prune, au milieu d'un paysage de rochers bizarrement tourmentés, enseigne les disciples et la foule¹⁸. Sur le rocher de gauche, un château en ruines, sur celui de droite, une maison à toits rouges. Le site domine un grand lac où voguent des barques et où plongent des rochers bleus également surmontés de ruines. Plus bas, à gauche du texte, le prêtre à l'autel élevant son âme à Dieu sous forme d'un petit enfant¹⁹. L'emplacement avait été réservé pour une grande lettre historiée. L'enlumineur a préféré, plus souvent, faire une petite miniature et marquer, tant bien que mal, au bord du cadre, la lettre à exécuter²⁰. En bas, l'entrée de Jésus à Jérusalem, monté sur l'ânesse accompagnée de l'ânon ; des palmes jonchent la route sur laquelle un disciple étend son manteau²¹. Un roi accueille le Christ en soulevant sa couronne.

PLANCHE VIII

La Crucifixion. Le Christ agonise sur la croix entre deux larrons dont les membres brisés saignent. A gauche, la Vierge, entourée des saintes femmes, est soutenue par Jean l'Évangéliste. Derrière lui, un centurion agenouillé, à l'armure d'argent, adore le Christ. De l'autre côté de la croix, trois cavaliers, plus richement vêtus, lèvent la tête vers le crucifié, celui du premier plan portant une sorte de turban et un manteau bleu sur son armure dorée. En demi-cercle, des hommes d'armes portant la lance, et, dans le fond, les murailles et les tours de Jérusalem.

Dans les médaillons, en partant du haut : le Jardin des Oliviers, le baiser de Judas, Jésus amené à Pilate, Jésus devant Pilate couronné, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix.

PLANCHE IX

La Résurrection. Le Christ, enveloppé d'un linceul rose pâle, est debout devant son tombeau, singulier monument renaissance avec niches et statues dorées ; les hommes d'armes

sont tombés à la renverse. Un ange, aux ailes bleues, le visage et les mains écarlates, est agenouillé devant le tombeau. Dans les médaillons, le même ange, soulève la pierre du tombeau, il annonce la résurrection aux saintes femmes; le Christ se montre à Marie-Madeleine, le Christ apparaît aux saintes femmes, les pèlerins d'Emmatis, le Christ et Thomas, apparition près du lac de Tibériade.

PLANCHE X

1. L'arrivée à Bethléem. Joseph, portant une courte robe brune à capuchon bleu et des chausses groseille, précédé de l'âne et du bœuf, dont on n'aperçoit que les croupes, guide Marie enceinte, revêtue d'une robe bleue. Deux anges la suivent, les bras croisés. Le décor, plein de finesse, représente la rue d'une ville à la fin de l'époque flamboyante, peut-être Mehun-sur-Yèvre²². Des tours et des clochetons érigent, au-dessus d'un riche hôtel et de maisons à colombages, leurs mâchicoulis, leurs toits en poivrières ou à pans coupés. La rue montante s'élargit en une place où l'on distingue la halle aux drapiers avec les acheteurs arrêtés devant le comptoir et les marchands derrière l'éventaire aux étoffes.

2. Suzanne et les deux vieillards²³. Suzanne, sa robe brun mordoré relevée, baigne ses jambes dans une pièce d'eau où s'érige une fontaine à deux vasques superposées. Le jardin est fermé d'un treillage. A l'orée de la charmille, surgissent les deux vieillards en longues robes. De somptueuses architectures se dressent au-dessus de la verdure du fond.

3. Dans le Paradis terrestre, où l'eau coule d'un grand bassin circulaire. Ève tend la pomme à Adam. On distingue le serpent, à tête de femme, enroulé au tronc d'un arbre, au-dessous de la lettre R [*orate celi desuper*].

4. La fuite en Égypte. Joseph incline les branches d'un dattier vers Marie qui reçoit les fruits dans un pan de son manteau. L'Enfant est assis sous l'arbre avec deux petits compagnons. Derrière la Vierge, deux femmes et la lettre V [*eni et ostende nobis faciem tuam*].

PLANCHE XI

1. Le Martyre de sainte Catherine²⁴. La sainte, couronnée et auréolée, vêtue d'une robe dorée au pointillé rouge, à gorgerette blanche, est à genoux devant la roue qui vole en éclats, et dont les débris ensevelissent les bourreaux. Le roi est précipité de son siège, tandis que les assistants marquent leur terreur. Un ange écarlate encourage la sainte du haut d'un nuage.

2. Le semeur d'ivraie. Tandis que dorment les serviteurs, vêtus comme les paysans des mois, l'ennemi de leur maître vient semer l'ivraie au milieu du froment²⁵.

3. Devant un grand château²⁶, le Christ suivi de ses disciples, se tourne vers les dix lépreux et leur ordonne d'aller se montrer aux prêtres. Les lépreux portent sur l'épaule une sorte d'étole blanche; à leur ceinture pend la cliquette qu'ils devaient agiter lorsqu'ils se trouvaient en vue de personnes saines²⁷.

4. Le Christ, entouré des disciples, étend la main et guérit un lépreux²⁸. Une de ces somptueuses architectures de châteaux, familières à notre enlumineur, se dresse à gauche près d'un rocher.

PLANCHE XII

1. La cour céleste. Le Christ, en robe rose, tenant le globe dans sa main gauche, est assis sur un trône drapé d'une étoffe d'or, ayant à sa droite la Vierge couronnée, vêtue d'un manteau mauve. À gauche sont groupés les archanges²⁹, à droite les bienheureux, devant le trône les saints docteurs, dont les auréoles, à la façon de pièces d'or, sont curieusement disposées comme les tuiles d'un toit.

2. L'Annonciation. Dans une salle, à colonnes encastrées et abside en cul-de-four, l'ange, aux ailes rouges, vêtu d'une dalmatique d'or, annonce sa maternité future à Marie agenouillée et drapée dans un vaste manteau bleu sur sa robe terre de Sienne³⁰.

3. Dans une salle à pilastres, où les moulures sont figurées par des lettres de fantaisie, le Christ, enveloppé dans un linceul mauve, invite Thomas à toucher ses plaies devant les disciples assemblés³¹.

4. Le Christ de majesté³² est assis sur un orbe indiqué par des traits d'or. Il est vêtu d'une robe mauve, striée de gouache. De la main gauche, il tient le globe, symbole de la puissance; de la droite, il donne la bénédiction rituelle avec l'index et le médius levés. Des rayons d'or irradiant autour de lui sur un fonds jaune qui se fonce progressivement jusqu'à l'orange, cerné de nuages bleu d'outremer vif.

PLANCHE XIII

1. La scène symbolise un passage de Paul relatif au baptême³³. Intérieur d'église, où le chœur est séparé de la nef par une porte-jubé donnant accès à une crypte. L'officiant est un régulier, probablement un bénédictin, reconnaissable à sa tonsure en couronne et au capuchon; il porte une étole croisée sur l'aube; derrière lui, deux servants dont l'un porte un cierge allumé. Le parrain présente l'enfant sur les fonts baptismaux. Des femmes au déhanchement caractéristique³⁴ suivent la cérémonie.

2. Lazare et le mauvais riche³⁵. Le riche est à table, le dos au feu qui monte à hautes flammes claires dans l'âtre monumental. Une servante, en robe bleue et chaperon noir, lui apporte une volaille rôtie. Il est vêtu d'une ample robe brune sur un pourpoint jaune, et, le visage mauvais, il frappe du poing sur la table pour écarter l'importun. Un valet, portant cotte rouge à capuchon, excite les chiens contre Lazare qui tend une main suppliante et, de l'autre, agite la cliquette des lépreux³⁶.

3. Le Christ marche sur les flots et apaise la tempête qui menaçait le navire des disciples³⁷. Pierre s'est jeté à sa rencontre.

4. Jésus, du bateau de Pierre, enseigne la foule assemblée sur le rivage du lac de Génésareth³⁸. Ses auditeurs portent en majorité de longues robes et l'écoutent les bras croisés, attitude que nous retrouvons fréquemment dans les scènes de prédication.

PLANCHE XIV

Initiales à figures, choisies au cours du manuscrit. La lettre du f^o 62 représente une femme coiffée d'un turban jaune ou bourrelet, coiffure qui n'est pas rare sous Charles VII et

Louis XI¹⁹. Beaucoup de ces figures sont sans aucun doute des portraits (surtout aux f^os 57, 60 v^o, 153, 185 v^o). Un type féminin au front bombé, aux yeux légèrement bridés (f^o 347) se retrouve, presque à chaque page, dans les lettres ornées⁴⁰ et dans les miniatures⁴¹. On peut y voir, soit l'influence de l'école de Fouquet, soit, plus probablement, le portrait d'une femme de l'entourage de l'artiste.

PLANCHES XV à XXIII

Les planches qui suivent sont extraites des *Très Riches Heures* du duc de Berry et de trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale (fond français 177-179, 365, 449). Elles nous serviront pour quelques comparaisons ; nous ne les décrivons donc pas en détail.



OMME beaucoup de volumes et manuscrits de la Bibliothèque, celui-ci provient de la collection que le cardinal de Neufville avait léguée au Collège de la Trinité, administré par les Jésuites⁴². Camille de Neufville⁴³, gouverneur du Lyonnais depuis 1646 et archevêque de Lyon durant quarante ans (1653-1693), avait rassemblé une des bibliothèques les plus belles et les plus renommées du xvii^e siècle. Il en avait confié le soin au frère du Père de La Chaize, qui, avant d'être son bibliothécaire, avait été attaché, en qualité d'écuyer, à sa maison de gouverneur du Lyonnais⁴⁴. Le P. Jacob, qui la cite en 1655⁴⁵, l'estimait riche de 4.000 volumes, mais le cardinal n'avait à ce moment que quarante-neuf ans et dut au moins la tripler. Il nous en est parvenu le catalogue estimatif, dressé par les libraires A. Cellier et L. Plaignard, en vertu d'une ordonnance de la sénéchaussée en date du 13 juillet 1693. Ce catalogue manuscrit retrouvé par Niepce⁴⁶ est aujourd'hui aux Archives départementales du Rhône⁴⁷. M. G. Guigue l'a dépouillé pour sa savante introduction au Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon⁴⁸. Les descriptions y sont d'une désolante brièveté et les rares manuscrits signalés s'y trouvent confondus avec les imprimés. Une seule mention semble pouvoir s'appliquer à notre manuscrit ; on lit au f^o 29 : *Un Missale romanum fol., écrit à la main sur du vélin, lettre gothique, figures en mignature, estimé douze livres*. C'est peu, et c'est malheureusement, à supposer que cette description vise effectivement le manuscrit 514, tout ce que nous avons trouvé concernant son origine. Rien

ne nous a permis, jusqu'ici, de remonter plus haut et de déterminer comment et à quelle époque le missel était entré dans la collection de Camille de Neufville.

Nous trouvons bien, à la messe des morts (f° 361), une petite miniature représentant une cérémonie funèbre où les draperies du catafalque portent des écussons marqués d'un meuble minuscule : de gueules, au chevron d'or, accompagné de trois besants de même, deux en chef, un en pointe. Les noms de familles correspondant à cette description héraldique n'apportent aucune lumière⁹⁹. Il est plus que probable qu'il s'agit d'armoiries de fantaisie, dessinées ici, parce que les plus simples à reproduire au pinceau dans un écusson très exigu.



ous pouvons fixer approximativement la date de transcription du manuscrit. Au f° 258, pour le 16 janvier, figure la messe des saints Bérard, Pierre, Accurse, Ajut, et Otton, qui ont été canonisés en 1481⁵⁰. Le manuscrit est donc postérieur à cette date. L'examen du costume, dans les miniatures, renforce cette indication.

Nous voyons, en effet, que les femmes ne portent plus le hennin, qui a disparu entre 1475 et 1480, et qu'elles ont adopté, au lieu des hauts atours, le chaperon et les simples coiffes qui correspondent aux règnes de Charles VIII et Louis XII. A la même époque, le décolletage en pointe fait place à un décolletage plus discret de forme carrée. Ces détails sont très visibles sur les planches XIII, 1, 2 et XI, 1⁵¹. Le costume masculin correspond, lui aussi, parfaitement à cette époque. Le soulier à la poulaine a disparu en même temps que le hennin et a été remplacé par le soulier à bouts carrés usité sous Charles VIII, mais qui n'est pas encore le soulier à bouts ronds et renflés ou à *pied d'ours*, dont la mode commence sous Louis XII pour devenir générale sous François I^{er}. En même temps que ces souliers, les vêtements courts mais amples et flottants comme le paletot d'un des serviteurs du banquet de Janvier ou la jaquette du maître d'hôtel, les chausses bariolées (pl. I) donnent bien la ligne générale du costume masculin avant Louis XII. Enfin l'équipement militaire est celui des premières guerres d'Italie ; nous n'y voyons pas encore

le sayon de Louis XII, mais les souliers ronds, les salades à vue coupée, les armures richement ornées qui commencent dès le règne précédent⁵². L'ensemble de ces indications permet de situer la transcription du manuscrit sous le règne de Charles VIII, à une date comprise entre 1483 et 1495.



QUEL est l'auteur des miniatures? Le manuscrit, avons-nous dit, n'est pas daté et, ce qui arrive plus souvent encore, n'est pas signé. La recherche des signatures d'enlumineurs est pleine de périls. Les spécialistes les plus avertis comme le comte Durrieu, le comte A. de Laborde et M. Henry Martin ne s'aventurent sur ce terrain qu'avec une extrême prudence⁵³. Nous avons bien trouvé, nous aussi, des inscriptions au courant de notre manuscrit, sur la frise de la salle où le Christ apparaît à Thomas (pl. XII, 3), sur les côtés de la piscine probatique, ou sur la collerette de certains personnages⁵⁴. Mais il faut reconnaître que ces lettres sont sans grande signification et que leur assemblage ne vise qu'à un effet ornemental. Ce procédé se retrouve d'ailleurs dans des manuscrits de l'école de Tours et de Bourges⁵⁵. Vouloir, à tout prix, y trouver un sens serait s'exposer à de singuliers mécomptes⁵⁶. Il ne nous reste donc que la comparaison avec les miniatures d'autres manuscrits, attribués, avec certitude ou avec de grandes probabilités, à un artiste connu. Ces rapprochements de technique picturale comportent une part certaine de subjectivisme et ils ne peuvent jamais tenir lieu de preuve extrinsèque. Ils permettent cependant des rapprochements, des groupements provisoires qu'une découverte heureuse peut un jour sanctionner.

Au surplus le manuscrit 514 a déjà été, grâce à cette méthode, attribué à Jean Colombe de Bourges. Le Sénecal le cite comme tel sans discussion; l'abbé Leroquais s'appuie pour cela sur l'autorité du comte Durrieu, et enfin un érudit de Bourges, M. le colonel Chenu, dans deux articles qui apportent une excellente contribution à l'étude des œuvres de Jean Colombe, renforce cette opinion, grâce à des comparaisons très convaincantes. M. Van de Putt pencherait plutôt pour l'atelier de Jean de Montluçon⁵⁷.

Il est certain que ces miniatures se rattachent à tout un groupe d'œuvres semblables que l'on a appelé l'école de Berry, qui n'est elle-même que partie

d'une école plus large englobant la Touraine et le Bourbonnais. L'influence de Fouquet y est prédominante. Des sujets traités, de la composition, des types, du paysage et des architectures se dégage une impression de réelle homogénéité. C'est ainsi que M. Van de Putt a très pertinemment montré les grandes ressemblances qui existent entre l'œuvre de Jean Colombe dans les *Très Riches Heures*, celle de Jean de Monluçon dans le manuscrit 438 de l' Arsenal, et celle des enlumineurs anonymes du Monypenny Breviary⁵⁸.

Quelques indices permettent de situer notre manuscrit dans la région du centre et plus particulièrement dans celle de Bourges. Tout d'abord une disposition spéciale de la vigne dans les miniatures de Mars (pl. II) et surtout de Septembre (pl. V). Elle se présente très basse, presque couchée; les vendangeurs, pour cueillir le raisin, sont obligés de se courber jusqu'à terre. C'est la vigne rampante, la *vitis humilis* des Anciens, dont la tradition s'est conservée au centre de la France et particulièrement dans les « chaintres » de Touraine⁵⁹. Ensuite, et bien que l'identification en soit difficile à établir avec rigueur, certains paysages traités semblent se rapporter aux environs de Bourges. C'est ainsi que le château figurant à la miniature des semailles (mois d'août, pl. IV) représenterait Mennetou-sur-Cher et la petite ville, à gauche, de l'autre côté de la rivière, Villefranche-sur-Cher, qui est, en réalité, à 7 km. de Mennetou en aval. Le colonel Chenu, depuis longtemps spécialisé dans l'étude des représentations iconographiques des monuments et des paysages berrichons, donne cette identification comme vraisemblable sans plus⁶⁰. Ce sont également des réminiscences de Mehun-sur-Yèvre que nous trouvons dans l'entrée à Bethléem (pl. X, 1). Le château de Mehun, déjà représenté par Pol de Limbourg dans les *Très Riches Heures*, l'est également dans le Monypenny Breviary et à trois reprises dans le Romuléon de la Bibliothèque Nationale, dont la facture est identique à celle de notre manuscrit⁶¹. La seconde tour à partir de la droite, qui s'érige, flanquée de ses hautes cheminées, à l'entrée de la petite ville au-dessus de deux étroites maisons, a en effet une silhouette très particulière et rappelle étrangement celle qui figure sur les autres représentations du château de Mehun⁶².

Si les deux ressemblances que nous avons pu signaler, grâce à l'obligeance érudite de M. Chenu, ne sont pas décisives et prêtent à discussion, elles indiquent tout au moins que les architectures et les sites des environs de

Bourges étaient familiers à notre miniaturiste, soit qu'il les connût réellement, soit qu'il les eût vus peints sur les manuscrits qu'exécutaient les ateliers voisins du sien. L'une et l'autre hypothèse sont en faveur d'une origine berrichonne de l'artiste mais l'examen de son style et la comparaison avec d'autres manuscrits nous permettront de préciser un peu ces données incertaines.



QUELQUES caractéristiques s'imposent dès l'abord. Les ciels intenses qui se dégradent progressivement en touchant l'horizon où se profilent des lointains bleutés, collines dénudées ou couronnées de ruines; la profusion des eaux: lacs sillonnés de barques, lentes rivières où tremblent les murailles des villes fortes, ruisseaux alimentés de sources fraîches, douves enserrant des châteaux; rochers au profil bizarre; une façon large et particulière de traiter les feuillages, à petites touches claires soulignées de touches plus sombres; la prédilection de l'artiste pour d'imposantes masses architecturales; l'emploi à profusion de rehauts d'or qui durcissent les ciels et raidissent les plis des vêtements; un coloris vigoureux, aux oppositions brutales, où domine le rouge groseille et parfois un jaune franc assez rare; telles sont les remarques qui viennent au premier examen.

Nous constatons aussi que la perspective est, en général correcte pour l'époque. Les miniatures du calendrier, surtout, en donnent de bons exemples. Le groupement des foules n'est pas inhabile et la composition des scènes révèle une certaine maîtrise du dessin. On pourrait cependant reprocher à notre artiste la monotonie de son décor; ses invariables collines bleues, ses châteaux trop fréquents deviennent vite lassants.

Mais les indéniables qualités que nous avons relevées lui font défaut quand il s'agit de peindre des personnages. Les visages d'hommes, ceux des paysans principalement, sont aplatis, et d'expression bestiale. Les seigneurs et les bourgeois ne jouissent d'ailleurs pas d'un traitement de faveur avec leurs nez droits et leurs yeux à fleur de tête. Le miniaturiste fige ses personnages en des attitudes raides, maladroitement et sans grâce et certaines anatomies se révèlent plus que douteuses (v. le Christ de la pl. XII, 3).

En examinant les visages de plus près, dans les lettres à figures surtout, on

remarque qu'ils sont faits d'après une technique assez particulière qui s'apparente au pastel. Le modelage est obtenu à l'aide de petits traits parallèles et la loupe permet de distinguer une trame allongée formée, le plus souvent, de rouge, de bleu et de blanc. Exagérée dans certaines petites miniatures plus négligées, qui ne sont certainement pas l'œuvre du chef d'atelier, cette facture donne des visages brutalement barrés, parfois noircis de hachures grossières. La tête de Christ inscrite dans une lettre B (pl. XII, 4) montre nettement le procédé qui, plus ou moins accentué, est constant dans notre manuscrit. Ajoutons enfin que les prunelles des yeux sont toujours gouachées.



Les caractéristiques que nous venons de résumer se retrouvent identiques dans un groupe de manuscrits, dont l'un est célèbre et a trouvé, dans le comte Paul Durrieu, le plus autorisé des commentateurs. Il s'agit des *Très Riches Heures du Duc de Berry*, peintes par Pol de Limbourg et ses frères et terminées, trois quarts de siècle après, par un enlumineur que le comte Durrieu identifie avec Jean Colombe de Bourges⁶⁵. L'argumentation de M. Durrieu est des plus convaincantes. Elle s'appuie sur le caractère nettement tourangeau des miniatures de la seconde main et sur la présence des armes de Savoie dans l'une de ces miniatures. Un seul enlumineur connu réunissait ces conditions : il était de Bourges et avait travaillé pour le duc de Savoie. Les *Très Riches Heures* peuvent donc servir de point de comparaison initial ; c'est autour d'elles qu'il convient de grouper, avec le Missel 514, les manuscrits de même facture signalés par M. Durrieu, et ceux que le colonel Chenu propose d'y joindre.



De la vie de Jean Colombe de Bourges, le peu que nous savons a été exposé par M. Durrieu⁶⁴. Jean était probablement le frère du sculpteur Michel Colombe et de l'enlumineur Philippe Colombe dont nous ne connaissons que le nom⁶⁵. Sa présence à Bourges, entre 1464 et 1484, est attestée par des documents du fonds du chapitre de Saint-Pierre le Puellier⁶⁶ et par une lettre de sa protectrice, Charlotte de Savoie, qui écrivait entre 1469 et 1479, au sieur du Bouchage :

« Monsieur du Bochaige j'ay ung pouvre enlumineur à Bourges, nommé Jehan Colombe, par plusieurs foiz ay escript et prié à ceulx de la ville que en ma faveur ilz le tensissent exempt des charges de ladite ville; ce neantmoins ilz le contraignent de faire le guet et la porte par quoy il ne peut vacquer en mes affaires⁶⁷ ». C'est très probablement la reine Charlotte, seconde femme de Louis XI, qui dut recommander Colombe à son neveu Charles I^{er}, duc de Savoie⁶⁸. Celui-ci lui fait expédier à Bourges, le 31 août 1485, une somme de 25 écus d'or, au coin du roi, pour un livre d'Heures qu'il lui avait commandé⁶⁹ et, par lettres patentes du 3 juin 1486, le nomme son valet de chambre et enlumineur⁷⁰. Jean Colombe aurait vécu jusqu'en 1526 ou jusqu'en 1530, mais ce n'est là qu'une conjecture⁷¹.



UNE comparaison, même superficielle, entre les miniatures des *Très Riches Heures* et celles du missel, fait apparaître d'étonnantes ressemblances. Il est difficile de n'être pas frappé, tout d'abord, par certaines similitudes de composition.

Ainsi la fuite en Égypte est traitée de même façon dans notre manuscrit (pl. X, 4) et dans le manuscrit de Chantilly (pl. XV), à ceci près qu'elle est inversée dans l'un par rapport à l'autre et que la première, plus réduite, représente, soit l'esquisse destinée à être reprise ultérieurement avec plus de fini, soit encore une réminiscence un peu lâchée. Cependant, ici et là, Joseph porte un costume identique; d'un même geste, il incline la branche du dattier pour en faire tomber les fruits dans les pans du manteau que lui présente Marie, pareillement déhanchée. Cette ressemblance est peut-être plus frappante encore dans les deux couronnements de la Vierge, bien que, là aussi, notre miniature plus petite (pl. XII, 1) soit sensiblement moins soignée que celle des *Très Riches Heures* (pl. XVI). Il est difficile de pousser plus loin l'identité de composition, sinon d'exécution. Même disposition du trône drapé d'une étoffe d'or et baignant, comme les personnages, dans un rouleau de nuages; même représentation du Christ (sans couronne dans le 514), la main sur le globe, de la Vierge, aux mains croisées, des archanges à gauche (sans auréole dans le 514), des bienheureux à droite, des Docteurs devant, des auréoles superposées en retrait comme des pièces d'or. Si maintenant nous

comparons la Résurrection des *Très Riches Heures* (pl. XVII) avec celle du Missel (pl. IX) nous observons encore des similitudes très remarquables. Elles apparaissent dans la physionomie du Christ, avec ses yeux bridés et sa barbe à double pointe, dans sa pose, dans la disposition de son linceul. Sur les deux miniatures nous retrouvons l'ange à la figure et aux mains écarlates, et ces guerriers qui, renversés à terre dans leurs lourdes armures, évoquent irrésistiblement l'image d'un tas grouillant de crustacés. Comment ne pas remarquer également, en rapprochant le martyr du saint André de Chantilly (pl. XVIII) de notre Résurrection (pl. VIII), ce cavalier, au premier plan de droite, coiffé, en l'une et l'autre miniature, d'un turban, l'armure recouverte d'un manteau bleu, le visage levé vers le supplicié, le pied pareillement posé dans l'étrier, et armé d'un long éperon incliné vers le haut. Les deux représentations sont identiques, au point qu'on pourrait admettre l'existence d'un plastron commun.

Les détails renforcent cette impression d'indéniable ressemblance. Le procédé de modelage, à petits traits parallèles; est le même, le coloris également, avec ses teintes vigoureuses, le bleu intense des ciels, les rehauts d'or et la prédominance d'un rouge-groseille qui avait frappé le comte Durrieu. Ces ressemblances s'étendent au paysage, aux intérieurs, aux types, aux costumes. Il serait fastidieux de les énumérer longuement puisque le simple rapprochement entre les reproductions que nous donnons des *Très Riches Heures* (pl. XV à XIX) et celles du Missel de Lyon (pl. I à XIV), les rendent patentes. Nous ne noterons que les plus évidentes : les rochers abrupts du sermon sur la montagne (pl. VII) sont l'exacte réplique de ceux de la fuite en Égypte (pl. XV) les deux résurrections (pl. IX et pl. XVII) se profilent sur les mêmes châteaux forts ; les feuillages, les arbustes sont traités de façon identique (calendrier et pl. VII pour le missel, pl. XV et XVIII pour les *Très Riches Heures*); jusqu'aux carreaux argentés de la boulangerie, surmontant des volets intérieurs (pl. VI) que nous retrouvons dans la petite miniature où le roi David envoie à Uri l'ordre de se rendre aux avant-postes (pl. XIX, 1). Dans les vues d'intérieur les lits sont drapés de même façon⁷². La curieuse gloire du Christ (pl. XIII, 4) figure à Chantilly au baptême de Jean-Baptiste⁷³ avec le halo orangé, les rayons et l'orbe d'or. Il suffit de rapprocher les visages féminins de la Fuite en Égypte (pl. XV), de l'Éducation de la Vierge, de la Présentation au Temple (pl. XIX, 2, 3), de ceux de Lyon dans l'Entrée à Bethléem,

Suzanne et les vieillards (pl. X, 1, 2); l'Annonciation (pl. XII, 2), et le profil de femme qui revient si souvent au cours du missel (pl. XIV, f^o 347), pour admettre que si les deux manuscrits n'ont pas été peints par un seul et même artiste ces ressemblances trahissent, tout au moins, un atelier commun d'origine⁷⁴.



MAIS le Missel de Lyon n'est pas le seul manuscrit à offrir avec les *Très Riches Heures* d'étonnantes ressemblances. Le comte Durrieu avait déjà signalé, et fortement attribué à Jean Colombe, quatre manuscrits de la Bibliothèque Nationale⁷⁵: une *Vie du Christ*, enluminée pour Louis, bâtard de Bourbon, comte de Roussillon (fonds français 177 à 179); le *Livre des Douze périls d'Enfer*, manuscrit provenant de la reine Charlotte de Savoie⁷⁶ (fonds français 449); les *Passages d'Outremer* de Sébastien Mamerot, probablement pour Louis de Laval⁷⁷; le *Romulëon* de Sébastien Mamerot, probablement pour Louis Malet de Graville, amiral de France (fonds français 364-65).

Les *Heures de Laval* (fonds latin 920) que Durrieu propose d'ajouter à cette liste, pour quelques miniatures, ne sont certainement pas de la même main que les *Très Riches Heures*, le Missel de Lyon et les quatre manuscrits énumérés. Une certaine parenté d'inspiration s'y révèle, les types féminins, surtout, ressemblent beaucoup aux nôtres, mais le modelé des visages est trop différent, la facture générale trop achevée, pour qu'on puisse rapprocher ces miniatures, dérivant plus immédiatement de Fouquet, de celles de notre groupe.

Au contraire nous retrouvons, dans les quatre manuscrits de la Bibliothèque Nationale les procédés, le coloris, les types que nous avons essayé de dégager pour le Missel 514 et les *Très Riches Heures*.

Les deux reproductions que nous donnons de la *Vie du Christ* (pl. XX et XXII) nous dispenseront d'insister longuement sur la parenté qui unit ces miniatures à celles de notre manuscrit. Une simple confrontation entre les trois Résurrections, celle de Lyon (pl. IX), celle de Chantilly (pl. XVII) et celle de Paris (pl. XX) sera plus éloquente que les descriptions les plus étendues: on y voit le même Christ, le même ange écarlate, les mêmes guerriers gigotant dans leurs armures, les mêmes fonds de châteaux, de collines et

d'eaux paisibles. Si, d'autre part, nous avons choisi la pêche miraculeuse de la *Vie du Christ* (pl. XXII), c'était pour montrer une curieuse analogie avec celle de nos miniatures où le Christ marche sur les flots (pl. XIII, 3). Dans les deux scènes, les vagues sont figurées d'une façon très particulière en forme d'accent circonflexe. Cette Pêche miraculeuse nous montre aussi un groupement des foules identiques à ceux qu'affectionne l'artiste du Missel de Lyon : personnages à bonnets ronds, à longues robes flottantes, les bras croisés ou levés en signe d'admiration. Deux de nos miniatures, le Martyre de sainte Catherine (pl. XI, 1) et le Sermon sur le lac de Genezareth (pl. XIII, 4) permettent de s'en rendre compte. Des quatre manuscrits de la Bibliothèque Nationale c'est celui qui offre avec le nôtre les analogies les plus frappantes, à cause de la communauté des sujets traités, relatifs, tous les deux, à des épisodes du Nouveau Testament. Le Christ, personnage principal, y est représenté presque à chaque page, avec les yeux bridés et gouachés, l'auréole à quatre branches, la robe couleur prune violacée, rehaussée d'or, caractéristiques devenues familières lorsqu'on feuillette le Missel de Lyon⁷⁸.

Le *Livre des douze périls d'Enfer* provient de la reine Charlotte de Savoie, protectrice de Jean Colombe. Cette coïncidence est d'autant plus intéressante à noter, que le manuscrit offre avec les *Très Riches Heures*, des ressemblances aussi marquées qu'avec le Missel de Lyon. Le rapprochement des têtes de femmes que donne notre planche (pl. XXIII) avec celles du manuscrit 514, surtout parmi les initiales (pl. XIV, f^o 62, f^o 347, f^o 171 v^o et dans le manuscrit, *passim*) est très suggestif. Le colonel Chenu a écrit sur les *Passages d'Ou-tremer* une excellente étude, accompagnée de quatre reproductions⁷⁹. Il y montre les étroites relations de facture qui unissent ce manuscrit aux *Très Riches Heures* et à notre Missel. Nous n'y reviendrons pas.

Le *Romuleon* va nous apporter des indications plus intéressantes encore. Nous n'en donnons qu'une reproduction (pl. XXI) car celle-ci résume admirablement quelques-uns des traits que nous retrouvons tout au long du manuscrit. Pour qui a observé attentivement les types féminins du manuscrit de Lyon, il est tout à fait frappant de les voir ici rigoureusement identiques. Les deux femmes du premier plan, avec leurs longs cheveux dénoués, leur front bombé et leur regard en coulisse, nous les retrouvons en Suzanne (pl. X, 2), dans la Vierge de l'Annonciation (pl. XII, 2) et dans la tête qui orne une

lettre S (pl. XIV, f° 347). Les femmes à turban figurent dans plusieurs scènes de prédication du Missel 514⁸⁰ et dans quelques initiales ornées (pl. XIV, f° 62). Quant à la foule des hommes en longues robes nous l'avons déjà signalée, ainsi que la bordure rouge et or. Mais ce très beau manuscrit, enluminé avec le plus grand soin, offre, en outre, deux particularités. La première n'a pas échappé à la sagacité du comte Durrieu. A la miniature du f° 14 v°, on peut lire, sur la bordure d'un vêtement *temps perdu pour Colombe*⁸¹. De son côté, le colonel Chenu a découvert, en grandes capitales, sur le bord d'une tente, le mot *Molbeco*. Étant donnée l'inscription qui précède, il n'y a aucune témérité à voir dans Molbeco l'anagramme de Colombe⁸². Le Romuléon serait donc le premier manuscrit connu signé de Colombe. Sans y voir une preuve décisive, il faut admettre que ces inscriptions renforcent singulièrement, pour le groupe de manuscrits que nous venons de présenter, la thèse de l'attribution à Colombe.

Il faut très probablement ajouter à ces six manuscrits un livre d'Heures de la collection privée du comte Durrieu. Nous n'en pouvons juger que par une miniature représentant sainte Catherine⁸³. Dans la mesure où la comparaison est possible entre une reproduction et des originaux, cette miniature semble offrir toutes les caractéristiques de celles que nous avons décrites et rapprochées.

M. Van de Putt, dans sa remarquable étude sur le Monypenny Breviary, a insisté sur la ressemblance qui existerait entre la Crucifixion du Monypenny et celle de Lyon⁸⁴. Elle est assez lointaine, et ne se justifierait que par une certaine analogie dans la composition. Mais les costumes, et surtout les expressions des visages sont essentiellement différents. Trop différentes aussi s'avèrent les miniatures d'un livre d'Heures de l'Arsenal, n° 438, signé Jean de Montluçon, pour pouvoir être rapprochées de celles du Missel de Lyon. M. Van de Putt qui n'a connu celles-ci que par les reproductions qu'en a données l'abbé Leroquais⁸⁵ n'a pu comparer le coloris. Les Heures de l'Arsenal offrent des noirs, des rouges et des verts francs que nous n'avons rencontrés dans aucun des manuscrits de notre groupe. De plus les scènes du calendrier relèvent d'une composition tout autre. Le paysage qui tient une si grande place dans le Missel de Lyon, est ici nettement sacrifié aux personnages, proportionnellement beaucoup plus importants. Les thèmes diffèrent aussi pour

chaque mois. En février deux personnages se chauffent au feu ; avril représente un jeune seigneur solitaire tenant une fleur dans chaque main ; en août a lieu le battage du blé ; décembre tue le porc. Les fonds ne sont que grossièrement indiqués ; l'artiste représente des types féminins très dissemblables et surtout une série de vieillards au nez busqué, aux lèvres épaisses, avec des barbes blanc-bleuté encadrant des visages brique, qui ne figurent pas dans nos manuscrits. Enfin les lettres ornées sont presque toutes en camaïeu brun rehaussé d'or.

Mais c'est avec raison que M. Van de Putt relève un certain nombre de caractères généraux qui apparentent les manuscrits du Centre et particulièrement ceux de l'École de Bourges. Il signale, notamment, l'emploi des encadrements à colonnades que nous retrouvons à chaque page dans le *Monypenny Breviary*, dans certaines miniatures des *Très Riches Heures* (pl. XV, XVI, XVII) et dans les *Douze périls d'Enfer* (pl. XXIII). Il ne faut pas oublier, en effet, que Jean Colombe, Jean de Montluçon, Jean Perréal, avaient leurs ateliers à Bourges dans la même rue Porte-Jaune³⁶. C'est là un élément à retenir pour une étude d'ensemble de l'école de Bourges, étude qui mériterait d'être tentée.



L faut conclure. Les éléments que nous avons donnés, date approximative, caractère berrichon de l'œuvre, ressemblances frappantes avec certains manuscrits connus, permettent-ils d'attribuer formellement les enluminures du *Missel de Lyon* à Jean Colombe ? Nous ne le croyons pas.

Sans doute, rien dans les dates ne s'opposerait à ce que Jean Colombe en fût l'auteur. Une indication du calendrier et l'examen des costumes nous ont amené à placer l'exécution de l'ouvrage entre 1483 et 1495. Or les archives de Bourges nous montrent Jean Colombe habitant la ville en 1485, et il aurait encore vécu dans les premières années du xvi^e siècle. D'un autre côté nos miniatures offrent des ressemblances de facture vraiment singulières avec celles des *Très Riches Heures*, dont l'attribution à Colombe n'a pas encore été réfutée, et avec celles du *Romuléon* qui semble bien signé.

Malgré tout, ni ces éléments pris en particulier, ni même leur somme ne peuvent tenir lieu de la preuve objective qu'apporteraient, par exemple, une

note manuscrite dans le volume ou une pièce d'archives très explicite. Tout ce que nous pouvons dire c'est que le manuscrit a vraisemblablement été peint par un artiste de la région de Bourges, artiste dont la manière se rapproche étrangement de celle de Jean Colombe, et qu'il n'y a pas d'impossibilité à ce que cet artiste ait été Jean Colombe, tout au moins pour les miniatures les plus importantes. Car il faut séparer le calendrier, les grandes pages, quelques petites scènes plus soignées comme l'Entrée à Bethléem, l'Annonciation, Suzanne et les vieillards et le Christ de majesté, d'un grand nombre d'autres petites miniatures où les procédés du chef d'atelier sont rendus de façon plus grossière. Il était constant qu'un enlumineur livrât à ses collaborateurs l'exécution des peintures et des lettres secondaires. Il suffit, ici, de comparer les miniatures de la fin du volume, la messe des morts notamment (f° 361) à l'entrée à Bethléem pour en être convaincu.

Quoi qu'il en soit, ce manuscrit révèle, dans la hiérarchie artistique, un excellent artiste de second ordre. S'il s'agit de Jean Colombe, quelques-unes de ces pages, celles du calendrier surtout, les grandes peintures du Romuléon, de la Vie du Christ et des Passages d'Outre-mer lui mériteraient une sorte de réhabilitation. Sa malchance, dont il se relèvera difficilement, a été d'achever les *Très Riches Heures* et de supporter pour toujours le voisinage écrasant du joyau des frères de Limbourg. Il serait injuste de le juger par rapport à une œuvre d'exception. M. Louis Gillet a beau jeu, en comparant l'une et l'autre manière, de traiter notre berrichon de « bousilleur », d'incriminer son « clinquant d'aurores et de couchants, ... crûment observés et grossièrement rendus » et de lui reprocher le manque de simplicité de ses personnages⁸⁷. Il ne faut pas oublier que Colombe travaillait quelque soixante-dix ans plus tard que les Limbourg. Le xv^e siècle finissant avait perdu le secret de ces teintes fondues, infiniment délicates, qui font le charme du manuscrit de Jean de France et des œuvres de Fouquet. L'évolution vers un réalisme plus grand ne s'arrêtera plus et se confondra bientôt avec la décadence totale d'un art délicieux. Mais ces miniatures du missel franciscain sont-elles encore des miniatures? N'annoncent-elles pas plutôt la peinture, un art plus indépendant de son objet qui était l'illustration du livre, plus dégagé des formules traditionnelles? Certaines de ces peintures sont de véritables petits tableaux : il y a, par exemple, dans la fenaison (pl. III), une ampleur aérée, une immensité d'horizons tout à fait

remarquables; dans la taille de la vigne (pl. II), une charmante impression de nature engourdie, d'eau circonspecte et lente; le paysage de neige, en février, avec la petite ville toute blanche, est plein de fraîcheur et les scènes d'intérieurs (repas, pl. I; boulangerie, pl. VI) abondent en détails familiers. Sans doute il faut regretter la répétition des lointains bleutés et ces rehauts d'or trop généreusement distribués qui lassent rapidement. Les personnages aussi montrent, trop souvent, de disgracieux visages et leurs gestes n'ont pas toujours toute l'aisance voulue. Mais le coloris est presque partout vigoureux et franc. Beaucoup de sincérité, une honorable maîtrise de la composition, un sens souvent charmant du paysage, de belles architectures, c'est plus qu'il n'en faut pour assurer à notre miniaturiste, qu'il soit ou non Jean Colombe, un rang honorable.

Henry JOLY.



NOTES

1. LEROQUAIS (V.). *Les sacramentaires et les missels manuscrits des Bibliothèques publiques de France*. Paris, 1924, 3 vol. et 1 vol. de planches, in-4°.

2. Sur l'iconographie du calendrier voir l'excellent travail de Julien LE SÉNÉCAL : *Les occupations des mois dans l'iconographie du Moyen Age*. Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie, t. XXV, 1921-23, pp. 1-218.

L'ancien thème de janvier est celui de « Janus bifrons » (représenté en décembre, dans le Psautier de Jully, XIII^e siècle, Lyon, Ms. 539) qui se répand vers le XI^e siècle (Le Sénéc, ouv. cit., pp. 41, 70) et se poursuit jusqu'au XIV^e. Voyez le Breviari d'Amor de Matfre Ermengau, composé vers 1288 :

E sapiatz que hom figura
Janvier en la penchura
an doas caras per figurar
que al issir e al intrar
del an doblamen agara...

miniature, et texte (Ms. Bibl. de Lyon 1531 : milieu du XIV^e s., fo 39, col. 2).

Il est peu à peu remplacé par un personnage mangeant et se chauffant, représentation qui apparaît dès le XIII^e siècle (Le Sénéc, ouv. cit., pp. 69, 97 ; Ms. Lyon 5140, Heures du XIV^e s. ; Lyon 5135, Missel italien du XIV^e s.) Barthélemy de Glanville, dans son ouvrage *De Proprietatibus rerum*, composé vers 1350, commente ainsi l'iconographie de Janvier : « On le paingt aussi beuvant & mengant pource que adonc on a plus grant mestier de nourrissement que en aultre temps » (Incunable Lyon 452, fo 145 v^o n. c. Le Propriétaire des choses, traduit en français par Jean Corbichon et revu par Pierre Ferget. Lyon, G. Le Roy, 1485. Pellechet, n^o 83).

Aux XV^e et XVI^e siècles c'est la représentation du repas qui domine ; le feu n'est plus qu'accessoire (Mss. 1390, Missel de Lyon début XV^e s. ; 5140, Heures fin XV^e s. ; 579, Heures XVI^e s. ; 5154, Heures XVI^e s.).

3. Mss. Lyon 539 ; 1531, fo 39 v^o ; 1390. Glanville dit que février « est fait en paincture comme ungi viellart qui se siet au feu en chauffant ses piedz pource que adonc le froit est en sa vigueur » (Inc. 457, fo 146 n. c.). A partir du XV^e s. le ou les personnages sont le plus souvent attablés devant un repas : un seigneur en janvier, un bourgeois en février : Mss. Lyon 5141, 5154.

4. Chantilly, Musée Condé.

5. Planche II, mars ; pl. V, septembre et octobre ; pl. XI, 2, le semeur d'ivraie.

6. Le Sénéc, ouv. cit., p. 72. Au XIV^e s. : mss. Lyon 1351, 5135, 5140 ; au XV^e s. : mss. Lyon 1390, 5141 ; au XVI^e s. : ms. Lyon 479, 5154.

7. Le ms. de Lyon 5141 (fin du XV^e s.) représente exceptionnellement, pour avril, une femme et un seigneur se promenant à pied, le seigneur ayant un oiseau au poing.

8. Le Sénéc, ouv. cit., pp. 74, 99. Le faucon pouvait être un épervier : Ermengau, ms. Lyon 1531, fo 40, col. 1 :

E per lo mai en penchura
Es peng coma un cavalier
El ponh portan son esparvier

Glanville parle d'un « oisel » sans préciser (Inc. Lyon 452, fo 146 n. c.).

9. Aux XV^e et XVI^e siècles, cependant, apparaît parfois la tonte des moutons. Le Sénéc y voit une influence flamande (ouv. cit., pp. 128, 144). Ms. Lyon 5141. La fenaison est parfois reportée en juillet : ms. Lyon 5141, 479 ; *Très Riches Heures*.

10. Souvent aussi, au mois d'août, le paysan bat le blé. Ermengau, ms. Lyon 1351, fo 40, col. 2 :

Per que penho los penhedors
Aost coma los batedors
an lo flagel baten lor blat.

Le Sénéc, ouv. cit., p. 101 ; Ms. Lyon 539, 1390, 5140, 5154.

11. Voir plus loin p. 13.

12. Ce n'est pas une règle absolue. Au XIII^e siècle, les représentations sont plus variées, le thème n'étant pas encore fixé : Le Sénéc, ouv. cit., p. 77. Dans le Psautier de Jully (Lyon 539) le paysan, avec une gaule, fait tomber les pommes des arbres. Ermengau, ms. 1351, fo 40 v^o, col. 1 :

.... los vendemiadors
septembre los rasims trencan
e la vinha vendemian

et Glanville, Inc. 452, fo 146 vo n. c. « un vendengeur qui coppe les raisins et les met en un panier » tiennent pour le thème devenu traditionnel. Cependant Lyon 5140, 1390 et 479 représentent les semailles.

13. Au XIII^e siècle, on rencontre la glandée en octobre, Le Sénécal, p. 78. Dans les mss. Lyon 5140 (XIV^e s.) et 1390 (XV^e s.) septembre et octobre voient les thèmes habituels intervertis : septembre sème et octobre vendange. Mais aux XIV^e et XV^e siècles ce sont, en général, les semailles qui prédominent, Le Sénécal, p. 102 ; Ermengau « Octobre son blat semenan » ; Ms. Lyon 5135, 5154.

14. Comparer avec la glandée des *Très Riches Heures*, reproduite par le comte P. DURRIEU dans sa somptueuse publication du manuscrit : *Les Très Riches Heures* de Jean de France, duc de Berry. Paris, Plon-Nourrit, 1904, gr. in-4°. Pl. XI.

15. La représentation habituelle est la glandée depuis le XIV^e siècle, Le Sénécal, p. 102 ; Ermengau, fo 40 vo, col. 2 :

Per lo dephen hom novembre
En lo boscatge porcz gardan

Glanville, fo 147 n. c. « en paingture on fait ce moys comme un villain qui abat le glan des chesnes pour nourrir les pourceaulx » ; Ms. Lyon 1390, 5140, 5141, 5154.

16. Le Sénécal, ouv. cit., pp. 81, 102, 129, 146. Mss. Lyon XIII^e s., 539 ; XIV^e s. : 1351, 5135, 5140 ; XV^e s. : 1390 ; XVI^e s. : 5154.

17. On le trouve dans Lyon 5141 et, entr'autres, Arsenal 1191.

18. Matthieu, V, 1.

19. Illustration du texte « ad te levavi animam meam » à l'introit du premier Dimanche de l'Avent. Sur la fréquence de cette représentation iconographique au début des missels, voir, passim, le catalogue dressé par l'abbé LEROQUAIS : *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits...*, ouv. cit., note 1.

20. Fo 9, 14 vo, 15 vo, 17 vo etc., etc. Presque toutes les petites miniatures sont dans ce cas. V. pl. X, 3, 4.

21. Matthieu, XXI, 1-12.

22. V. plus loin, p. 13.

23. Au-dessus de la miniature : « Sabbato. Statio ad sanctam Suzannam ».

24. Propre de Sainte Catherine.

25. Matt., XIII, 24-30. V^e dimanche après l'Épiphanie.

26. Luc, XVII, 11-19. XIII^e dimanche après la Pentecôte. « Cum ingrederetur quoddam castellum ». L'enlumineur a pris, au sens littéral, castellum, qui, dans le texte de la Vulgate, signifie village.

27. ENLART, *Manuel d'archéologie française*. Paris, Picard, 1916, 8^o, t. III, Le Costume, p. 443.

28. Math., VIII, 1-13. III^e dimanche après l'Épiphanie.

29. Apocalypse, VII, 2-13. Toussaint.

30. Matt., I, 26-28. Annonciation.

31. Jean, XX, 19-31. Octave de Pâques.

32. Jean, XV, 26-27 ; XVI, 1-4. Trinité.

33. Aux Romains, VI, 3-11. VI^e dimanche après Pâques.

34. V. pl. X, 1, 4 ; pl. XII, 2 ; pl. XIII, 2.

35. Luc, XVI, 19-31. Férie V après le II^e dimanche du Carême.

36. Verset 20 « quidem mendicus nomine Lazarus... ulceribus plenus ».

37. Marc, VII, 47-56. Vigile du I^{er} dimanche du Carême.

38. Luc, V, 1-11. IV^e dimanche après la Pentecôte.

39. Enlart, *Le Costume*, p. 211 et passim. Le turban n'a ici aucune intention orientale. Nous le rencontrerons, au cours du manuscrit, porté indifféremment par des hommes, fo 79, 86 vo, 96, pl. VIII le cavalier de premier plan, planche XVIII et *Très Riches Heures* ; par des femmes fo 76, dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale 365, pl. XXI, et 449, pl. XXIII ; et par des hommes et des femmes dans une même miniature, Lyon 514, fo 228 vo.

40. Fos 23, 50, 54 vo, 58, 79, 84, 86 vo, 128 vo, 133 vo, 217, 346, etc.

41. Pl. X, 1, 2, 4 ; pl. XII, 2 ; fo 18 vo, 26 vo, 76, 93 etc.

42. Sur la garde de tous ces volumes, les Jésuites avaient fait coller une étiquette imprimée portant : Ex libris Bibliothecae quam Illustrissimus Archiepiscopus et Prorex Lugdunensis, Camillus de Neuville, Collegio S. S. Trinitatis Patrum Societatis JESU Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

Un extrait du testament se trouve au fonds Coste (ms. 1040, fo unique) : *Dans le Testament mystique de Monseigneur Camille de Neuville archevesque comte de Lyon etc, du 31 Xbre 1690, ouvert en l'audiance de la senechaussée de*

cette ville le 29 juin 1693 apert ce qui suit. Je lègue au grand collège des Jésuites de Lyon ma Bibliothèque, désirant qu'incontinent après ma mort tous mes livres qui se trouveront dans la de Bibliothèque leur soient remis, à l'exception des conciles, impression du Louvre, et de la Bibliothèque des Pères que je lègue au sieur Curtillac, curé de Neuville, en reconnaissance des peines que je luy ay donné ; priant les d. pères Jésuites de faire dire beaucoup de messes pour moy par Familté qu'ils m'ont toujours témoigné et par l'estime que j'ay toujours eu pour leur compagnie. En haut, à gauche : La minute au pouvoir de M^e Sansseigne notaire à Lyon. Le testament est reproduit intégralement par F. Z. COLLOMBET dans la Revue du Lyonnais, année 1854, sér. II, t. VIII, p. 501-516.

43. Camille de Neuville, fils de Charles de Neuville, marquis de Villeroy et d'Halincourt et de Jacqueline de Harlay, né à Rome le 22 août 1606, abbé d'Ainay en 1611, de l'Île-Barbe en 1618, fut nommé le 6 mai 1646 lieutenant général des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais. Le 27 mai 1653 il remplace Alphonse de Richelieu, frère du ministre, à l'archevêché de Lyon ; sacré le 29 juin 1654 il mourut à Lyon le 13 juin 1693.

Sur Camille de Neuville v. Germain GUICHENON, Augustin, *Vie de messire Camille de Neuville, archevêque de Lyon*. Trevoux, André Molin, 1695, in-12. — COLONIA, *Laudatio funebris illustrissimi... Camilli de Neuville...* Lugduni, sumpt. J.-B. & N. de Ville, 1693, in-4^o. — MASSILLON, *Oraison funèbre de Camille de Neuville de Villeroy*. Paris, Estienne et Hérisant, 1764. — FAILLON, *Vie de M. Demia*. Lyon, Rusand, 1829, in-8. — A. PÉRICAUD, *Notice sur Camille de Neuville...* Lyon, J.-M. Barret, 1829, in-8. — A. PÉRICAUD, *Tablettes chronologiques pour servir à l'histoire de Lyon*. Lyon, Pélagaud, 1836. — RICHARD, *Visites paroissiales de Mgr Camille de Neuville, 1654*. Revue du Lyonnais, 1899, sér. V, t. XXVII, 117. — W. POIDEBARD, J. BAUDRIER & L. GALLE, *Armorial des bibliophiles du Lyonnais, Forez, Beaujolais et Dombes*. Lyon, Siège de la Société, 1907, gr. in-8, p. 451. — BRÉGHOT DU LUT, *Mélanges*. Lyon, J. M. Barré, 1828, I, 361. — Archives hist. du Rhône, X, 341. — MORIN-PONS. *Les Villeroy*. Mém. Acad. de Lyon, 1861-62, X, 169, etc.

44. POIDEBARD, BAUDRIER et GALLE, *Armorial des Bibliophiles du Lyonnais*, p. 454.

Guy DE LA GRYE, *Portraits d'auteurs forésiens*. Lyon, Brun, 1862, 8^o; p. 361.

Saint-Simon, *Mémoires*. éd. A. de Boislisle. Paris, Hachette, 1884, IV, 253 : « La Chaise, capitaine de la porte et frère du Père de la Chaise, qui, d'écurier de l'archevêque de Lyon, dont il commandait l'équipage de chasse, lui fit cette fortune..... c'étoit un grand échalas, prodigieux en hauteur et si mince qu'on croyoit toujours qu'il alloit rompre, très bon et honnête homme ».

45. P. JACOB, *Traité des plus belles Bibliothèques publiques et particulières*. Paris, L. Chamhoudry, 1655, 8^o, appendix, p. 33, n. c. « ...sa magnifique bibliothèque, qui a près de quatre mille volumes en toutes les sciences et en diverses langues, particulièrement des livres Espagnols, lesquels sont tous richement reliez de maroquin incarnat de levant, avec les armes de ce Seigneur, qui sont un chevron à trois croix ancrées. »

46. L. NIEPCE, *Les Manuscrits de Lyon*. Lyon, H. Georg, [1879], 8^o, p. 7. Niepce a donné sur la Bibliothèque de C. de Neuville une étude plus détaillée, dont le manuscrit est aux Archives du Rhône [série I. Mélanges, s. c.] et qui n'apporte rien de nouveau : *La Bibliothèque de Camille de Neuville-Villeroy, archevêque et gouverneur militaire de Lyon et pays du Lyonnais, Forez, Beaujolais*. Montbrison, 1883, in-4^o, 34 p.

47. Série B. Fonds de la Sénéchaussée, s. c.

48. G. GUIGUE, *Introduction au catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Lyon*. Paris, Plon-Nourrit, 1900, 8^o, XLVIII p.

49. V. Th. de RENESSE, *Dictionnaire des figures héraldiques*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894, 8^o, t. III, p. 199. J. B. RIETSTAP, *Armorial général*, 2^e éd., 1884, 8^o, passim. E. OLIVIER, G. HERMAL, R. DE ROTON, *Manuel de l'amateur de reliures armoriées françaises*. Paris, Bosse, 1924, 4^o, dernières séries parues 2, 3, 4 (chevrons).

50. Ulysse CHEVALIER, *Répertoire des Sources historiques du Moyen Age*. Bio-bibliographie. Paris, Picard, 1905, 8^o, I, 533 à l'article Saint-Bérard de Carbio. *Acta S. S. Bolland.* (1643), janv. II, 62-5 (3^a, 426-9).

51. Sur la disparition du hennin et des souliers à la poulaine, v. J. Quicherat, *Histoire du costume*. Paris, Hachette, 1875, p. 285-286. VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*. Paris, Morel, 8^o; III (1872), p. 238, IV (1873), p. 339. Enlart, *ouv. cit.*, p. 269 ; sur l'adoption du chaperon : QUICHERAT, p. 337, Enlart, p. 197 ; sur le décolletage : Enlart, p. 122.

52. Sur les souliers carrés, Enlart, p. 270 ; sur le paletot et la jaquette, Enlart, p. 115 ; sur les chausses bariolées, Quicherat, p. 344 ; sur le sayon, Quicherat, pp. 346 et 347.

53. Le comte DURRIEU dans : *La miniature flamande au temps de la cour de Bourgogne*. Paris, Van Oest, 1921, gr. in-4^o, p. 11-15, résume sa longue expérience à ce sujet. Il ajoute : « Le système qui consiste, dès qu'on rencontre inscrit sur une miniature quelque chose qui ressemble à un nom ou à un prénom, à proclamer, *ipso facto*, qu'on est en présence d'une signature de l'artiste, est un système tout à fait périlleux et contraire aux règles de la saine méthode scientifique. » (P. 13.)

M. Paul VITRY se montre également très prudent. V. Bulletin trimestriel de la société archéologique de Touraine, janv.-févr. 1903 : *De quelques travaux récents relatifs à la Peinture française du XV^e siècle*, p. 42.

54. Piscine probatique, fo 51 ; collerettes, fos 87 v^o, 244, 246, 255 v^o.

55. Voir par exemple la Sainte-Catherine des Heures d'Aragon à la Bibliothèque Nationale, fo 378. La miniature est reproduite par Émile MALE, *Trois œuvres nouvelles de Jean Bourdichon* dans la Gazette des Beaux-Arts, 1902, t. XXVII, p. 191. Voir aussi, pour l'école de Bourges, le Monypenny Breviary, Tobie ensevelissant les morts, fo 330. Nous devons à l'extrême obligeance de M. VAN DE PUTT, conservateur au Victoria and Albert Museum, communication d'un grand nombre de photographies, complément de sa remarquable étude sur le *Monypenny Breviary*, Edinburgh, Neill & Co, 1922, pet. in-4^o (tiré de : *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. VI, 1922). M. Van de Putt voit dans ces inscriptions une tendance de l'époque à donner une impression de mystère (p. 86).

56. C'est ce qui est arrivé à M. de Mély, tout au moins pour un manuscrit de Lyon. Il s'agit d'un livre d'Heures de la fin du xv^e siècle qui se trouvait à la Primatiale lorsque M. de Mély l'a examiné, et qui figure aujourd'hui sous le n^o 5140 dans le fonds général des manuscrits de la Bibliothèque. Emporté par un ardeur, qui lui a valu par ailleurs de jolies découvertes, M. de Mély a voulu voir, dans quelques hachures d'ombre près de l'eau où se baigne Bethsabée, une lettre ; il a même discerné qu'il s'agissait d'un b minuscule et que B étant l'initiale du nom de Bourdichon, le manuscrit pourrait avoir été enluminé par le grand artiste tourangeau (F. DE MÉLY, *Les Primitifs et leurs signatures. Les Miniaturistes*, Paris, Geuthner, 1913, 4^o, p. 330, 331).

Or un examen attentif montre que la prétendue lettre est faite de la rencontre fortuite de trois traits d'ombre, de deux couleurs différentes, dont la ressemblance avec un b est des plus lointaines.

57. Le Sénécal, ouv. cit., p. 119. — Abbé V. LEROQUAIS, *Exposition de manuscrits à peintures du VI^e au XVII^e siècle. Catalogue descriptif*. Bibliothèque de Lyon, 1920, 4^o, p. 36-37. — *Les sacramentaires, etc.* ouv. cité, III, 231.

P. CHENU, *Note sur un manuscrit dont les illustrations sont attribuées à Jean Colombe* (Bibl. Nat. F. franç. 5594) et *Noté sur un manuscrit de la Bibliothèque de l'Archevêque Guillaume de Cambrai* dans : *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, t. XL & XLI. — VAN DE PUTT, *Monypenny Breviary*.

58. Van de Putt, ouv. cit.

59. V. le beau travail de M. Raymond BILLIARD, *La Vigne dans l'antiquité*. Lyon, Lardanchet, 1913, gr. in-8^o, pp. 356-558.

Mennetou-sur-Cher (Loir-et-Cher, arr. Romorantin, ch.-l. canton).

60. V. son article cité *Antiq. du Centre*, t. XLI, p. 254, note 4. M. Chenu a bien voulu, en outre, nous donner communication de la correspondance échangée à ce sujet, entre lui et M. Gauchery, architecte à Vierzon, qui lui avait signalé la ressemblance ; à la fin de 1922 la plus grosse tour du château était démolie, mais M. Gauchery reconnaissait formellement le corps de logis de droite et assurait, contrairement à Vallois (*Antiq. du Centre*, t. VIII, 1879, p. 119) que Mennetou était bien entouré, de tous côtés, par le Cher. M. Marcel Aubert, Professeur d'archéologie à l'École des Chartres, consulté par M. Chenu et par nous, convient « que la silhouette du château ressemble d'une manière curieuse à celle de Mennetou avant la destruction des parties hautes du château » mais conclut plutôt pour une similitude fortuite. M. Chenu fait remarquer que Mennetou était un point de passage obligé entre Bourges et Tours. V. Relation des ambassadeurs florentins en 1461 : « Le 20 décembre 1461, de Mehun nous sommes parvenus à un château appelé *Vierzon* : 10 milles, puis à un autre château nommé *Mennetou* le long duquel coule un fleuve appelé Cher : 10 autres milles et le soir nous avons couché à une ville que l'on nomme *Villefranche* ». (*Comptes rendus de la Société du Berry à Paris*, 1864-65, p. 245). Le clocher de transept de l'église de Villefranche ressemble lui aussi beaucoup à celui qui est figuré sur la miniature d'août, à gauche.

61. Reproduit pour les *Très Riches Heures* par Durrieu, pl. LVIII ; pour le Monypenny (fo 136 v^o) par Van de Putt, p. 97 ; Romuléon, Bibl. Nat., fds franç. 364, fos 60, 236 et 335.

62. Mehun-sur-Yèvre (Cher, arr. Bourges, ch.-l. canton). M. Chenu va plus loin et pense que le décor entier de la miniature représenterait l'entrée de Mehun-sur-Yèvre du côté qui regarde Vierzon. Il appuie sa démonstration sur le plan de la ville, annexé à un mémoire de M. Jouvellier sur la topographie générale de Mehun (*Mémoires de la Société historique du Cher*, 1910, t. XXIV). La grande rue, aujourd'hui rue Agnès Sorel, était bordée de constructions remontant probablement à la fin du xiv^e siècle. A l'extrémité de cette rue se trouvait précisément la place de la Halle qui figure à droite de la miniature. M. Chenu se propose de faire à ce sujet une communication à la Société des Antiquaires du Centre, communication qui paraîtra dans le Bulletin.

63. P. DURRIEU, *Très Riches Heures*, p. 103 à 114.

64. P. DURRIEU, ouv. cit., pp. 110, 111.

65. DURRIEU, p. 110. Paul VITRY, *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, Paris, 1901, pp. 345,

412. Pour M. A. de CHAMPEAUX, *Chronique des arts et de la curiosité*, 1895, p. 154, Jean et Philippe seraient, non pas les frères, mais les neveux de Michel. Aucun document ne permet de trancher la question.
66. M. GANDILHON, *Documents pour servir à l'histoire des arts à Bourges du XIV^e au XVI^e siècle*. Paris, Plon-Nourrit, 1907, 8^e, p. 9 : en 1463/64 Jean Colombe paye, avec Clément Thibault, la somme de CVII s. VI d. t. pour l'« adense » d'une maison. En 1468/69 et 1469/70, Macé Cheureau... Jehan Colombe et Pierre Marideau payent ensemble 6 livres tournois pour l'arrentement d'une maison. En 1471/72 ils font bâtir, sur l'emplacement de cette maison détruite, trois maisons qu'ils occupent jusqu'en 1483/84.
67. Biblioth. Nat. fonds français 2916, f^o 13. La lettre, adressée d'Amboise, le 11 juin, est intégralement reproduite par M. Louis THUASNE dans la *Revue des Bibliothèques*, 1904, pp. 59-62. La signature du secrétaire René Tardif permet à M. Thuasne de situer la pièce entre 1469 et 1479.
68. Charles I^{er}, dit le Guerrier, duc de Savoie (1482-1489) qui épousa en 1485 Blanche de Montferrat.
69. DURRIEU, p. 111 ; A. DUFOUR et F. RABUT, *Les peintres et les peintures en Savoie*. Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, 1870, t. XII, p. 110.
70. A. DE CHAMPEAUX, *Chronique des Arts et de la curiosité*, 1895, p. 154.
71. A. DE CHAMPEAUX, art. cit. E. GIRAUDET, *Les artistes tourangeaux*. Tours, imp. Rouillé-Ladevèze, 1885, 8^e, p. 87.
72. Comparez la planche XLV du comte DURRIEU aux f^{os} 40 v^o, 280, 300 de notre manuscrit.
73. *Très Riches Heures*, f^o 109 v^o.
74. Des comparaisons aussi convaincantes peuvent être faites entre le David de Chantilly (pl. XIX, 1 et DURRIEU, pl. XX) et les têtes de rois de notre manuscrit (f^{os} 15 v^o, 17 v^o, 22, 31, 43, 68 v^o) ; entre les têtes de morts de la scène des trois vifs et des trois morts, du cavalier de l'Apocalypse (DURRIEU, pl. XLV, XLVI) et celles du missel (pl. XIV, f^o 363 ; f^o 355 v^o, 364 v^o) ; entre les femmes à turbans de Chantilly (pl. XV) et celles du 514, dans les lettres ornées (pl. XIV, f^o 62) ou dans les scènes de prédication (f^o 76, 228 v^o) ; entre les personnages des foules, semblables dans les deux manuscrits, avec leurs bonnets ronds, leurs longues robes flottantes et leur manière d'étendre ou de croiser les bras (pl. XIII, 4 et pl. XVIII).
75. DURRIEU, *Très Riches Heures*, p. 111-112.
76. THUASNE, art. cit. *Revue des Bibliothèques*, 1904, p. 61.
77. Colonel CHENU, *Antiq. du Centre*, vol. 40, p. 2 du tirage à part.
78. Nous n'insisterons pas sur des ressemblances qu'on peut relever à chaque page. Il eût fallu reproduire presque toutes les miniatures des trois volumes de l'ouvrage et les mettre en regard des nôtres. C'est ainsi que toutes sont encadrées de la même bordure rouge sombre et or (voyez notre pl. I, en couleurs), que l'Annonciation (ms. 177, f^o 12), la Nativité (ms. 177, f^o 27), saint Pierre venant à la rencontre du Christ sur les flots (ms. 177, f^o 291 v^o), les prédications où figurent des femmes à turbans (ms. 177, f^o 99), les types féminins des Vierges folles et des Vierges sages (ms. 178, f^o 174 v^o), la Flagellation (ms. 179 ; f^o 93), Thomas touchant les plaies du Christ (ms. 179, f^o 186 v^o), la disposition des auréoles (ms. 179, f^o 217) correspondent rigoureusement aux scènes similaires de notre manuscrit.
79. *Antiq. du Centre*, vol. XL. Les reproductions sont malheureusement exécutées en simili-gravure. Dans le volume suivant, M. Chenu a redonné la miniature du f^o 19 (Prédication du pape Urbain II) en phototypie cette fois, avec une miniature de l'Apocalypse de l'Escorial, et notre miniature des Semailles (mois d'août du calendrier).
80. Folios 76, 228 v^o.
81. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1923, p. 343.
82. Colonel CHENU, art. cit. *Antiq. du Centre*, vol. XLI, p. 257.
83. Voyez communication du comte DURRIEU, *Bulletin archéologique*, 1916, p. 7, note 1.
84. VAN DE PUTT, ouvr. cit. p. 98, note 1.
85. *Exposition de manuscrits à peintures*, ouvr. cit., pl. XLVII (Crucifixion) et XLVIII (mois de février).
86. Colonel CHENU, art. cit. *Antiq. du Centre*, vol. XL, p. 4, note 2.
87. *Histoire du paysage en France*. Paris, Laurens, 1908, 8^e, p. 53.



APPENDICE

LISTE DES MINIATURES

I-XII	fo 1 à 6 v ^o	Travaux des mois (pl. I à VI).
XIII	fo 7	Sermon sur la montagne. Entrée à Jérusalem. Miniature à pleine page (pl. VIII).
XIV	fo 8	Jésus accueille les disciples envoyés par Jean.
XV	fo 9	Baptême du Christ.
XVI	fo 10	Adam et Ève dans le Paradis terrestre (pl. X, 3).
XVII	fo 11 v ^o	La Visitation.
XVIII	fo 12	La fuite en Égypte (pl. X, 4).
XIX	fo 14 v ^o	L'Annonciation.
XX	fo 15 v ^o	Le roi David, avec un château au fond.
XXI	fo 16 v ^o	L'arrivée de Joseph et Marie à Bethléem (pl. X, 1).
XXII	fo 17 v ^o	Le roi David, même château au fond mais en ruines.
XXIII	fo 18 v ^o	La Nativité. Joseph et Marie, à genoux, adorent l'enfant.
XXIV	fo 19 v ^o	Martyre de saint Étienne.
XXV	fo 21	Saint Jean écrit l'Apocalypse dans l'île de Pathmos.
XXVI	fo 22	Massacre des Innocents.
XXVII	fo 23	Messe pontificale.
XXVIII	fo 24	La Sainte Famille à Nazareth.
XXIX	fo 25	Le pape Silvestre I ^{er} , entouré de ses cardinaux.
XXX	fo 25 v ^o	La Circoncision.
XXXI	fo 26 v ^o	L'Adoration des Mages.
XXXII	fo 28	Jésus au milieu des Docteurs.
XXXIII	fo 29	Jean-Baptiste rend témoignage au Christ.
XXXIV	fo 30	Les noces de Cana.
XXXV	fo 31	Guérison d'un lépreux (pl. XI, 4).
XXXVI	fo 32	Le Semeur d'ivraie (pl. XI, 2).
XXXVII	fo 35	Parabole du semeur.
XXXVIII	fo 36 v ^o	Guérison d'un aveugle.
XXXIX	fo 38	Procession dans une église (Cendres).
XL	fo 39	Imposition des Cendres.
XLI	fo 40 v ^o	Guérison du fils du Centurion.
XLII	fo 41 v ^o	Jésus enseigne ses disciples.
XLIII	fo 43	Jésus marche sur les flots (pl. XIII, 3).
XLIV	fo 45	Le Christ tenté par le Démon. Le Tentateur est vêtu d'une longue robe à collet et capuchon, il a des cornes et des pieds de plantigrade.
XLV	fo 47	Jésus chasse les vendeurs du Temple.
XLVI	fo 50	Guérison de la fille de Chanaan.
XLVII	fo 51	Le paralytique de la piscine probatique.
XLVIII	fo 52 v ^o	La Transfiguration.
XLIX	fo 55	Jésus enseigne les disciples assis.
L	fo 59	Lazare et le mauvais riche (pl. XIII, 2).

LI	fo 64 v ^o	Guérison du muet possédé.
LII	fo 66	Naamam est baigné dans le Jourdain par Élysée et guéri de sa lèpre.
LIII	fo 67 v ^o	Élysée (en costume de Carme), la veuve et les vases d'huile.
LIV	fo 68 v ^o	Les Scribes et les Pharisiens interrogent le Christ.
LV	fo 70	Jésus guérit de la fièvre la belle-mère de Simon-Pierre.
LVI	fo 71	Moïse, frappant le rocher, en fait jaillir l'eau.
LVII	fo 73 v ^o	Suzanne et les vieillards (pl. X, 2).
LVIII	fo 76	Multiplication des pains.
LIX	fo 77 v ^o	Jugement de Salomon.
LX	fo 79	Jésus, suivi des disciples, enseigne la foule assise.
LXI	fo 80 v ^o	Guérison de l'aveugle-né.
LXII	fo 83	Élysée (en Carme) ressuscite le fils de la Sunnamite.
LXIII	fo 84	Même sujet.
LXIV	fo 86	Le Christ, suivi des disciples, enseigne la foule assise.
LXV	fo 87 v ^o	Les Juifs veulent lapider Jésus au seuil du Temple.
LXVI	fo 89	Jonas entrant à Ninive.
LXVII	fo 90	Les frères de Jésus l'engagent à se rendre en Judée.
LXVIII	fo 91 v ^o	Jésus et les Pharisiens au Temple devant le portique de Salomon.
LXIX	fo 93	Marie-Madeleine oint les cheveux du Christ au repas des Pharisiens.
LXX	fo 94 v ^o	Les prêtres et les Pharisiens complotent la perte de Jésus.
LXXI	fo 96	Les princes des prêtres décident la mort de Lazare.
LXXII	fo 103	Entrée de Jésus à Jérusalem (Rameaux).
LXXIII	fo 109	Marie-Madeleine oint les pieds du Christ.
LXXIV	fo 110	La Crucifixion.
LXXV	fo 115	Complot des princes des prêtres contre Jésus.
LXXVI	fo 120	Invention de la vraie croix. Résurrection d'un mort.
LXXVII	fo 124	Jésus au Jardin des Oliviers recommande aux disciples de veiller.
LXXVIII	fo 134	Bénédictio du Cierge pascal.
LXXIX	fo 180 v ^o	Grande Crucifixion à pleine page (pl. VIII).
LXXX	fo 181	Grande Résurrection à pleine page (pl. IX).
LXXXI	fo 182	La Messe à l'autel (Offertoire).
LXXXII	fo 190	Résurrection.
LXXXIII	fo 191	Les disciples d'Emmaüs.
LXXXIV	fo 191 bis v ^o	Paul enseignant, du haut d'une chaire, la foule assise des Gentils.
LXXXV	fo 192 v ^o	Apparition de Jésus aux Apôtres, au bord du lac de Thibériade.
LXXXVI	fo 193 v ^o	Philippe, l'ange et l'Éthiopien sur le chemin de Gaza.
LXXXVII	fo 195	Apparition de Jésus aux disciples.
LXXXVIII	fo 196	Les Saintes Femmes et l'ange au tombeau de Jésus.
LXXXIX	fo 197	Thomas touche les plaies du Christ (pl. XII, 3).
XC	fo 198	Prédication du Bon Pasteur.
XCI	fo 200 v ^o	Chantres au lutrin dans le chœur d'une église.
XCII	fo 201 v ^o	Le Christ enseigne la prière aux disciples.
XCIII	fo 202 v ^o	Oraison d'Élie (en costume de Carme) pour demander la pluie.
XCIV	fo 204	L'Ascension.
XCV	fo 205 v ^o	Les disciples.
XCVI	fo 208 v ^o	Pentecôte. Descente du Paraclét sous forme d'une colombe.
XCVII	fo 210 v ^o	Le Christ communiant les disciples.
XCVIII	fo 211 v ^o	Parabole du voleur s'introduisant dans la maison.
XCIX	fo 212	Prédication de Pierre aux onze apôtres.

DEUX COPIES DU MAITRE E. S.

A LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON



ES deux estampes que nous reproduisons (pl. XXV, 2, 3) se trouvent collées à l'intérieur du plat de la reliure d'un livre d'heures de la fin du xv^e s., le manuscrit 574 de la Bibliothèque de la ville de Lyon.

La première de ces deux estampes représente une Flagellation du Christ. Le Sauveur est attaché à un pilier rond dont le chapiteau supporte la voûte d'une construction gothique. A droite, un bourreau au crâne rasé et dont les chausses sont desserrées afin de laisser plus de liberté à ses mouvements, lie les verges pour le frapper ; à gauche, un deuxième bourreau fait un geste analogue¹.

La seconde de ces gravures représente un Portement de Croix. Le Christ, pliant sous le poids de sa croix, s'avance vers la droite. Un soldat tire sur la corde fixée à la ceinture du Christ. A gauche, tout petit et vêtu d'un froc de moine, Siméon le Cyrénéen aide le Sauveur à porter l'instrument de son supplice ; debout, derrière, des soldats.

Ces deux estampes sont des gravures en taille-douce d'un métier net et délicat. Les armures des soldats du Portement de croix suffiraient à les dater du règne de Louis XI, mais il n'est pas besoin de ce détail puisque nous nous trouvons en présence de deux copies, copies contemporaines de deux des gravures de la suite de la Passion du maître E. S. ou de 1466². Ce sont les mêmes types, les mêmes gestes et exactement la même composition de scène³, avec cependant quelques variantes. La colonne de la Flagellation par exemple est plus grande dans l'épreuve de Lyon, ce qui est naturel dans une

copie libre. Les deux copies qui nous intéressent sont des copies en contre-partie ; les inscriptions encadrant les deux épreuves de Lyon, donnent seulement un aspect légèrement différent à ces deux pièces.



QUEL est l'auteur de ces copies ? Il semble bien que nous nous trouvions en présence de deux des copies en contre-partie, signalées par M. Max Geisberg⁴ comme ayant été faites par Israël van Meckenem d'après la Passion du maître E. S. Nous disons il semble, parce que les deux estampes de Lyon sont assez abîmées, certaines parties en sont détériorées ou même manquent complètement. C'est ainsi qu'il est impossible dans l'état actuel de l'épreuve de la Flagellation de Lyon de se rendre compte de l'existence ou de la non existence d'un paysage à travers la baie de droite, derrière le bourreau. La suppression de ce paysage très visible dans l'original du maître E. S. est une des caractéristiques de la copie d'Israël van Meckenem.

Dans le Portement de Croix un peu mieux conservé, nous trouvons dans la copie de Lyon, derrière le Christ, cinq soldats au lieu des sept qui se trouvent dans l'original du maître E. S. De même nous ne voyons pas la pierre qui se trouve au pied du soldat, tirant sur la corde dans l'estampe du maître E. S. et qui fut supprimée par Israël van Meckenem. Le haut de la gravure de Lyon manquant en partie, nous ne pouvons pas distinguer, il est vrai, si oui ou non, il y a des fanions aux lances des soldats. Or dans la copie d'Israël van Meckenem ces fanions visibles dans l'original du maître E. S., ont disparu.



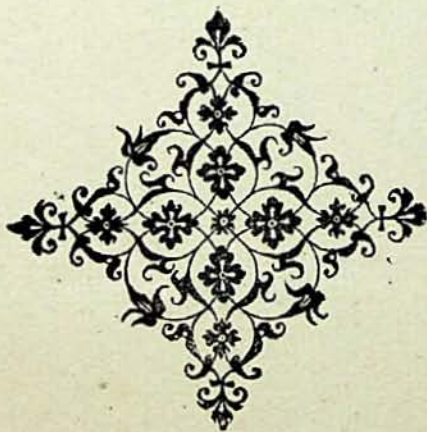
SI donc, comme nous le croyons, ces deux estampes de Lyon sont bien celles de van Meckenem, nous avons là un nouvel exemple de la diffusion extraordinaire des œuvres de ce graveur en France. Il n'est pas rare en effet de voir des estampes de ce maître orner des manuscrits français de la seconde moitié du xv^e siècle. C'est ainsi que le

livre d'heures⁵ de Jean le Bon, comte d'Angoulême, au Cabinet des manuscrits de Paris, et exécuté vers 1464, renferme douze gravures de la Passion du Christ par ce maître. De même la Passion de Notre-Seigneur, manuscrit⁶ français dédié à Anne de Bretagne, est également orné des estampes de la Passion d'Israël von Meckenem.

Peut-être serons-nous mieux renseignés un jour sur les causes de cette expansion des œuvres de ce graveur néerlandais dans notre pays. Actuellement nous ne pouvons que la constater.

P. A. LEMOISNE.

1. L'épreuve de la Flagellation de Lyon mesure, y compris l'inscription : H. 0.100. Long. 0.68 mill. — L'épreuve du Portement de Croix de Lyon mesure : 0.97 mill. Largeur 0.67 mill.
2. Le maître E. S. ou de 1466.
3. L'estampe du Portement de Croix du maître E. S. que nous reproduisons, mesure : H : 0.96 mill. L. 0.72 mill.
4. Max Geisberg : Verzeichnis der Kupferstiche Israhels van Meckenem † 1503. Strasburg, Heitz, 1905.
5. Manuscrit latin 1173.
6. Ms. français 1686, également au Cabinet des Manuscrits de Paris.



Société des « Amis de la Bibliothèque »

Messieurs :

Albert ROSSET, président.

Henri ALIBAUX

Émile BABOIN.

R. BAGUENAUT DE PUCHESSE.

Jacques BELLON.

Léon DELAROCHE.

Louis FIERE.

† *Joseph GILLET.*

Charles GILLET.

Louis GUÉRIN.

Étienne PELLETIER.

C. ROCHE DE LA RIGODIÈRE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 30 DÉCEMBRE MCMXXV, POUR
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON
ET A SES DÉPENS, PAR PROTAT FRÈRES, A MACON.



Mars (f° 2).



Avril. (f° 2 v°)



Mai (f° 3).



Juin (f° 3 v°).



Juillet (f° 4).



Août (f° 4 v°).



Septembre (f° 5).



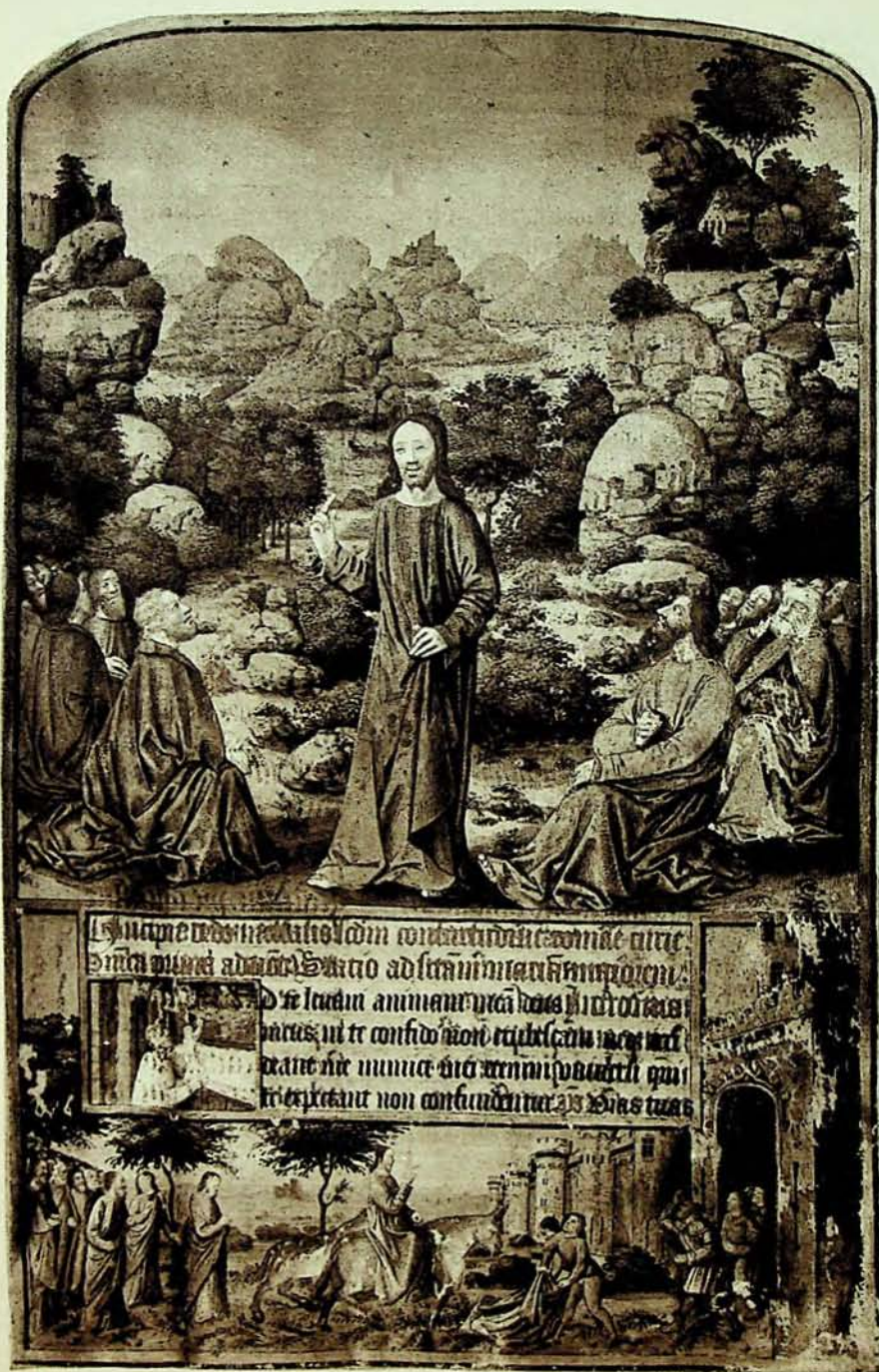
Octobre (f° 5 v°).



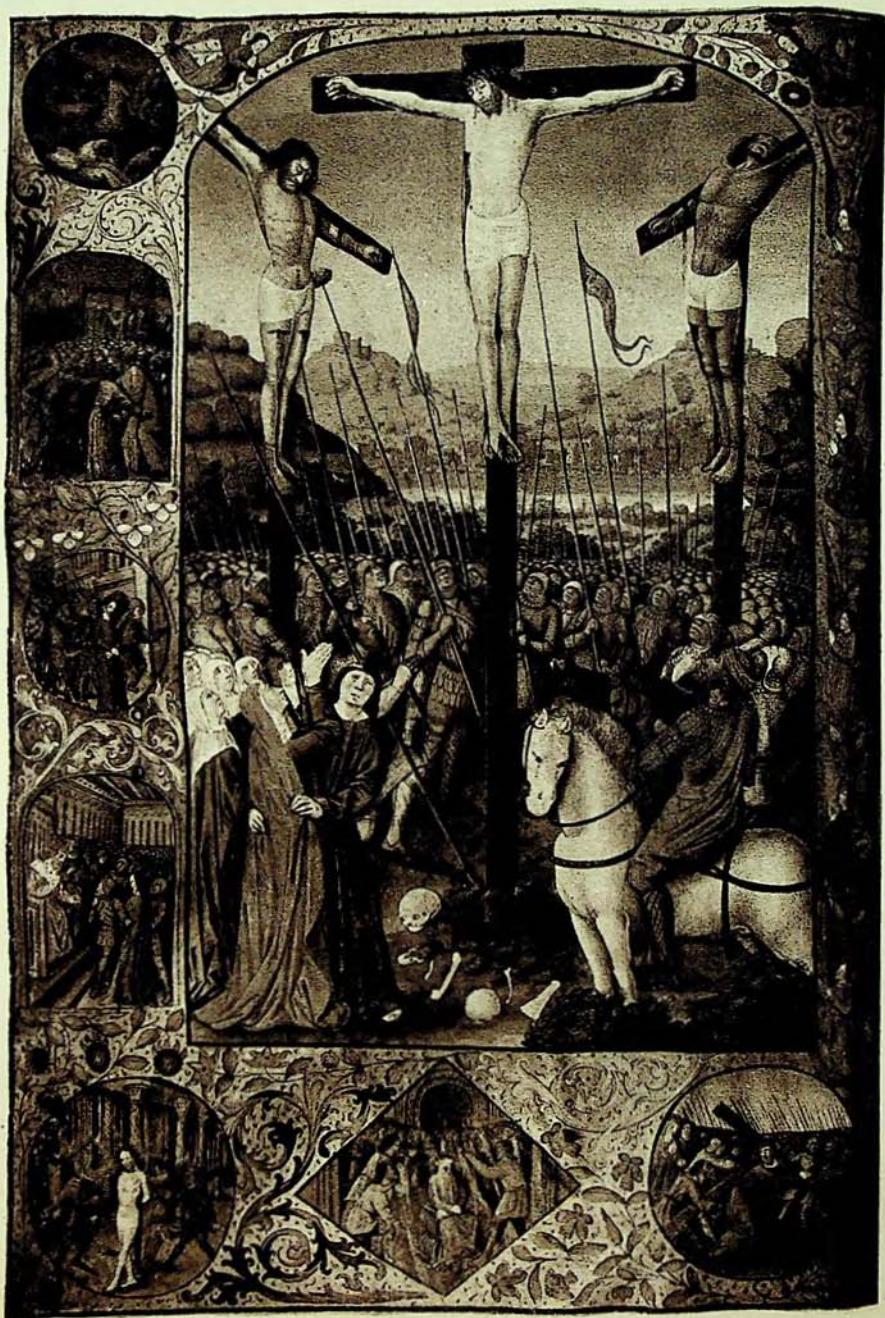
Novembre (f° 6).



Décembre (f° 6 v°).



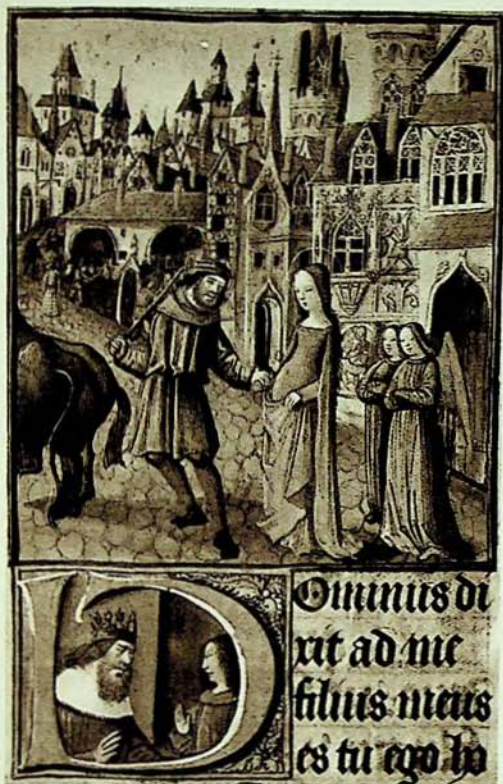
Le sermon sur la montagne. Entrée à Jérusalem (f° 7).



La Crucifixion. Scènes de la Passion (f° 180 v°)



La Résurrection. Scènes de la Résurrection (f° 181).



1. L'arrivée à Bethléem (f° 16).



2. Suzanne et les vieillards (f° 73 v°).



3. Adam et Ève (f° 10).



4. La fuite en Égypte (f° 12).



V Introitus
 Or de celis kathe-
 rine redditur: de

1. Martyre de Sainte Catherine (f° 313).



Dñica nñ. introit?
 Dorate deum os
 angeli eius: au

2. Le seneur d'ivraie (f° 32).



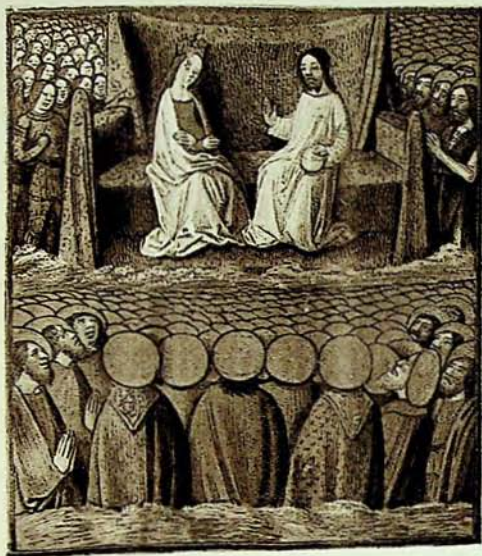
R Espice domine
 in testamentum
 tuum: et anima

3. Jésus et les dix lépreux (f° 333).



Dñica nñ. introit?
 Dorate deum omis
 angeli eius: au

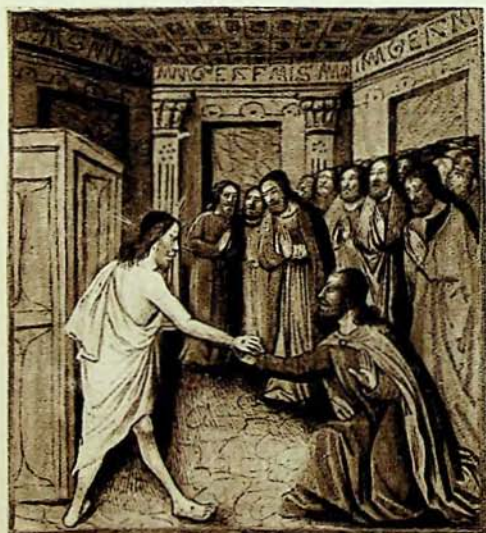
4. Guérison d'un lépreux (f° 31).



1. La Cour céleste (f° 309 v°).



2. L'Annonciation (f° 270).



3. Thomas touche les plaies du Christ (f° 197).

Intritus.
Vasi modo ge-
niti infantes



4. Christ de majesté (f° 217 v°).

Benedicta sit
sancta trini-
tas atq; indi-
uisa unitas



D Introitus.
 Omnis fortitu-
 do plebis sue: et
 protector salutarium xpi sui

1. Cérémonie du baptême (f° 225).



Deus Introitus
 in adiutorium
 meum intende:
 domine ad adiuuandū me
 festina: confundantur et re-

2. Lazare et le mauvais riche (f° 59).



3. Jésus marchant sur les flots (f° 43).



4. Sermon sur le lac de Gènesareth (f° 223).



f° 62



f° 60 v°



f° 185 v°



f° 347



f° 57



f° 242 v°



f° 260



f° 363



f° 346 v°



f° 167 v°



f° 171 v°



f° 153

INITIALES.



Ad uesperas.
Deus in adiutorium meum intende

Domine ad adiuuandum me festina.
Gloria patri et filio et spiritui sancto.



	<p>omuncla bia mea a pries. Et os meum annun</p>	<p>ciabit laudem tuam. Deus in adiuto rum meum intende.</p>
---	--	--

La Cour céleste. Chantilly. Très Riches Heures (f° 126 v°).



La Résurrection. Chantilly. Très Riches Heures (f° 182).



Martyre de Saint André. Chantilly. Très Riches Heures (F 201).



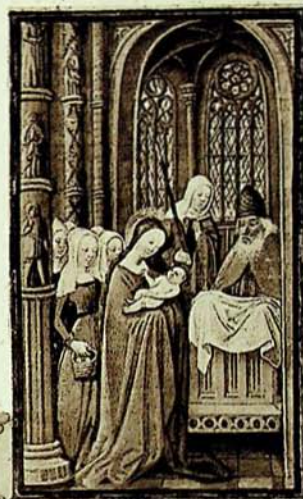
Miserere mei deus
 secundum ma-
 gnam misericordiam tuam.
Et secundum mul-
 titudinem miserationum

1. David envoie le messager à Uri (f° 67 v°).



Magnificat anima
 mea dominum.

2. Éducation de la vierge (f° 59 v°).



Nunc dimittis
 seruum tuum
 domine: secundum
 uerbum tuum in pace.
Quia uiderunt oculi

3. Présentation au Temple (f° 63 v°)



¶ Ors les iōs
pitieux et
plains dan
toisse po?
lanectume
de la passio
de ihuait

gulerement prophetaisa que
cest le iour que nre seigneur
a fait ou quel nous nous de
uons resiouyr et essestier.
Car la saison en est. ¶ Car
comme dit saint ieronyme.
Ors est le temps que la vraie

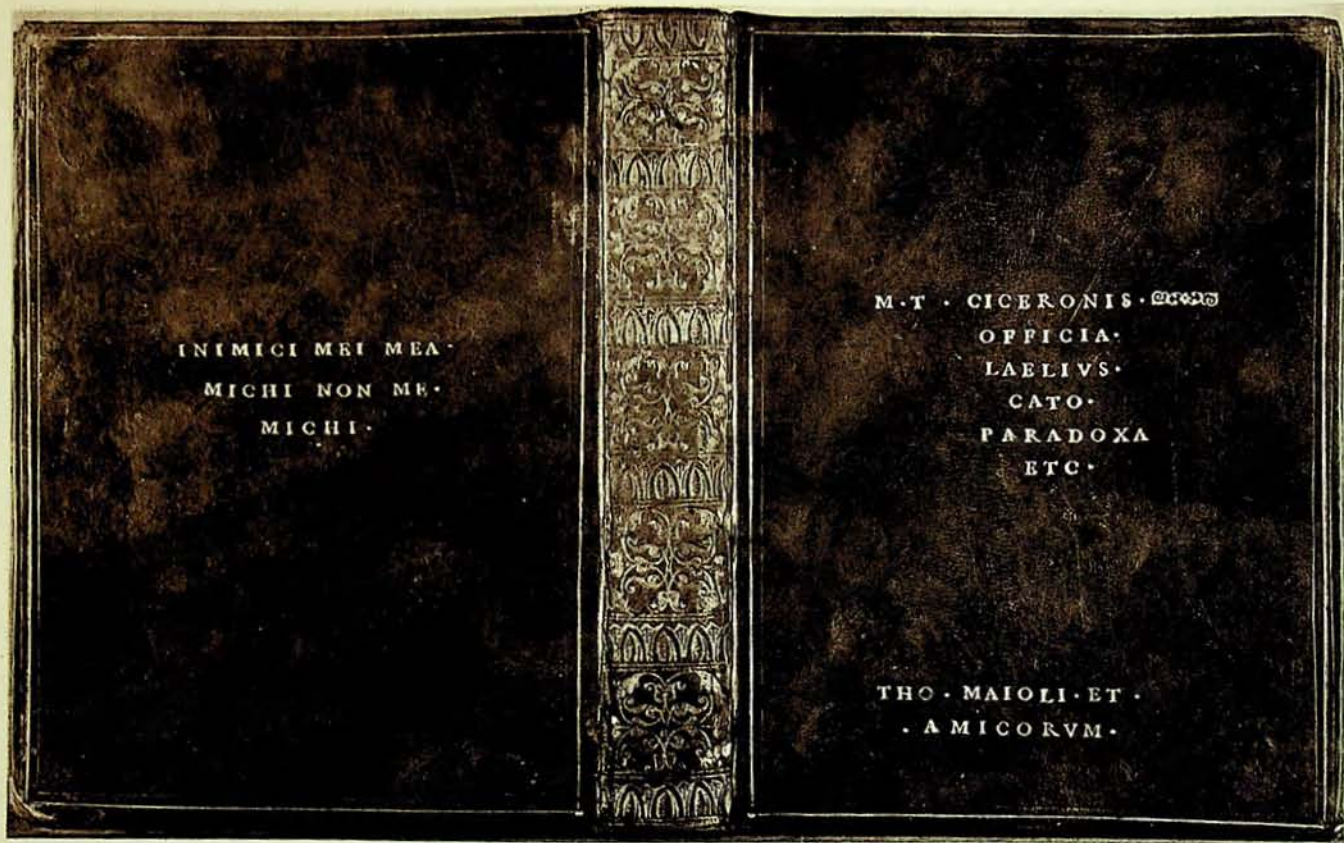


L'enlèvement des Sabines. Bibl. Nat. fonds français, ms. 365 (f° 11 v°).



La pêche miraculeuse. Bibl. Nat. fonds français, ms. 177 (f° 100 v°).





BASILEAE APVD IOANNEM HERVAGIVM,
ET HIERONYMV M. FROBENIV M.
ANNO M. D. XXVIII.
Io. Grolierij Lugdunon et amicorum.

A maioli et a ses amies.

Une reliure de Maioli. Bibliothèque de Lyon. Réserve 357.268.



Le Portement de Croix.
Paris Bibl. Nat., Cabinet des Estampes.



La Flagellation.
Lyon. Manuscrit 574.



Le Portement de Croix.
Lyon. Manuscrit 574.